PERIODICAL ROOM
GENERAL LIBRARY
UNIV. OF MICH.

MAR 10 19

REVUE DE PARIS

1er JANVIER 1940

ANDRÉ SIEGFRIED	*Le canal de Suez*	1
JEAN COCTEAU	*L'appartement des énigmes* . .	29
ALEXANDRE ARNOUX	*Relève d'infanterie*	41
JEAN SCHLUMBERGER	*Stéphane le glorieux.* — I . . .	60
BERTRAND DE JOUVENEL	*Les buts de guerre de l'Allemagne*	85
PAUL CLAUDEL	*Le Prado à Genève.* — II. . . .	103
ODON DE HORVATH	*Soldat du Reich.* — Fin.	115
ROLAND DE MARÈS	*Le réveil de la Société des Nations.*	146
GÉNÉRAL BROSSÉ	*Les opérations militaires.* . . .	155
ALBERT FLAMENT	*Tableaux de Paris.*	164

PIERRE D'ESPEZEL : *Vieux Paris.*

LA LIVRAISON : 10 FRANCS

47e ANNÉE *NUMÉRO 1*

La REVUE DE PARIS *publiera en 1940 :*

Romans et nouvelles :

Le Bouquet de la mariée
par
Jacques CHENEVIÈRE.

Comme toi-même
par
Robert DE TRAZ.

Les Chevaliers sans éperons
par Jean D'ESME.

La Leçon des faits
par SOMERSET MAUGHAM.

Bargeton
par Georges SIMENON

Les Oubliés de Dahra
par Lucien MAULVAULT.

L'Anguille et le Poisson-lune
par Jean MARIOTTI.

Soirs guatémaltèques
par
Félix DE CHAZOURNES.

Les trois pèlerins de Chartres
par Guy de POURTALÈS.

Prélude
par Marcel ARLAND.

Superfilm
par Jane ALLEN.

Imbroglio
par Alberto MORAVIA.

et des œuvres de : André Maurois, Jules Romains, Francis Carco, Jean Cocteau, Marcel Arland, Guy de Pourtalès, Julien Green, Costa du Rels, Marcel Jouhandeau, Jean Fontenoy, Pierre Mille, Pierre Mélon, Roger Vercel, Ringuet, E. H. Bates, Damon Runyon, Ignace Legrand, Hugh Walpole, Eleanor Smith.

Lettres de Paris à Pétersbourg
par Marie DE CHAMBRUN.

Souvenirs
par
Charles MAURRAS.

Le Serment du prophète
par Gabriel HANOTAUX.

Attachements par Jacques CHARDONNE.

LES TABLEAUX DE PARIS, d'Albert Flament

Études littéraires et essais :

Hoffmannsthal
par Edmond JALOUX.

Pétrus Borel
par Léon-Paul FARGUE.

Joseph de Maistre
par Henry BORDEAUX.

Un Premier essai du Grand Meaulnes
par Francis CARCO.

Racine
par
André ROUSSEAUX.

Le XVIIIe siècle de Henri de Régnier
par André BELLESSORT.

Arnim
par Albert BÉGUIN.

La Jeunesse de Conrad
par G. JEAN-AUBRY.

Thomas Mann
par Robert D'HARCOURT.

Des Lettres inédites de Balzac à l'Etrangère
présentées par Marcel BOUTERON.

Une Correspondance inédite d'Anatole France
présentée par Lucien PSICHARI.

et des études de : Paul Valéry, Paul Claudel, André Suarès, Alain, J. de Lacretelle, André Maurois, Carl Burckhardt, Gérard Bauër, René Lalou, G. Poupet, Ramon Fernandez, Léon Pierre-Quint, M. Martin du Gard, Lucien Maury, François Fosca, Marcel Thiébaut.

General
Harr. (P.)

LE CANAL DE SUEZ

I

Le canal de Suez, tel qu'achevé en 1869 par Ferdinand de Lesseps, est l'aboutissement d'une lutte diplomatique de quinze ans (1854-1869), d'une préparation technique de soixante-dix ans (depuis Le Père), d'une préoccupation économique et politique de trois siècles et demi (depuis Vasco de Gama et la première réaction de défense vénitienne), d'une tradition de près de quatre mille ans (depuis le premier canal pharaonique). Après le traité anglo-égyptien de 1936, nous sommes à pied d'œuvre pour étudier l'entreprise, telle qu'elle fonctionne aujourd'hui.

Le caractère légal de la Compagnie n'a pas changé depuis le début. La concession est de quatre-vingt-dix-neuf ans, donnée à Ferdinand de Lesseps personnellement et apportée par lui à la Compagnie ; c'est une concession exclusive, de sorte qu'un canal rival ne pourrait être fait, du moins sur territoire égyptien. La Société est égyptienne, mais en fait française, cotée aux valeurs françaises à la Bourse de Paris, tout en étant soumise, par le fisc, au régime des valeurs étrangères. Elle est authentiquement française, soit par son capital, soit par son personnel, soit par sa direction, dont le siège est à Paris, 1, rue d'Astorg.

Le capital, tout comme à l'origine, est de 200 millions de francs, divisé d'abord en 400 000 actions de 500 francs,

dédoublées en 1924 en 800 000 actions de 250 francs. Les parts de fondateur, qui étaient à l'origine au nombre de 100, ont été divisées d'abord en dixièmes en 1859, puis en millièmes en 1880 : il en existe par conséquent à l'heure actuelle 100 000. Quant à la part initialement réservée au Gouvernement égyptien, elle était de 15 p. 100 des bénéfices, mais elle a été négociée, en 1880, à un consortium français : la Société civile actuelle y correspond, avec 84 507 parts, chacune d'elles divisée en cinquièmes. Dans ces conditions, le Gouvernement égyptien n'a plus d'intérêt direct dans la Compagnie : on comprend qu'il en éprouve quelque amertume, mais la faute en est, non pas aux Français, mais à des prédécesseurs imprudents. La répartition statutaire des bénéfices demeure du reste, à peu de chose près, ce qu'elle était au début : 71 p. 100 aux actionnaires (contre 70 p. 100 jusqu'en 1871), 10 p. 100 aux fondateurs, 15 p. 100 au Gouvernement égyptien (c'est-à-dire maintenant à la Société civile), 2 p. 100 au Conseil d'administration (contre 3 p. 100 primitivement), 2 p. 100 au personnel.

La moitié du capital-actions appartient à des Français, le lot anglais, racheté à Ismaïl en 1875, correspondant aux trois huitièmes du total ; en dehors de quoi très peu de titres sont actuellement en des mains étrangères. L'affaire est, dès lors, franco-anglaise par sa composition, avec majorité française. Mais les statuts, qui n'ont pas été amendés, laissent en fait la direction à la France. L'Angleterre, admise à l'amiable dans le Conseil, a du reste accepté cette situation, sans chercher à la modifier à son avantage : la réconciliation négociée par Lesseps, en 1875, puis en 1883, a donc été couronnée de succès, puisqu'elle a abouti, dans la Compagnie, à une entente cordiale au sens strict du terme.

Le Conseil d'administration, qui se réunit à Paris, comprenait hier 21 Français, 10 Anglais, 1 Hollandais ; mais récemment la Compagnie a admis, en principe, la nomination de deux Égyptiens, pris sur le groupe français, qui, dans ces conditions, ne comprend plus que 19 membres. Le président a toujours été un Français : Ferdinand de Lesseps, de 1858 jusqu'à sa mort en 1894, puis Guichard (1894-1896), le prince d'Arenberg (1896-1913), Jonnart (1913-1927) et depuis lors

le marquis de Vogüé. Les fonctions du président sont considérables car il s'agit d'une entreprise internationale, parlant d'égale à égale avec les puissances, ayant à se défendre comme un État : il faut non seulement un administrateur, mais un diplomate, un politique..., ce qu'était Lesseps lui-même, au plus haut point. La direction générale est à Paris, la direction technique à Ismaïlia, mais c'est Paris qui dirige : l'esprit, les méthodes, le ton sont ceux d'une belle administration française, faisant honneur à notre pays. Je doute qu'une autre gestion, quelle qu'elle soit, fasse mieux, ou même puisse maintenir le niveau actuel.

La composition du personnel, dans la zone du canal, est curieuse à analyser car elle correspond à une stratification de couches ethniques et sociales, qui n'est sans doute pas l'effet d'une politique consciente de la part de la Compagnie, mais qui semble avoir été imposée par la nature même des choses. Le personnel supérieur — direction et employés — est français, en grande majorité (59 p. 100 de Français, 14 p. 100 d'Italiens, 8 p. 100 de Grecs, 7 p. 100 d'Anglais) ; le personnel intermédiaire est principalement italien ou grec ; quant aux ouvriers, 52 p. 100 sont égyptiens, 20 p. 100 grecs, 18 p. 100 italiens. Par une convention, datant de 1937, la Compagnie s'est engagée à admettre, d'ici la fin de la concession, 33 p. 100 d'Égyptiens dans son personnel permanent.

Quand on visite la Méditerranée orientale, on se rend vite compte que les postes de direction doivent être confiés à des Occidentaux : seuls, ils ont le sens de l'ordre, la capacité d'envisager les ensembles, de voir loin. Mais on apprend vite la nécessité de recourir, pour tout ce qui concerne la pratique et l'exécution, à ces éléments intermédiaires que sont, dans ces régions, les Grecs, les Italiens, les Syriens, quelquefois les Juifs : d'intelligence plus vive que la nôtre, de caractère plus souple, moins sûrs, mais si utiles ! Avant de connaître ces pays, je ne savais pas ce que c'est qu'un Grec : avec les qualités d'Ulysse, et quelques-uns de ses défauts, non moins précieux, cet homme à tout faire, ingénieux, pratique, rapide, comprenant à demi-mot, est indispensable. Au canal, comme en Égypte, on ne se passerait pas de lui.

Le canal de Suez est, on le sait, une des plus belles valeurs

françaises mais le succès financier ne lui est pas venu tout de suite et la concession prend fin en 1968 : il s'agit donc, dans l'histoire boursière, d'une valeur exceptionnellement brillante, mais nécessairement passagère et dont les points faibles, surtout depuis quelques années, ne manquent pas de se laisser voir. L'action de 500 francs ne valait, en 1871, que 163 francs, mais dès 1873-1875, le succès devient certain : le cours s'élève à 1 000 francs en 1880, à 5 000 en 1914. Le titre est alors classé dans tous les portefeuilles bourgeois, et les fils, devenus grands, se réjouissent de la hardiesse, disons le mot, de l'idéalisme financier de leurs pères, qui a obtenu un si magnifique résultat. Après la crise de la guerre, l'action connaît en bourse sa plus belle période : dédoublée, elle atteint et dépasse 8 000 francs en 1924, 26 000 en 1929 puis, après être tombée à 11 250 en 1931, elle remonte, le 4 février 1937, à ce qui doit être son cours maximum, 28 300 francs. Les recettes de la Compagnie ont été encaissées, jusqu'en 1935, sur la base de l'or : il s'ensuit, dans les années de l'après-guerre, que le titre réagit comme une valeur à change ; il ne s'agit plus simplement, comme autrefois, d'un placement bourgeois, bien classé, participant de la stabilité du XIXe siècle, mais d'une garantie que recherchent contre les incertitudes du temps les gens avertis. Depuis 1935, les tarifs sont fixés, non plus en or mais en shillings : cependant le maximum, auquel la Compagnie est autorisée à les porter, demeure l'équivalent de 10 francs or de germinal, ce qui permet quand même une défense adéquate contre les fluctuations monétaires. Mais, entre temps, l'atmosphère politique a changé. Le malheur veut que, depuis la crise éthiopienne, la Méditerranée soit devenue l'un des centres de dépression politique les plus inquiétants ; la route de Suez a perdu la belle sécurité qu'elle avait avant la guerre, qu'elle avait cru retrouver après la victoire des Alliés. Aujourd'hui, à la moindre alerte, sur cet itinéraire rapide, mais sinueux et vulnérable, le taux des assurances maritimes se tend, le trafic menace de se détourner vers la route du Cap ; une guerre comportant l'hostilité d'une puissance méditerranéenne le tarirait entièrement.

Ainsi l'action Suez, après avoir été considérée comme une valeur refuge, tend plutôt à se comporter en valeur susceptible

d'être influencée par la politique. En août 1939, par rapport à 1937, elle avait baissé de moitié ; la relative sécurité de la Méditerranée au début de la guerre, ou plutôt peut-être la constatation que le pire n'était pas survenu, lui ont valu une appréciable reprise. Cependant, étant donné que la fin de la concession se laisse entrevoir à l'horizon, même en tenant compte d'un renouvellement éventuel, elle ne saurait plus être tenue pour une valeur ayant devant elle un avenir indéfini. Suez reste néanmoins l'une des plus belles affaires françaises, vraiment nationale par sa gestion, par l'inspiration de son créateur, par l'enthousiasme de ses premiers souscripteurs.

II

Le canal de Suez a une longueur de 161 kilomètres, dont 3 650 mètres dans Port-Saïd, plus un chenal dragué de 9 200 mètres dans la Méditerranée et de 3 kilomètres dans la mer Rouge, soit en tout une longueur entretenue de plus de 173 kilomètres (le canal de Panama n'a que 81 kilomètres). Le trajet est sans écluses et les eaux des deux mers se mêlent dans le canal, sans qu'il en soit résulté aucun inconvénient : la crainte d'une différence de niveau, crainte qui a traversé les siècles et existait encore au temps de l'expédition d'Égypte, s'est révélée vaine. Il résulte pourtant de travaux exécutés par la Compagnie, depuis vingt ans, que la Méditerranée est d'environ 25 centimètres au-dessous de la mer Rouge : la légende avait donc une âme de vérité !

On se représentera mieux le tracé du canal en regardant une carte que par une description. Disons seulement qu'il comporte deux sections principales : Port-Saïd-Ismaïlia et Ismaïlia-Suez. A l'entrée de la première, sur le môle de Port-Saïd, s'élève la statue de Ferdinand de Lesseps, la main tendue vers l'isthme, comme s'il invitait le trafic mondial à y pénétrer : *aperire terram gentibus !* (De mauvaises langues disent aussi que le geste du grand Français désigne, en réalité, le lieu de la

caisse où se règlent les péages.) Le canal, en direction du sud, traverse d'abord, sur 40 kilomètres, le lac Menzaleh, entre deux berges artificielles constituées par les déblais du dragage. Au kilomètre 45, à El Kantara, se trouve, sur la rive orientale, le terminus du chemin de fer de la Palestine, avec un passage par bac, car la Compagnie s'est toujours opposée à la construction d'un pont : elle a supprimé après l'armistice les ponts provisoires établis pendant la guerre par l'autorité militaire britannique. Au kilomètre 76, après le seuil d'El Guisr, le canal entre dans le lac Timsah, sur lequel s'élève la ville d'Ismaïlia, capitale administrative de la Compagnie : c'est là que débouche le canal d'eau douce qui vient du Nil, par l'ancienne dépression de l'oued Toumilat. Le canal traverse ensuite, entre le lac Timsah et le grand lac Amer, le seuil de Sérapéum, au kilomètre 92, un peu au sud de Toussoum, puis débouche, au Déversoir, dans le grand lac Amer. Les deux lacs, le grand et le petit lac Amer, ont une longueur de 30 kilomètres, avec 11 de large au maximum : le canal les traverse jusqu'à Géneffé, au kilomètre 134, d'où, par le seuil de Chalouf, un tracé de 27 kilomètres, presque en ligne droite, rejoint Port-Tewfik, débouché sur la mer Rouge. La construction n'a trouvé nulle part de difficulté technique vraiment grave : les trois seuils principaux, El Guisr, le Sérapéum, Chalouf, ne sont respectivement que de 15, 11 et 7 mètres ; la région est plate, sablonneuse, les dépressions à utiliser y semblent indiquées par la nature elle-même. Le contraste est frappant avec la tranchée de 80 mètres que les constructeurs de Panama ont dû creuser dans les roches, à la fois dures et glissantes, de la Culebra.

La largeur du canal, qui était en 1869 de 22 mètres au plafond, est aujourd'hui de 60 mètres (à plusieurs endroits 75 mètres) au plafond, de 120 à 150 mètres à la surface ; elle est toujours de 80 mètres au moins dans les courbes, qui sont au nombre de 13. Depuis 1935, les anciens garages de croisement ont été supprimés et les navires peuvent maintenant se croiser ou se garer partout.

La profondeur initiale était de 8 mètres au plafond ; elle est aujourd'hui de $12^{m},50$ sur la plus grande partie du canal, de 12 mètres partout ; le tirant d'eau autorisé est de 34 pieds,

de façon à laisser une marge nécessitée par l'enfoncement des navires naviguant à une certaine vitesse. Pratiquement, le canal est établi pour laisser passer les bateaux de 10m,36 de tirant, de 265 mètres de long, de 29 mètres de large. Il peut être considéré comme au point, sinon même en avance, par rapport aux progrès actuels de la construction maritime.

Le canal proprement dit s'accompagne d'un important outillage annexe, qui fait de ce désert une zone colonisée. Il faut d'abord comprendre dans cette rubrique la création, *ex nihilo* pourrait-on dire, des deux terminus de Port-Saïd et de Port-Tewfik. Le second s'élève sur un môle artificiel, en face de Suez, mais sur le rivage de Méditerranée il n'y avait rien qu'espace et silence ; moins que rien même, puisque, sur les lagunes du lac Menzaleh, il était également malaisé de naviguer et de construire : la difficulté d'établir un port en pareil lieu avait intimidé Paulin Talabot et Le Père, et c'était une des raisons qui les avaient détournés du canal direct. Lesseps, bravement, ne s'était pas arrêté à l'objection, et Port-Saïd naquit. Il subsiste cependant une difficulté, non vaincue aujourd'hui même : celle d'un apport implacable d'alluvions par le courant issu du Delta ; pour y opposer un barrage et protéger l'entrée du canal, on a tendu un môle qui s'avance perpendiculairement dans la mer, mais les alluvions le débordent et il faut l'allonger sans cesse davantage ; cette jetée, qui n'est pas un brise-lames comme on est tenté de le croire, s'étend à 5 kilomètres et se prolonge encore sur une longueur de 2 350 mètres sous l'eau. D'Ismaïlia, centre administratif du canal, Lesseps voulait faire un grand entrepôt, pour lequel il prévoyait une activité commerciale de transbordement qui, nous le verrons, ne s'est jamais développée.

L'outillage de l'isthme comprend, en outre, le canal d'eau douce, qui est navigable, pour les barques du Nil, à Ismaïlia, semi-navigable sur la fourche qui va vers Port-Saïd et Suez. La voie ferrée réunit Port-Saïd au Caire par Ismaïlia, avec une ligne directe du Caire à Suez ; mais, jusqu'à la guerre de 1914, il n'y avait pas de route : en vedette, il fallait trois ou quatre heures d'Ismaïlia à Port-Saïd, et autant d'Ismaïlia à Suez. Un système routier excellent, commencé pendant la guerre de 1914 par l'armée britannique, relie maintenant les

deux mers ; il faut en automobile une heure un quart d'Ismaïlia à Port-Saïd, une heure et demie d'Ismaïlia à Suez ; la distance, comme ailleurs, a donc été presque supprimée.

Port-Saïd (avec Port-Fouad, de l'autre côté du canal) a 130 000 habitants ; Ismaïlia, charmant type d'établissement colonial imité des Indes anglaises, 40 900 ; Suez, Port-Tewfik et Port-Ibrahim forment un groupement de 53 000 âmes. Ferdinand de Lesseps a apporté l'activité et la vie dans ce qui n'était, avant lui, que le plus vide des déserts.

o o

La fonction essentielle du canal est d'assurer le passage des navires, d'une mer à l'autre, avec autant de régularité que le passage des trains sur une voie : de là l'importance primordiale de l'organisation du transit, qui se dédouble en une question de pilotage et une question de direction générale du transit.

Les bateaux qui transitent sont conduits par les pilotes de la Compagnie, au nombre de 110 : un tiers français, un tiers anglais, un tiers appartenant à des nationalités diverses (Grecs, Yougoslaves, Italiens, etc). Le pilotage, dans le canal, n'est pas à proprement parler difficile, mais délicat : un bateau, dans un canal, gouverne mal si ses dimensions sont trop grandes ou mal calculées, si son gouvernail est trop petit, s'il y a du courant, s'il croise une autre unité ; dans un canal, également, c'est un fait connu, l'enfoncement s'accentue, et d'autant plus que la vitesse s'accroît. Étant donné qu'un accident serait grave, parfois fatal, on comprend que la Compagnie éprouve la nécessité d'entretenir elle-même un corps de pilotes excellents. Elle s'attache, d'autre part, à constituer un registre des bateaux qui forment sa clientèle habituelle, avec toutes les indications utiles et surtout celle de savoir s'ils gouvernent bien ou mal : dans ce dernier cas, elle appose quelquefois un gouvernail postiche, qui se fixe comme un faux nez !

Le transit comporte deux sections, avec changement de pilote à Ismaïlia, sans du reste que le bateau ait même à s'ar-

rêter. J'ai pu faire le parcours du lac Timsah au grand lac Amer, sur la passerelle d'un paquebot se rendant à Madagascar, aux côtés du pilote, du commandant et d'un représentant de la Compagnie attaché au service du transit. Il pourra être intéressant de donner mes impressions, prises sur le vif et très différentes de celles que j'attendais. Je croyais à une navigation facile, simple, sans complications. Mais pas du tout : si l'avant du bateau se tient toujours et sans peine dans la ligne, l'arrière dessine des embardées d'une amplitude impressionnante. « Il va toucher », se dit-on ! Puis on s'aperçoit qu'il se redresse de lui-même, ou presque, et qu'il n'arrive rien, les mouvements ayant une sorte d'élasticité automatique. Mais il faut au pilote beaucoup de sang-froid, avec une adaptation instinctive, analogue à celle des conducteurs d'autos. Les qualités qu'on demande de lui sont nombreuses, complexes et plusieurs essaient en vain de les acquérir : la technique naturellement, avec l'expérience, le sens du canal, mais aussi la conscience, la capacité d'attention et surtout l'absence de nervosité (certains, paraît-il, n'arrivent jamais à vaincre une sorte d'inquiétude) ; il faut enfin de la diplomatie, soit avec les capitaines, maîtres à bord et pas toujours commodes, soit avec les timoniers, parfois suceptibles, mauvais ou même simples brutes dont un faux coup de barre enverrait le navire au plein. Les accidents sont extrêmement rares, moins dangereux avec ces berges de sable que sur les rochers de Panama, et l'on a l'impression d'un magnifique service.

Il y a, dans le problème du transit, de la tactique et de la stratégie : le pilote, sans doute, conduit le bateau mais ce n'est pas lui qui le dirige. Il y a tout un problème de réglementation générale de la marche des unités, qui dépasse celles-ci et relève de la direction même du Canal. On passe de jour et de nuit, depuis 1887, avec des projecteurs placés sur les bateaux par la Compagnie elle-même, ce qui double la capacité du canal. Mais, première limitation, la vitesse est strictement contrôlée, avec un maximum de 14 kilomètres et si possible de 12 (exception faite pour le grand lac) : une vitesse optima est celle qui assure une bonne gouverne sans entraîner l'enfoncement excessif du navire ou provoquer un remous susceptible de détériorer les berges. Seconde limitation, le

croisement en marche, qui se pratique à Panama, est interdit, sauf sur le grand lac Amer. Depuis l'élargissement général du canal et la suppression des anciens garages, on croise partout mais l'amarrage est imposé à l'un des deux bateaux (généralement celui qui a le courant contre soi, la manœuvre avec courant arrière étant plus malaisée) : il y a des pieux d'amarrage tous les 75 mètres, 3 000 en tout.

Il reste un problème plus général, celui d'ordonner et de coordonner les mouvements des navires en vue d'un transit rapide et sûr, problème analogue à celui de l'aiguillage des trains sur une voie unique. Pour prévoir et déterminer la marche des unités, déterminer celles qui devront s'amarrer et à quel endroit, celles au contraire qui passeront et dans quel ordre, diriger les pilotes dans ce sens, il faut une direction générale du transit. Sa mission est de réduire les amarrages au strict minimum en organisant des convois, de faire passer plus vite les bateaux dangereux, les navires postaux, en évitant du reste toute préférence arbitraire (la vieille légende anglaise d'un tour de faveur pour les Français n'a jamais eu, je suppose, le moindre fondement).

La direction générale du transit est à Ismaïlia, avec un bureau central d'aiguillage, transmettant ses ordres par l'entremise des gares réparties le long du canal. L'expérience prouve qu'en l'espèce un automatisme complet est impossible, des problèmes nouveaux se posent toujours, donnant lieu, comme au jeu du taquin, à des combinaisons infinies. Il y a là comme un art, ayant sa virtuosité, que pratiquent avec une sorte de passion ceux qui sont chargés de ce service. La durée du passage, résultat final de cet ensemble complexe de facteurs, est fonction de la vitesse permise, des amarrages, des arrêts... En 1882, quand on ne marchait pas la nuit, elle était de 53 heures ; en 1938, le séjour moyen des navires dans le canal n'a été que de 13 h. 23, la durée de la marche effective moyenne étant de 11 h. 31.

Le maintien du niveau de notre civilisation exige que les services de cet ordre soient assurés de manière impeccable : on a l'impression que la Compagnie du Canal de Suez y a réussi.

o o

Par rapport à l'itinéraire de l'isthme, incommode, incertain et même éventuellement dangereux, la découverte de Vasco de Gama avait constitué un immense progrès : jusque vers 1840, la route du Cap demeura la voie classique, la seule pratiquement utilisable. Il faut se rendre compte de ce qu'était encore la navigation au moment où Ferdinand de Lesseps obtenait la concession du canal : la voile dominait à peu près totalement ; sur une flotte marchande de 11 127 bateaux, en 1846, il n'y avait que 102 « vapeurs », soit 0,9 p. 100 ; et en 1855, cette proportion, avec 391 vapeurs, ne s'était élevée qu'à 3,5 p. 100. Encore ne s'agissait-il que d'unités mixtes, avec roues et voiles, où la vapeur ne figurait que comme auxiliaire : en 1829, le *Hugh Lindsay*, de la Péninsulaire et Orientale, n'avait pu prendre qu'un seul passager, toute la place disponible étant remplie par le charbon. La durée du voyage par le Cap, dans ces conditions, était interminable : en 1840, de Londres à Bombay, il fallait à la voile de 120 à 150 jours ; en 1860, la Commission hollandaise chargée d'étudier le canal de Suez estimait à 109 jours le trajet d'un voilier de Marseille à Ceylan. Les bateaux à vapeur n'allaient d'abord pas beaucoup plus vite : en 1826, une unité mixte de la Péninsulaire et Orientale mettait 113 jours pour aller de Londres à Bombay et, en 1842, l'*Hindostan*, de la même Compagnie, dans un voyage considéré comme rapide, prenait 91 jours, avec 28 escales, pour se rendre de Southampton à Calcutta ; la Commission hollandaise estime à 81 jours le trajet d'un navire auxiliaire entre Marseille et Ceylan.

En présence d'une lenteur aussi décourageante, il était naturel qu'on fût tenté de couper par Suez, même au prix d'un transbordement ; les progrès rapides de l'Égypte sous Méhémet-Ali permettaient d'envisager pareille solution qui, dès 1830, fut à l'ordre du jour. La période héroïque est celle de Waghorn, cet officier de l'armée des Indes, sorte de Philéas

Fogg, qui se faisait fort, par l'*overland route*, d'acheminer le courrier des Indes plus vite que par la traditionnelle malle du Cap : il y réussit en 1835, ce qui est alors considéré comme un haut fait ; puis il organise, à titre d'entreprise privée, le transport rapide des lettres, dont l'adresse doit porter « *care Mr Waghorn, Marseilles* » : ce courrier est transporté soit par Suez, soit par Kosseyr, et c'est une manière d'Agence Cook avant la lettre. A partir de 1840, avec le concours de Waghorn, la Péninsulaire et Orientale met sur pied un service de voyageurs entre Southampton et Bombay, par l'Égypte. Les conditions du transbordement sont invraisemblables : d'Alexandrie à Rosette, par canal, en dahabieh remorquée, 8 à 10 heures ; puis de Rosette au Caire par le Nil, 16 heures, soit 26 heures pour cette première étape ; arrêt de 12 heures dans la capitale, à l'hôtel *Shepheard*, qui vient d'être créé et possède une piscine ; enfin, du Caire à Suez, 90 milles de désert, en omnibus à deux roues, 18 heures, plus 12 heures de relais, soit 30 heures, ce qui fait un trajet total de 70 à 80 heures, au bout desquelles chaque voyageur reçoit une tasse d'eau du Nil, non pour la boire — ce serait risquer la mort — mais pour se laver ; il se désaltérera avec de la bière tiède, car il n'y a pas de glace, au milieu des moustiques, cependant que les bagages arriveront tant bien que mal à dos de chameau.

Ce transbordement, qui tenait de l'aventure, fut grandement amélioré avec le chemin de fer, à partir de 1845. Mon père, Jules Siegfried, se rendant aux Indes en 1862, pour y fonder une maison d'importation de coton, décrit ainsi, dans son journal, la traversée qu'il fit de l'Égypte :

Après avoir passé quelques jours à Marseille, je m'embarquai le 5 décembre (1862) sur le *Valetta*, de la Compagnie Péninsulaire et Orientale. Le *Valetta* est un petit navire de 800 tonneaux seulement ; il se mit à danser assez gentiment ; notre traversée ne fut donc pas très agréable... Au bout de six jours, après une escale à Malte, ayant toujours eu une mer très houleuse, le phare d'Alexandrie se fit voir enfin, et peu après l'ancre était jetée aussi près que possible de la terre.

Débarqués à onze heures du matin, nous devions partir pour le Caire à quatre heures de l'après-midi, car avec les billets de la Péninsulaire et Orientale on ne perd de temps nulle part... A quatre heures, j'étais au chemin de fer. Un train venait d'arriver du Caire. Dire la confusion qui en résultait est impossible. Lorsqu'on n'a pas vu ces races se mouvoir en tous sens, courir à droite et à gauche, parler et crier tous ensemble, chacun répondant avant d'avoir

écouté la question, on ne peut se faire une idée de la confusion qui a lieu. Tous les wagons étaient bondés de monde, et tous ces Arabes, au lieu d'être assis, étaient accroupis par terre, sur des bancs, fumant leur pipe et causant, portant les costumes les plus différents. Après force cris et gestes, nous nous casons dans le train. La nuit nous dérobe malheureusement une partie du paysage... A une des nombreuses stations, nous nous arrêtons ; on nous annonce un arrêt d'une demi-heure et un dîner donné par la Compagnie Péninsulaire et Orientale. Chacun se précipite sur ce dîner gratuit, par peur que, puisqu'on ne paie pas, il n'y ait pas grand'chose. Dans une salle contiguë se trouve servi cependant un superbe repas ; mais un gardien auquel j'en demande l'usage me répond : « Monsieur, les honnêtes gens dînent ici, mais le premier repas est pour les Anglais, vous savez : ces barbares en cuisine. » Enfin, vers minuit, nous arrivons au Caire, d'où nous repartons le lendemain matin, à neuf heures, pour Suez.

A peine est-on sorti du Caire que l'on entre dans le désert pour ne le quitter qu'à Suez même. L'apparence désolée qu'il produit au premier abord n'est pas sans un certain intérêt. Pas la moindre végétation ; partout on ne voit qu'un sable fin et des cailloux brûlés par le soleil... Quand un vent violent soulève ce sable fin, c'est un supplice affreux de traverser le désert car cette poussière pénètre partout, irritant les yeux et la gorge. La réverbération fait aussi souffrir cruellement ; toutes les teintes sont rouges, couleur de feu ; au premier moment, on les admire mais, à la longue, elles deviennent fatigantes. De temps en temps, on aperçoit, dans le lointain, une caravane de chameaux, marchant à la suite les uns des autres ; on distingue le conducteur, accroupi sur leur dos, les jambes croisées sur leur cou. Heureusement que le passage du désert ne fut pas long pour nous et que la mer Rouge, avec sa belle eau claire, se fit bientôt voir. Plusieurs fois des mirages nous trompèrent, avant notre arrivée définitive.

En route, je pus me convaincre de la corruption qui existe parmi les employés du chemin de fer et de l'organisation pitoyable de l'administration. La moitié des voyageurs ne paient pas de billet et donnent une gratification au conducteur, celui-ci l'empochant le mieux du monde. J'ai rencontré un monsieur qui allait deux fois par mois entre le Caire et Suez : depuis plusieurs années, il n'avait jamais pris un billet !

Après quelques heures passées à Suez, dans un bon hôtel d'allure européenne, un petit steamer vient nous prendre pour nous conduire à bord du *Yeddo*, le bateau à vapeur qui doit nous conduire à Bombay : c'est un steamer superbe, l'un des plus beaux de la Compagnie ; il est tout en fer, les cabines sont grandes et confortables ; le navire est d'une grande tranquillité et a une marche excellente, sa machine à hélices étant de 460 chevaux, pour un tonnage de 1 600 tonnes.

Très méthodique, mon père, dans son journal, donne la durée exacte de son trajet : parti de Marseille le 5 décembre, il arrive le 11 à Alexandrie ; la traversée de l'isthme prend deux jours, de sorte qu'il est en mesure de quitter Suez le 13, pour arriver à Bombay le 25, ce qui fait en tout vingt jours. Dix ans après, en 1872, un voyage record, celui de Philéas

Fogg, nous permet de mesurer les possibilités nouvelles que le canal, inauguré en 1869, vient d'ouvrir. Le *Tour du monde en quatre-vingts jours* est légendaire, sans doute, mais on sait avec quel soin Jules Verne se documentait. Voici donc l'itinéraire du flegmatique héros : départ de Londres le 2 octobre à 8 h. 45 P. M. et, par Paris et Brindisi, arrivée à Suez le 9 octobre à 11 h. A. M., après traversée du canal ; départ de Suez le même jour à 6 h. 30 P. M. et arrivée à Bombay, par Aden, le 20 octobre. Le trajet a donc été couvert en dix-huit jours mais c'est un record car l'estimation du *Morning Chronicle*, à la même époque, est de vingt jours : sept de Londres à Suez et treize de Suez à Bombay (Philéas Fogg n'en prend que onze, mais il y a les fameuses « poignées de banknotes » !) Depuis lors les progrès ont été importants (je ne tiens pas compte de l'avion), mais pas sensationnels : dès 1887, la durée du voyage était réduite à seize jours et demi ; en 1900, de Bombay à Marseille, je mets moi-même, par la Péninsulaire et Orientale, quinze jours exactement ; le trajet se fait aujourd'hui en douze jours, sur des bateaux de 15 000 à 23 500 tonnes. Où sont les 1 600 tonnes du *Yeddo*, « steamer superbe, l'un des plus beaux de la Compagnie » ?

Il ressort de ces comparaisons que le gain du canal sur l'*overland route* est minime, du moins si l'on n'envisage que la vitesse et les passagers : de ce point de vue, le problème de la route des Indes par la mer Rouge était résolu dès avant 1869. L'avantage décisif qu'apporte le canal, c'est l'économie du transbordement qui, s'ajoutant à l'économie de parcours, doit évidemment disqualifier l'itinéraire du Cap. Nous savons aujourd'hui que ce gigantesque déroutement s'est produit mais au moment où Ferdinand de Lesseps inaugurait son œuvre, pareil résultat n'était nullement certain car on pouvait se demander si la navigation de l'époque était en mesure d'utiliser la voie nouvelle : le succès du canal était à ce prix.

o o

Du point de vue de la distance, l'avantage du canal sur le Cap est inconstestable, quel que soit le parcours envisagé ;

toutefois, cet avantage n'est pas le même pour tous les trajets, comme il ressort du tableau suivant :

I. — *Bénéfice maximum : Liverpool-Bombay.*

a) Par Le Cap ..... 10 680 milles
b) Par Suez ..... 6 223 —
(Économie : 42 p. 100).

II. — *Bénéfice notable, mais moindre : Liverpool-Yokohama.*

a) Par Le Cap ..... 14 436 milles
b) Par Suez..... 11 113 —
(Économie : 24 p. 100).

III. — *Bénéfice minime : Liverpool-Melbourne.*

a) Par Le Cap..... 11 890 milles
b) Par Suez ..... 11 018 —
(Économie : 8 p. 100).

L'Inde se trouve donc rapprochée plus que l'Extrême-Orient, et celui-ci plus que l'Australie. Pour la même raison, ce sont les pays méditerranéens qui bénéficient de la plus grande réduction de parcours : Constantinople-Bombay 70 p. 100, Gênes-Bombay 58 p. 100, contre 42 p. 100 seulement pour Liverpool-Bombay. L'Europe sud-orientale semble donc, à première vue, devoir être la grande bénéficiaire du canal, au détriment de l'Europe occidentale et océanique, et tel était bien le raisonnement de Venise dès le début du XVIe siècle. Si l'expérience a prouvé le contraire, c'est qu'il y a bien d'autres facteurs en jeu que la distance.

Nous avons rappelé qu'au moment où Ferdinand de Lesseps entreprenait son œuvre, la vapeur n'en était qu'à ses débuts, son avenir n'étant nullement assuré. Or le succès du canal était-il possible avec la navigation à voiles? La Chambre de commerce du Havre (séance du 1er octobre 1858) ne le pensait pas et voici ses arguments : les marchandises précieuses et chères (métaux de prix, soie, indigo, etc.) peuvent employer la vapeur entre l'Inde et l'Europe, mais elles ne constituent que la minorité du trafic ; les marchandises lourdes et de faible valeur au contraire (bois, riz, sucre, café, etc.) ne peuvent employer que la voile et elles sont l'immense majorité ; or la navigation à voile est difficile sur la mer Rouge, en raison des vents adverses ou des calmes plats, et la preuve, c'est que

les assurances par Le Cap ne dépassent pas 1 1/4 à 3 p. 100, tandis que par Suez elles atteignent 10, 15 et 18 p. 100. Malgré ses éloges de M. de Lesseps, on sent au fond Le Havre hostile, par crainte de l'avantage que le canal pourrait conférer aux ports de la Méditerranée.

Une opinion courante vers cette époque, et qui se maintiendra presque jusqu'à l'ouverture du canal, c'est que celui-ci peut se faire sans doute, mais ne « paiera » pas, parce que la navigation à voile hésitera à s'en servir. C'est, par exemple, l'impression de mon père, dans son journal, en 1864, après plusieurs voyages aux Indes : « Je ne crois pas que le canal soit impossible à faire mais je crains qu'il ne puisse que difficilement devenir utile. Quand, dans les calculs de M. de Lesseps, je vois qu'il compte sur 3 millions de tonnes, payant 10 francs par tonne, ce qui ferait 30 millions de revenus par an, je dis qu'en théorie les bénéfices de cette sorte sont bien faciles à faire mais qu'en pratique, jusqu'à ce qu'on ait trouvé un autre moteur que la vapeur, aucun des navires à voiles de l'Inde et de la Chine ne passera par le canal de Suez pour aller en Angleterre et que les steamers seuls — et quelques navires pour la Méditerranée — pourront prendre cette voie. »

Tel est l'avis des marins que rencontre mon père à cette époque : « Le capitaine et le second de notre bateau (sur la mer Rouge), qui ne croient point à la possibilité de l'ouverture du canal de Suez, du moins pour les navires de grand tonnage, soutiennent que, lors même que l'isthme serait ouvert à la grande navigation, la mer Rouge sera toujours un empêchement immense pour la navigation à voile, justement à cause de la faiblesse des vents... Sur cinq navires, m'ont-ils dit, deux n'arrivent pas, et ceux qui ont réussi à accomplir le voyage ne veulent jamais recommencer cette traversée, malgré les frets énormes qui leur sont offerts. Pour les steamers, la mer Rouge est excellente mais, les transports par vapeur étant beaucoup trop coûteux jusqu'ici, la préférence restera toujours à la navigation à voile par Le Cap, qui, si elle est longue, a du moins l'avantage d'un bon marché étonnant. »

L'auteur de ce journal était, soulignons-le, un homme de progrès, exceptionnellement hardi dans ses initiatives, et cependant il ne croyait pas au canal ! Sous le régime de la voile,

peut-être n'avait-il pas tort. C'est une chance providentielle que la navigation à vapeur ait justement commencé à se développer sérieusement à l'heure où la grande entreprise commença son exploitation. Aujourd'hui, la voile ne représente plus que 1,53 p. 100 de la flotte mondiale, mais Lesseps pouvait-il le prévoir? On mesure ici la part du destin dans sa victoire.

o o

Le succès du canal dépendait encore de son tarif, qui, trop élevé, eût découragé le trafic, trop bas, n'eût pas rémunéré le capital. Or l'expérience allait prouver que la Compagnie allait devoir tenir le plus grand compte, pour la fixation des péages, de l'intérêt des usagers, éventuellement appuyés par leurs Gouvernements.

La concession (art. 17) autorisait un droit maximum de 10 francs par tonneau de capacité et de 10 francs par passager. Le texte portait « tonneau de capacité », sans préciser davantage, mais les définitions du tonneau sont nombreuses et variées : il y avait donc lieu à interprétation. Une Commission, constituée en 1868 par la Compagnie pour étudier les différentes mesures de tonnage communément employées à l'époque, recommande le tonnage résultant des papiers du bord, sans distinction de drapeau. Puis la Compagnie, une fois le canal ouvert, décide d'appliquer le système du tonnage brut *(gross tonnage)*, tel que pratiqué en Angleterre, qui avait pour elle le gros avantage d'accroître sérieusement le péage perçu. Les Gouvernements anglais et français acquiescent mais les armateurs protestent ; les *Messageries Maritimes* intentent un procès. Ferdinand de Lesseps en appelle au khédive, qui se réfère à la Porte, et celle-ci propose de réunir une conférence internationale pour régler la question. La conférence de Constantinople (1873), sous l'influence de l'armement, se décide pour le calcul d'un tonnage net, compliqué de diverses déductions forfaitaires, conformément aux règles connues sous le nom de *Moorson system* ; mais, comme la méthode est défavorable à la Compagnie, elle autorise celle-ci à percevoir, en plus du droit, une surtaxe de 4 francs (dans certains cas de

3 francs), qui devra décroître dans la mesure où s'accroîtra le tonnage du canal. La sentence est notifiée, comme impérative, à Ferdinand de Lesseps, qui proteste, négocie, refuse de s'incliner, et finalement le Gouvernement turc impose la décision par l'envoi dans l'isthme d'une force de 10 000 hommes (1874). C'est cette méthode de calcul qui est encore en vigueur : le tonnage taxé est le tonnage net, établi conformément aux règles de la Commission internationale de Constantinople et inscrit sur un certificat de jaugeage spécial à tout navire qui en fait la demande, par les autorités de son pays d'attache, en vue du transit par le canal de Suez.

Ainsi, moins de cinq ans après l'inauguration du canal, ces incidents avaient mis en lumière le caractère particulier d'une entreprise qu'il ne peut être question d'administrer simplement comme une affaire privée quelconque car elle implique des intérêts — commerciaux, politiques, et en général internationaux — qui débordent ceux de ses actionnaires. La complexité de cette situation s'accroîtra encore quand, en 1875, le Gouvernement britannique deviendra lui-même actionnaire de la Compagnie puis quand, sept ans plus tard, il occupera militairement l'Égypte. Si, en présence de ces faits, Ferdinand de Lesseps se fût contenté de revendiquer, à la lettre, les droits qu'il tenait de la concession ou des statuts de l'affaire, il est vraisemblable qu'il se serait brisé sur l'obstacle : sa sagesse fut toujours de négocier, de comprendre qu'en pareille matière, le droit, même incontestable, ne vaut qu'avec l'acquiescement des puissances ; et cette observation reste vraie aujourd'hui comme hier.

Les droits de transit sont, depuis 1935, calculés en livres égyptiennes. Le tarif actuel est, depuis le 15 décembre 1938, de 5 sh. 9 d. par tonneau pour les navires chargés, de 2 sh. 10 ½ d. pour les navires sur lest, et de 5 sh. 9 d. par passager, civil ou militaire. En 1874, juste après la conférence de Constantinople, le taux était de 10 francs par tonneau, plus 3 francs de surtaxe : il y a donc une tendance décisive vers la baisse puisque le taux actuel équivalait, à la veille de la guerre de 1939, à 4 fr. 08 en or.

La fixation du tarif est, de la part de la Compagnie, chose assez délicate. L'actionnaire, qui s'est associé aux risques de

l'entreprise quand le succès n'était nullement certain, a le droit strict de voir son capital rémunéré, et l'on peut même dire que la garantie du bon fonctionnement de l'affaire est à ce prix. Mais le canal perdrait sa clientèle si celle-ci pouvait se croire rançonnée, d'autant plus que, contrairement à l'apparence, il n'y a pas de monopole : un taux de péage excessif, surtout aux heures troubles où les assurances renchérissent, détournerait assez vite vers Le Cap une partie du trafic. Il ne faut pas oublier, d'autre part, que la Compagnie subit à tout instant la surveillance jalouse de l'usager anglais, qui a longtemps fourni les trois quarts et fournit encore la moitié du tonnage passant par le canal. Encore que les relations avec le Gouvernement de Londres soient bonnes, il est permis de noter cependant que, tout au fond, l'opinion britannique conserve une sorte de jalousie pour cette entreprise française, travaillant pour des actionnaires en majorité français, à laquelle l'armement anglais doit payer tribut. Périodiquement, il se trouve en Angleterre des gens pour protester contre des tarifs qui, disent-ils, étranglent les armateurs au bénéfice des actionnaires, handicapent les exportations britanniques par rapport aux exportations japonaises dans la mer Rouge ou l'océan Indien, puisque celles-ci n'ont pas à payer le péage du canal. Ces récriminations redoublent quand les frets baissent, quand en période de crise le prix du transit pèse plus lourd sur des bateaux moitié vides. Plus politiques sont les protestations de l'Italie, obligée depuis son établissement en Éthiopie de faire passer par le canal des armées entières, dont chaque soldat paie, comme paient du reste tous les passagers.

Il faut à la Compagnie beaucoup de tact pour déterminer dans quelle mesure il convient de résister ou de céder à ces pressions. Elle ne saurait en tout cas les ignorer complètement, et c'est pourquoi, depuis la grande querelle de 1873, elle n'a jamais poussé les choses au pire. L'usager est dans son rôle en protestant mais, en tant que Français, je ne saurais m'indigner que le pays qui a fait le canal en tire quelque profit. Constatons du reste qu'avec les années, et à mesure qu'on se rapproche de la fin de la concession, l'intérêt de l'actionnaire tend à s'effacer devant celui de l'Égypte : c'est elle qui, de plus en plus, opposera sa résistance à de nouvelles baisses de tarif.

o o

Dans le mémoire qu'il remettait à Mohammed Saïd le 15 novembre 1854, au camp de Maréa (désert libyque), en présentant au vice-roi sa demande de concession, Ferdinand de Lesseps évaluait ainsi le trafic probable du canal de Suez :

Le pèlerinage de La Mecque assuré en tout temps et devenu facile pour tous les musulmans ; une impulsion immense donnée à la navigation à vapeur et aux voyages au long cours ; les pays qui bordent la mer Rouge et le golfe Persique, la côte orientale d'Afrique, l'Inde, le royaume de Siam, la Cochinchine, le Japon, le vaste empire de la Chine, qui ne compte pas moins de 300 millions d'habitants, les îles Philippines, l'Australie et cet immense archipel, vers lequel tend à se porter l'émigration de la vieille Europe, rapprochés de près de 3 000 lieues du bassin de la Méditerranée et du nord de l'Europe, tels sont les effets soudains, immédiats, du percement de l'isthme de Suez.

On a calculé que la navigation de l'Europe et de l'Amérique par le cap de Bonne-Espérance et le cap Horn peut entretenir un mouvement annuel de 6 millions de tonneaux et que, sur la moitié seulement de ce tonnage, le commerce du monde réaliserait un bénéfice de 150 millions de francs par an en faisant passer les navires par le golfe Arabique. Il est considérable de tonnage ; mais, en comptant seulement sur 3 millions, il est hors de doute que le canal de Suez donnera lieu à une augmentation de tonneaux, et qu'on obtiendra encore un produit annuel de 30 millions de francs par la perception d'un droit de 10 francs par tonneau, droit qui pourrait être réduit en proportion de l'accroissement de la navigation.

Plus tard, en 1867, Lesseps porta cette évaluation à 6 millions de tonneaux : les perspectives s'étaient améliorées avec le progrès rapide de la navigation à vapeur ; peut-être aussi, en présence d'un total de dépenses plus élevé qu'il ne l'avait cru, éprouva-t-il le besoin de prévoir, pour encourager ses actionnaires, un volume d'affaires plus important ? Quoi qu'il en soit, avec un tonnage net qui a atteint, en 1938, le chiffre de 36 491 332 tonneaux, ces prévisions nous paraissent aujourd'hui modestes, « conservatrices » même, comme disent les Anglais, et nul ne peut leur reprocher d'avoir tiré sur l'avenir une traite excessive.

La courbe du tonnage net qui mesure l'activité de la navigation proprement dite, en même temps que la prospérité de l'entreprise (les péages étant perçus sur cette base), permet

d'embrasser d'un coup d'œil toute l'histoire économique du canal, et à vrai dire du monde. Retenons simplement, dans un tableau résumé, les chiffres qui en marquent les principales étapes.

1870....	436 609	tonneaux	1919....	16 013 862 tonneaux.
1879....	2 263 332	—	1929....	33 466 014 —
1908....	3 633 283	—	1932....	28 340 290 —
1912....	20 275 120	—	1937....	36 491 332 —
1914....	19 409 495	—	1938....	34 418 187 —
1917....	8 368 918	—		

Voilà une feuille de température de la planète, d'où se dégagent d'intéressantes leçons, et tout d'abord l'importance historique de l'année 1879, point de départ d'un développement d'immense portée dans les relations intercontinentales : c'est le moment où les produits extra-européens commencent à affluer en quantités massives vers le vieux continent, qui ressent pour la première fois le choc de ces concurrences nouvelles ; la prospérité de l'Europe continuera plus de trente ans encore mais cette étape marque pour elle la fin du XIXe siècle triomphant. On notera, d'autre part, l'effet sur le trafic des trois grandes crises de notre temps : l'une, larvée et longue, liée à une marée baissante des prix, se marque sur le canal, de 1890 à 1896, par une sorte de palier ; la seconde, provoquée par la guerre, conduit à un effondrement du trafic ; la troisième, avec la chute brutale de 1929, touche en 1932 un fond de dépression significatif, suivi d'une incontestable reprise. Il est à remarquer que ces coups d'arrêt n'empêchent pas, en fin de compte, une tendance de base au progrès, car le trafic se relève chaque fois davantage qu'il n'était tombé : le chiffre de 1937 a marqué, par rapport au passé, un record !

Moins significatif est le nombre des passagers, parce que l'élément militaire y figure pour une part quelquefois dominante. Il est néanmoins intéressant de souligner que, depuis l'ouverture du canal, le progrès est en quelque sorte constant : on part de 26 758 passagers en 1870, pour aboutir au chiffre record de 697 800 en 1937 ; la période décennale de 1900-1910 donne une moyenne annuelle de 242 000 passagers, qui s'élève à 298 000 en 1910-1920, redescend à 262 000 en 1920-1932, pour remonter à 454 000 en 1931-1938. Il apparaît nettement

que le chiffre s'enfle les années où il passe des troupes, pendant la guerre de 1914 par exemple, ou bien pendant l'expédition italienne en Éthiopie (527 502 en 1919, 625 465 en 1935, 781 929 en 1936, 697 800 en 1937). Si l'on analyse les statistiques de 1937, on trouve que, sur ce total de 697 800 passagers, 365 790 sont des militaires et 332 010 des civils ; sur les 365 790 militaires, 300 079 sont italiens, 48 270 anglais, 16 219 français. Il est vrai qu'en ce qui concerne les passagers civils, le canal de Suez subit des concurrences directes, efficaces : même ainsi, l'on peut conclure qu'il n'y a pas abandon de cette route.

Elle est devenue en effet, ou redevenue, la route de base entre l'Europe et l'Orient. Aucune concurrence, aucune circonstance n'a sérieusement entravé ce courant d'hommes ou de produits, qui répond évidemment à une nécessité naturelle. Quand Ferdinand de Lesseps, en 1854, escomptait un trafic de 3 millions de tonnes, il restait donc très au-dessous de ce que plus tard la réalité devait être, et pourtant ce palier de 3 millions n'a été atteint qu'en 1880, ce qui explique la position singulièrement précaire de la Compagnie à ses débuts. A la veille de l'ouverture, et alors que les dépenses faites atteignaient 432 millions, le président, arbitrairement, admettons-le, avait forcé son estimation du trafic, la portant à 6 millions de tonnes : « 11 millions de tonnes passent par Le Cap, disait-il, il ne s'agit que d'en détourner la moitié ! » Or il a fallu attendre 1888 pour dépasser ces 6 millions. L'attente n'était pas sans péril pour une Compagnie, longtemps poursuivie par une spéculation hostile ; en 1872, un emprunt, pourtant nécessaire, échoue. Le Conseil envisage la liquidation, alors que techniquement, économiquement, le canal fonctionne, que la victoire paraît remportée ; Lebaudy sauve la Compagnie par un crédit généreux mais il faut ensuite que la conférence de Constantinople autorise la surtaxe dont nous parlions plus haut. C'est peu à peu seulement que le transit progresse, s'établit, devient garant d'un succès durable, définitif. Les jaloux qui profitent d'une entreprise à la création de laquelle ils n'ont pas collaboré auraient tort d'oublier ces débuts pleins de risques, qui mettent en valeur la fonction initiatrice du capital.

o o

La courbe du nombre des traversées, qui exprime l'activité proprement dite du canal, reproduit à peu près la courbe du tonnage net : partie de 486 traversées en 1870, elle aboutit au chiffre record de 6 635 en 1937 et 6 171 en 1938, avec des péripéties analogues à celles commentées plus haut. Mais il ne faut pas oublier que le tonnage brut moyen des unités tend à s'accroître sans cesse : 2 877 tonnes en 1890, 5 086 en 1910, 6 047 en 1920, 7 628 en 1930, 7 747 en 1938.

Depuis la reprise du lendemain de la guerre de 1914-1919, c'est-à-dire depuis environ 1924, le type de bateaux le plus courant est entre 7 000 et 8 000 tonnes ; en 1938, par exemple, les unités de 4 000 à 10 000 tonnes (brut) font 77 p. 100 de l'ensemble, tandis que celles de plus de 20 000 n'atteignent même pas 2 p. 100 (le plus fort tonnage brut a été réalisé par le vapeur *Empress of Britain* : 42 745 tonnes). Les tonnages monstres, à la façon de l'Atlantique Nord, ne sont pas ici dans leur climat ; Suez n'est pas le domaine des records mais celui de la pratique.

Fort intéressante est la classification des navires par modes de propulsion ; la voile, dont nous signalions la prédominance initiale, a disparu des statistiques du canal ; puis le charbon est contesté à son tour : le mazout apparaît en 1908, le bateau à moteurs en 1912 ; en 1931, pour la première fois, mazout et moteur réunis dépassent le vapeur. En 1938, la proportion des divers modes de propulsion est la suivante :

Charbon	40,9	p. 100
Mazout	27,8	—
Moteur	31,3	—

Pour l'ensemble de la flotte mondiale, la proportion est approximativement la même (voile, 5 p. 100 ; vapeur, charbon et mazout, 72,6 ; moteur, 22,3) mais à Panama le pétrole tient une place beaucoup plus grande.

Il y a eu, depuis un quart de siècle, une transformation

considérable dans l'aspect des bateaux. Quand je me rappelle les types de mon enfance, au Havre, vers 1880, il me semble évoquer un ancien régime infiniment lointain : il y avait encore des roues, des cheminées minces comme des cigarettes, des mâtures compliquées où se déployaient des voiles à côté de la vapeur. Les bateaux actuels n'ont plus guère que des cheminées de courtoisie, leur mâture, devenue schématique, ne se complique plus que de fils de T. S. F. ; ma sensibilité n'a pu s'accoutumer à ces formes nouvelles et, de même que les Chinois mettent des yeux à leurs jonques pour qu'elles y voient, je ne puis m'imaginer la propulsion sans cheminée : mais la jeunesse imagine la vitesse sous la forme d'une pédale, que le pied presse. Le tanker, qui entre pour 18,6 p. 100 dans le trafic du canal, ajoute, avec sa construction spéciale, un profil nouveau. La voile n'apparaît plus guère à Suez que sous la forme poétique de ces lentes dahabiehs dont les mâtures énormes, les voilures disproportionnées guettent le moindre souffle et paraissent avoir oublié le temps. Ferdinand de Lesseps serait sans doute bien étonné de voir aujourd'hui les clients de sa Compagnie ! Mais, par rapport aux bateaux de 1832, quand il était consul à Alexandrie, ceux de 1880 ne marquaient-ils pas déjà la plus étonnante des révolutions, ce passage de la voile à la vapeur, qui a permis le succès du canal ?

La répartition par pavillons du tonnage net montre, par rapport à la première décade du canal, d'assez notables changements. Pendant la période décennale 1870-1880, les quatre principaux usagers se classaient dans l'ordre suivant :

Anglais	76,1	p. 100	du tonnage	net	total.
Français	8,3	—	—	—	
Hollandais	4,1	—	—	—	
Italiens	2,7	—	—	—	

Mais, en 1938, le classement s'était modifié comme suit :

Anglais	50,4	p. 100	du tonnage	net	total.
Italiens	13,4	—	—	—	
Allemands	9,1	—	—	—	
Hollandais	8,7	—	—	—	

Les Français ne venaient plus qu'au cinquième rang avec 5 p. 100, suivis eux-mêmes par les Norvégiens avec 4,3 p. 100.

L'Angleterre, qui demeure encore le principal usager, occupait, au XIXe siècle, dans l'activité du canal, une position de prépondérance écrasante : le monde n'était-il pas alors une sorte de république mercantile internationale, vivant en fait sous le pavillon et la protection britanniques ? Le déclin relatif du pavillon anglais depuis lors a été constant, sauf pendant deux périodes, celle de l'occupation de l'Égypte et celle de la guerre de 1914, où des raisons purement militaires l'ont temporairement suspendu. C'est que l'Angleterre bénéficiait autrefois d'un quasi-monopole, impossible à conserver dès l'instant que d'autres puissances entreprenaient de participer, elles aussi, à l'activité commerciale de la planète. On peut dire encore que la flotte anglaise eût mieux défendu ses positions anciennes, si la rivalité nouvelle eût respecté le *fair play*. Mais les nouveaux venus, bien souvent, travaillent à coup de primes, bâtissant de toutes pièces un trafic artificiel, qui se fonde davantage sur une volonté de puissance que sur les besoins naturels de l'économie. Pareille observation s'applique notamment au progrès italien, si remarquable depuis quelques années, qui a fait passer le pavillon de l'Italie de 6,3 p. 100 en 1934 à 18,5 p. 100 en 1935, 20 p. 100 en 1936, pour redescendre à 16 p. 100 en 1937 et 13,4 p. 100 en 1938 : on reconnaît finalement dans ces chiffres la répercussion de la guerre d'Éthiopie, avec les mouvements de bateaux et d'hommes qu'elle a provoqués. Il ne s'agit pas d'un trafic normal, dans la mesure où il est permis aujourd'hui d'employer pareil terme. Il faudrait tenir compte aussi, pour expliquer la diminution du pourcentage britannique, du changement qui s'est produit dans l'équilibre mondial quand l'Europe a cessé d'être le centre de gravité unique : un foyer indépendant d'échanges tend à se constituer en Extrême-Orient et dans le Pacifique, où le Japon devient, pour l'Angleterre, un dangereux concurrent. Quoi qu'il en soit, la position anglaise, dans l'activité du canal de Suez, demeure unique et, au sens propre du mot, incomparable. On doit remarquer que, dans la répartition des pavillons, le Japon ne figure en 1938 que pour 1,9 p. 100 et les États-Unis pour 1,1 p. 100 ; ces chiffres sont significatifs et ne répondent pas au hasard : il y a une zone d'influence économique américaine, qui ne s'étend pas jusqu'à Suez, et une zone japonaise

dont le centre est en Extrême-Orient. L'Angleterre seule, de concert avec quelques pays d'Occident, chevauche, par ses intérêts économiques, les divers continents, auxquels elle sert de trait d'union, et c'est en grande partie par le canal de Suez que passe ce trafic. Un rapport de grand intérêt [1] estime que, sur un ensemble de recettes brutes d'environ 66 millions de livres, la flotte marchande britannique en tire la moitié de son commerce avec l'Orient (Asie, Australie, Extrême-Orient). Il s'en faut de beaucoup qu'aucune autre puissance maritime joue pareil rôle dans le commerce mondial. Dans le monde, tel qu'il est actuellement organisé, il est donc naturel que la première place au canal revienne à l'Angleterre.

o o

La zone desservie par le canal de Suez répond essentiellement aux relations entre l'Europe, d'une part, et l'océan Indien, l'Extrême-Orient et l'Australie, de l'autre : c'est le retour à la voie traditionnelle du passé, la plus directe, la plus pratique depuis qu'elle ne comporte plus de transbordement. De vastes étendues échappent, par contre, au rayonnement de Suez : l'Atlantique, dans la mesure où il correspond à des échanges entre l'ancien et le nouveau continent ; le Pacifique, en tant qu'il forme, entre l'Amérique, l'Asie et l'Océanie, un foyer économique autonome. Enfin, aux limites de la région qu'il dessert, le canal rencontre, double limitation, la concurrence de deux autres voies mondiales : celles du Cap et de Panama.

C'est ainsi que la côte orientale de l'Afrique, au sud du canal de Mozambique, appartient à la zone d'attraction du Cap qui, dans certaines circonstances, peut s'étendre également à l'Australie. La concurrence de Panama ne se rencontre que beaucoup plus loin, à l'est d'une ligne allant de Sydney (Australie) au Kamtchatka, si toutefois l'on part de Liverpool ; car, si l'on partait de New-York, l'avantage — minime, du reste — de Panama s'étendrait à toutes les côtes bordant direc-

1. *Imperial shipping committee on British shipping in the Orient. 1939.*

tement le Pacifique à l'ouest. Le domaine propre de la route de Suez, sous réserve d'une frange de concurrence américaine en Extrême-Orient, comprend donc tout le pourtour de l'océan Indien, l'Australie, l'Extrême-Orient. Son importance se mesure au fait qu'il s'agit des régions les plus peuplées du monde, contenant peut-être les trois quarts de l'humanité. De ce point de vue, le percement de l'isthme de Suez en 1869 doit être considéré comme un événement mondial, de portée plus grande que l'ouverture en 1914 du canal de Panama.

Les statistiques nous permettent de connaître exactement la répartition géographique du trafic (tonnage net) par régions situées au delà de Suez. Le tableau ci-dessous prête à d'intéressantes comparaisons entre les temps actuels et ceux de l'avant-guerre :

RÉPARTITION DU TONNAGE NET PAR RÉGIONS SITUÉES AU DELA DE SUEZ

	1913	1938
Vers l'Inde et l'Extrême-Orient	79,7 %	61,2 %
Inde, Birmanie, Ceylan	45,4	25,4
Chine, Japon, Philippines, Sibérie	22,1	20,4
Iles de la Sonde et Malaisie	9,1	10,9
Indo-Chine française et Siam	3,1	4,5
Vers la Mer Rouge, le Golfe Persique et l'Afrique	7,8 %	31,1 %
Golfe Persique	1,4	16,6
Mer Rouge et Golfe d'Aden	1,3	7,6
Afrique Orientale et Iles	5,1	6,9
Vers l'Australasie	9,9 %	6,5 %
Vers la Côte Américaine du Pacifique, etc.	2,6 %	1,2 %

Il y a déclin relatif très accentué pour l'Inde et, à un moindre degré, pour la Chine, le Japon et l'Australie, mais, par contre, progrès marqué pour le golfe Persique et la mer Rouge. A ne considérer que les chiffres absolus, le trafic du

golfe Persique s'est accru 19 fois depuis la guerre de 1914 (pétrole), celui de la mer Rouge 7 fois (activité militaire italienne) ; celui de la côte orientale d'Afrique, de l'Extrême-Orient a en moyenne doublé ; mais l'Australie n'a qu'à peine progressé (concurrence du Cap), tandis qu'il y a recul pour l'Inde. Indépendamment de la distance, qui ne varie pas, une foule de facteurs, dont certains fort changeants, entrent ici en jeu : le tarif, dont l'incidence peut détourner une partie du trafic ; le taux des assurances, dont la tension peut provoquer des déroutements importants ; la nature mouvante des marchandises transportées ; le fait qu'on est ou non pressé ; l'attrait plus ou moins grand de telles ou telles escales, soit sur l'itinéraire du canal, soit sur les itinéraires concurrents ; les facilités de ravitaillement en charbon ou en pétrole ; les modes de transport employés. Cet ensemble complexe, dont les incidences sont difficiles à suivre, finit par se réfléchir dans le volume total du tonnage net, ainsi que dans sa répartition géographique : on y peut lire le niveau de l'activité économique du monde, ses dépressions ou sa fièvre, en un mot sa santé.

ANDRÉ SIEGFRIED

1. M. Siegfried compte prochainement publier un livre sur Suez et Panama chez A. Colin.

L'APPARTEMENT DES ÉNIGMES

On se souvient du *Potomak*, le spirituel et fantaisiste ouvrage de Jean Cocteau, qui, écrit à la veille de la guerre de 1914, obtint un si vif succès au moment où les circonstances lui permirent de paraître... c'est-à-dire quelques années plus tard. Nous n'entreprendrons pas de fixer en quelques phrases les données de cette poétique improvisation. M. Cocteau a dit lui-même du *Potomak* : « *C'est le baromètre des orages d'une jeunesse qui se forme, le thermomètre de cette fièvre des jeunes gens qui se cherchent, la mue d'un poète quittant sa vieille peau faite d'influences diverses pour une peau neuve, à sa mesure et propre à eclairer une génération* ».

Mais, Dieu merci, les poètes muent plusieurs fois et M. Jean Cocteau, retrouvant une veine ancienne, a écrit à la veille d'une nouvelle guerre, celle d'aujourd'hui, un *nouveau Potomak*, dont nous sommes heureux de pouvoir présenter à nos lecteurs deux fragments encore inédits. Ajoutons pour éviter toute surprise que le Potomak est un symbole et qu'il ne faut point réclamer de détails précis sur son physique.

(N. D. L. R.)

RIEN ne choquait davantage Persicaire que les personnes qui racontent leurs rêves. Il les trouvait plus malhonnêtes que ces voyageurs qui nous accablent de leurs aventures et qui ne nous réchauffent pas de leur soleil. Ou bien encore, il les comparait à ces bavards qui veulent nous intéresser aux intrigues de leur famille et nous en démontent le mécanisme sordide. Il n'admettait le rêve que s'il nous enseigne une technique d'enchaînements inévitables. « Une œuvre, disait-il, est un rêve auquel chacun participe, où le libre arbitre n'a plus de part. » Le libre arbitre était, selon lui, la mesure dans laquelle on nous donnait l'illusion de pouvoir faire ceci ou cela. C'était encore un alibi de Dieu. Pendant les quelques minutes de ce détour qui nous ramenait vite à notre rail, Dieu pouvait faire ce que bon lui semble, tendre des pièges et prouver ensuite qu'il ne les avait pas tendus.

« L'artiste, ajoutait Persicaire, doit pouvoir se mettre dans un sommeil qui ne ressemble pas au sommeil, dans une lucidité supérieure et semblable à l'anesthésie du protoxyde

d'azote. Ce n'est pas un sommeil du système nerveux qui nous empêche de souffrir chez le dentiste mais une si grande vitesse immobile de nos organes que les nerfs deviennent trop subtils pour être sensibles à ce qui correspondrait à une piqûre d'épingle dans le cuir d'un rhinocéros. A peine sommes-nous sous l'influence de ce gaz que notre corps se décuple. La multiplication fourmille et les nuances des nuances, et les vitesses de vitesses et les sentinelles (arrachées comme les poteaux télégraphiques par l'express) et les tribunaux et les sentences de morts et les pourvois.

» Nous nous sommes endormis pendant le début d'une phrase dite par un aide. Nous nous réveillons en entendant la fin de cette phrase. Et des mondes nous ont enseigné leurs secrets et nous ont enlevé ce privilège quand nous repassâmes les portes. Et, après la multiplicité mystérieuse nous retombons, ahuris, sur la grosse unité humaine, sur une lampe, sur une manche du dentiste, sur sa main rouge tenant une *fraise* [1] atroce (comme dans quelque toile de Ghirlandajo).

» L'artiste obtient-il cette hypnose? Son œuvre se met en marche, le pousse, le dirige, le consulte à peine, gèle ses givres et ses prismes et, imitant la technique du rêve, sort des zones de notre paresse, des ténèbres du corps humain, un cortège d'objets et d'épisodes qui ne peuvent changer leur organisme contre un autre, organisme qui veut vivre seul, vivre de notre substance, qui veut, en fait, notre mort, et pouvoir exercer ses ravages sur les êtres auxquels il communique l'hypnose dont il est né.

» Certaines frivolités, si elles ne relevaient pas d'un mécanisme analogue à l'absurdité fatale du rêve, ne nous seraient certes point supportables. *La Chartreuse de Parme*, *la Princesse de Clèves*, par exemple, et ce Proust dont l'entreprise me semble monstrueuse à plus d'un titre car elle mélange les mensonges de l'homme qui raconte à l'imprudence de l'homme endormi. »

— Vous m'expliquez, dis-je à Persicaire, une phrase de ma garde à la clinique de Saint-Cloud. J'écrivais *Les Enfants*

1. Il peut être curieux de signaler que cette fraise de dentiste doit être le nez du prieur syphilitique de Ghirlandajo.

Terribles. Je ne me laisse pas volontiers voir en train d'écrire. Devant elle je ne me gênais plus. *Je dormais*. « Oh ! s'écria-t-elle, risquant de provoquer la chute du somnambule, vous en faites une figure quand vous écrivez ! *Je n'aimerais pas vous rencontrer au coin d'un bois*. »

— Oui, certes, enchaîna Persicaire, vous deviez avoir une figure d'assassin. Écrire, c'est tuer du vide, tuer de la mort. Tuer la chance d'une des innombrables combinaisons qui se cachent. Et, en outre, c'est marcher sans recul possible à travers les caves de ce faux sommeil où le travail nous enferme.

» *Ils* appellent cela l'inspiration. *Ils* se trompent. Car ce qui nous hante ne tombe pas de quelque ciel. Cela monte des zones que notre paresse conserve incultes. C'est l'ange noir de la paresse qui se réveille et pousse des cris d'effroi. Rares sont les poètes qui dédaignent ce chien et loup, cette pénombre à surprises. Rares sont ceux, comme Gœthe, qui veulent de la lumière et en réclament encore davantage à la minute de leur mort. « *Mehr Licht* ! » C'est bien ce qu'il voulait dire. Il éclairait ses ténèbres et n'y souffrait nul recoin d'ombre, nul marché aux puces, nul bric-à-brac. Et cependant, il lui arrivait d'obtenir exprès ce qui d'habitude ne résulte que de nos miasmes. Le passage d'Euphorion du second *Faust*, par exemple. Saluons-le. Mais Schiller ou Jean-Paul témoigneraient sans doute qu'il avait, en y travaillant, une figure de criminel. Et je doute qu'en cette circonstance, il se soit laissé voir par Eckermann. »

Et Persicaire ajouta : « Un médium de métier est toujours médiocre. On en cite d'illustres [1]. On a pu photographier leurs phantasmes. Aigles qui volent, dames qui offrent une gerbe de fleurs ; ils font preuve d'une bien pauvre imagination ! Remarquez que l'hypnose ne fait pas d'eux les véhicules d'un monde qui les dépasse. Les images qu'ils matérialisent et que l'objectif enregistre ne viennent, hélas ! que d'eux.

» L'inspiration est une farce. Expiration serait plus juste. La paresse est votre bagage. Bagages, bagages, votre nuit les accumule. Elle ne contrôle pas ses docks. Elle ne dose pas ses mélanges. A la faveur de cargaisons mal arrimées, elle entrechoque des explosifs.

1. C'est sans doute de Clusky que Persicaire parle.

» Je vous parlerai des énigmes. Elles encombrent votre appartement. Sans le faire exprès, vous ne choisissez que des objets qui en posent. Je ne parle pas des objets dont l'énigme est apparente, de ces objets à la mode et qui prennent un charme à s'être, jusqu'à se perdre, éloignés de l'usage qu'ils eurent à l'origine. Ces épaves poétiques excitent le dilettante. Il s'y exerce au rêve. Il les fixe comme le malade fixe le papier des chambres d'hôtel. Sa fièvre prête un sens aux taches, aux rayures, aux bouquets, aux moires. Je me rappelle une chambre de fièvre. Je voyais deux lions qui se battaient. Dessus, un homme sans tête écartait les jambes. Deux profils du Dante s'affrontaient dessous. Parfois l'homme sans tête sortait seul des moires. Parfois les Dante. Parfois je ne voyais plus que les lions.

» Je n'appelle pas cela des énigmes. Par énigme j'entends un objet ou une œuvre d'art qui serait une énigme sans avoir l'air de l'être. Vos objets familiers posent des énigmes mais on ne dirait pas qu'ils les posent. Car ceux qui ont l'air de poser des énigmes ne posent que des devinettes. Ce sont des énigmes du seuil. »

Et Persicaire fit halte devant une des lithographies du *Faust* d'Eugène Delacroix qui ornent ma chambre. « Gœthe m'amuse lorsqu'il les regarde. Il devait les trouver bien dessinées ou mal dessinées. Il devait poser à Eckermann des colles. Il devait lui dire : « Remarquez-vous que l'ombre de Faust » et l'ombre de l'arbre se contredisent. Remarquez-vous » que le pied gauche du diable paraît terminer sa jambe » droite, etc... »

» Elles sont étranges et elles fascinent. Chacune pose une énigme sans le savoir. C'est ainsi que Ver Meer de Delft distribue des meubles, un torchon et un balai comme des astres. Il trompe l'œil et trompe l'âme. Sa sorcellerie consiste à peindre du vide et des distances. Les objets lui servent de prétexte à n'être pas ce qu'il est. »

Persicaire s'approchait d'une lampe. L'abat-jour masquait une des lithographies de *Faust*. C'était la scène du Walpurgis. « La plume du toquet de Faust est une énigme, murmura-t-il comme à lui-même. C'est presque un point d'interrogation. Et cependant, de toutes ces planches, cette planche derrière

votre abat-jour est la seule qui cherche à reproduire du mystère. Voilà sans doute pourquoi elle ne m'intrigue pas. »

» Votre Picasso, dit-il, en avisant un dé de carton peint et plié par ce peintre, protégé sous la vitre d'une boîte verte suspendue auprès de mon lit, votre Picasso pose des énigmes qui ont l'air d'être des énigmes et qui sont cependant des énigmes. Il brouille les cartes. Son insolence dépasse les bornes. De toutes les positions, n'est-ce pas la plus solitaire? Des énigmes! De vraies énigmes et qui trompent le monde. De vraies énigmes ayant l'air fausses. Quelle drôle de tragédie! Quel drôle d'imbroglio! » Et Persicaire désigna le dé de la boîte. Ce dé pipait les perspectives. Il portait sur des faces brunes et blanches un nombre de points inexact. Il ressemblait à l'impasse de quelque rue borgne de petite ville italienne au clair de lune. Il ressemblait à ce que l'enfance enfermée aux cabinets voit en collant son œil au trou de la serrure. Il ressemblait à la guitare espagnole. Il ressemblait à un insecte nécrophage. Il ressemblait à un tour de cartes. Il ressemblait à une lanterne sourde. Il ressemblait à une tête de mort.

« Pour jouer avec ce dé, — vaticinait Persicaire, il faudrait jouer avec le diable et tricher ou mettre le gant rouge du crime et jouer avec soi-même et que votre propre vie fût l'enjeu. Vous avez raison de le tenir sous verre. Ne laissez pas cet objet libre. Je n'aimerais pas le savoir dehors. »

Il revint à la lithographie du Walpurgis. « Marguerite la fausse n'est pas terrifiante. Ces monstres à tentacules et à bosses ne m'écœurent pas. Le lieu nocturne est inoffensif. Mais la plume, la plume du toquet de Faust me trouble. Elle me fait signe. Et, vous le savez, c'est par des formes insolites que les peintres morts tentent de survivre, qu'ils se prolongent et qu'ils nous crient : « Je suis là! » Cette plume est comme un appel pathétique. C'est le cor de Tristan. C'est le cor de Roland. C'est un signe d'outre-tombe. C'est peut-être le seul moyen que Delacroix a découvert pour appeler au secours. »

Je regardai de près la plume.

Elle s'élançait. Elle se tordait. Elle accrochait le vide. Comme une crosse de luth de Ver Meer de Delft, comme une

branche de Watteau, comme un étendard d'Ucello, comme une palme d'un châle d'Ingres, elle imitait la clef de sol servant de tête aux personnages des rébus de mon enfance. Elle imitait la fente capricieuse des violoncelles que mon grand-père collectionnait dans des vitrines de peluche bleue et qui vibraient tout seuls en automne, lorsque les virtuoses fumaient et devisaient ensemble sur les banquettes de la salle de billard.

Un peu plus loin, Persicaire posa, quittant la plume, ses yeux qui ne voyaient rien d'autre en route et balayaient le faune de marbre (faune extrêmement curieux pour plus d'une raison) sur une houlette de berger grec. Cette houlette venait de Delphes. Les bergers imitent, en sculptant le bois, la corne qu'ils emmanchaient, jadis, au bout d'un bâton qui sert à attraper les chevreaux par la patte. Et cette béquille était semblable à l'œil d'Alexandre. Et cette béquille était semblable à l'hippocampe qui nage droit comme un cheval de jeu d'échecs. Et cette béquille était semblable à un serpent du caducée. Et cette béquille était semblable au profil casqué de Minerve. Et cette béquille était semblable au chiffre 5 et au chiffre 7. Et cette béquille était semblable à une crosse de luth de Ver Meer, à une branche de Watteau, à un étendard d'Ucello, à une palme d'un châle d'Ingres. Et cette béquille était semblable à la fente des violoncelles. Et cette béquille était semblable à la plume du toquet de Faust.

Persicaire s'approcha d'une boule de cristal. « J'en ai vu mille, et la vôtre m'étonne. » Je lui expliquai d'où venait cette boule. On l'avait prise dans la gueule d'un des dragons qui flanquaient la porte du Palais Impérial de Pékin. L'autre était en Amérique. Elle était ronde et figurait le soleil. La mienne figure la terre et elle s'aplatit aux deux pôles. C'est une boule de cristal Ming. Si parfaite et sans l'ombre d'une faute qu'un domestique la laissa tomber du cinquième étage, et elle rebondissait comme une balle de tennis sur le macadam de la cour.

« Les intellectuels y veulent déchiffrer l'avenir, murmurait encore Persicaire. Les pauvres ! Son énigme consiste à être du vide qui se distingue. Le dragon la mordait comme cette boule faite d'immeubles, de distances et de trompes d'auto-

mobiles que nous oblige à mordre la fièvre. Nos mâchoires se contractent et mordent je ne sais quelles épaisseurs. Cette boule est une goutte du lotus des temples. Elle est le stade suprême avant l'invisibilité. »

Persicaire tenait encore la boule chinoise. Il la palpait, la soupesait, la faisait passer d'une main à l'autre.

— Vous maniez cette boule, lui dis-je, comme Dargelos maniait ses boules de neige. Il les durcissait jusqu'à ce qu'elles ressemblassent à ce boulet d'eau.

» Il n'y mettait jamais de pierre. Les critiques ont inventé cela. Ils ont cru Gérard parce que c'est plus commode. La manière dont l'élève Dargelos pétrissait et lançait la neige me demeure une énigme. C'était la même neige que nous. » Persicaire posa la boule.

— Méfiez-vous des devinettes, dit-il. Il ne faut pas confondre les devinettes et les énigmes.

Il récita :

Un jeune arbre debout avait l'air d'un chevreuil,
Il suait au soleil des gouttes de rosée,
Ses bois étaient naïfs, son attitude osée,
Il semblait écouter de l'écorce et de l'œil.

Le soir il attendait (quand les fermes compactes
Dorment avec leurs toits sur les yeux rabattus)
Que son ombre revînt (les ombres sont exactes)
Se coucher à ses pieds de mousse revêtus.

Cette ombre pour la nuit se cachait dans ses branches.
C'est là, jusqu'au matin, que cette ombre dormait.
Et parfois, le jeune arbre enviait les fleurs blanches
Sur les pommiers de mai.

Il aurait bien voulu se servir de sa force,
Crier, gesticuler, faire ses premiers pas.
Mais on eût dit, hélas ! un aurige d'écorce
Dont la tunique est raide et qui ne bouge pas.

Le jeune arbre tendait ses branches vers la route,
Il regardait couler ce grand fleuve poudreux,
Il aimait ce qui vole, il craignait ce qui broute,
La sève tourmentait ses membres amoureux.

Aimait-il ? Il aimait des arbres par le monde.
(Les arbres qu'il aimait ne croissaient pas autour),
Aussi projetait-il au loin sa poudre blonde...
C'était son chant d'amour.

Persicaire aimait citer ce poème. Ce poème interminable était du jeune poète mort Fabius Montagne. C'était un poète régional. Mais il n'habitait nulle part et cela dérangeait les critiques. Il était cousin de Mathéus le chef d'orchestre.

Fabius Montagne était mort de la poitrine. Ses quatre sœurs le persécutaient et l'accusaient d'être lâche. Se sentant mourir et pour leur prouver son courage, il les appela dans sa chambre et décida de mourir debout. Les quatre jeunes filles s'installèrent sur des chaises, comme au spectacle. Cette mort affreuse dura toute la nuit. Au chant du coq, il tomba et elles applaudirent. Depuis, elles le respectaient et avaient fait imprimer ses vers.

Le Jeune Arbre comprenait mille strophes. Persicaire en avait cité le prologue. Cette strophe venait après :

Il est dur de chanter la gloire d'un jeune arbre
Dont les printemps nombreux insultent notre hiver.
Louez tous l'Acropole et son bosquet de marbre...
Je chante un arbre vert.

Suivaient des strophes si émouvantes que les femmes ne pouvaient les lire sans pleurer. L'évêque d'Andoche les avait bénites. Catherine Hepburn tournait un film : *Le Jeune Arbre.* Les communistes brodaient un jeune arbre sur leur drapeau. La gloire de Fabius était pareille à celle de Pouchkine, idole de tous les partis. Mais Pouchkine est une idole de glace. Il reste intraduisible. Transportez-le dans une autre langue, la glace coule et fond en eau.

Persicaire connaissait les sœurs de Montagne. Elles habitaient chez le pasteur Montagne, à Montagne, par Petite-

Montagne (Haute-Montagne). Elles montraient le porte-plume de Fabius et l'angle de chambre où elles l'avaient regardé mourir.

Persicaire attachait aux poètes une importance suprême. Selon lui, la poésie était la seule entreprise de l'homme un peu sérieuse et qui méritât le respect. Il méprisait les métaphysiciens, les philosophes. Il les trouvait frivoles. Leurs assises étaient détruites par la science et la science elle-même prenait du ridicule. Ce ridicule de Voltaire dans sa lettre sur les coquillages de Buffon.

Les hommes sévères se voudraient tous poètes. S'ils ne le peuvent ils attendent les émeutes. Un lyrisme actif les porte en première place. Et ils en profitent pour tuer les poètes, dont ils sont jaloux. C'est le cas de Saint-Just envoyant Chénier à la guillotine. Saint-Just avait des poèmes *inédits* dans ses poches. Sa phrase : « Un poète? Inutile. A mort. », est une phrase de confrère. Ce n'est pas une phrase de tribun.

Le cas suprême que Persicaire faisait des poètes réservait des surprises. Il situait *le Jeune Arbre* au-dessus de la *Tristesse d'Olympio*, qu'il tenait pour le poème-énigme par excellence.

Persicaire trouvait l'œuvre de Montagne intrigante à plus d'un titre. « Elle m'intrigue davantage, disait-il, que le sonnet de Nerval, qui s'explique et qui n'intrigue pas. Nerval rime des devinettes et la beauté de son sonnet ne vient pas d'elles. Son énigme commence après. Les rébus de Mallarmé, le vautour de Léonard, les cachotteries grivoises de Watteau ne posent que des devinettes. Peu m'importe d'apprendre que Gilles était le curé de Saint-Maur. L'énigme est une toile de Corot qui représente une bâtisse, une bâtisse sans ombres. Votre Chirico fut un peintre d'énigmes. L'énigme était son modèle. Et comme il la faisait ressemblante, elle agissait. Mais il m'intrigue davantage depuis qu'il renonce à peindre des énigmes. Sans doute est-il devenu lui-même une énigme. J'y songe beaucoup.

. . . . . .

Persicaire sourit. Rares étaient ses sourires. « Que diraient les conservateurs du Louvre, remarqua-t-il, si, brusquement,

ce que Freud cherche dans les chefs-d'œuvre et que les peintres y dissimulent, devenait visible comme ces assiettes où le profil du chasseur, découvert entre le chien, la colline et l'arbre empêche désormais de voir autre chose et cache à son tour l'arbre, la colline et le chien.

» Ils s'enfuiraient à toutes jambes et se croiraient victimes de quelque démon. Méfiez-vous des devinettes. Elles sont la ressource des petits-maîtres de l'énigme. A la longue, elles rapetissent. Elles deviennent ouvrages de dames et bibelots d'art. »

C'est surtout dans certaines atrocités sacrées, dans certains contrastes sacrilèges que Persicaire décelait l'énigme. Mais il exigeait que ces *spectacles* ne résultassent point d'un calcul, d'une manœuvre de goût supérieur et destructif.

« Seul, l'Espagnol, disait-il, avait, derrière un rideau d'andrinople, une minute, avec son « bain des grâces » du ballet *Mercure*, jeté une bombe capable de démolir exprès les chefs-d'œuvre. Sinon, il faut chercher ce poivre de la terre, que dis-je? ce piment rouge, que dis-je? ce vitriol dans les spectacles dont un désir de magnificence fut l'origine. »

Le cou tendu hors de sa loge, Persicaire contemplait, à l'Opéra, ces jeunes hercules de Wagner qui descendent les collines de Pâques, un oiseau empaillé sur la tête, ces grosses ondines couvertes de pivoines et qui se jouent, ces femmes à barbe arpentant en chantant des palais où les cadavres lèvent un doigt vers le ciel.

« Il faudrait relire Annunzio, conseillait-il. On y trouve des discours au Palais des Doges, des labyrinthes de verdure, des orgues de verre et des cantatrices amoureuses folles de poètes portés en triomphe — qui doivent, d'une aile absurde, jaillir au-dessus du goût. »

Persicaire haïssait la « mesure française ». Il estimait, à juste titre, que notre langue est la plus apte aux poèmes, la plus propice à tirer juste, la plus cruelle, la moins poétique, en un mot.

Les monstres démesurés, il exigeait qu'ils résultassent de quelque délire, de quelque philtre, d'étranges mélanges naïfs et qu'ils fussent payés le prix du sang.

Il repoussait la splendeur scélérate : foire, cirque, cauchemars, crimes, maisons closes, musée Grévin ou Dupuytren. « C'est, disait-il, l'abécédaire. A vous de former les gros mots ! »

Je regardai Persicaire du coin de l'œil. Avait-il vieilli? Certes. Et moi, d'où venait cette légèreté, cette liberté, cette liberté qui ne correspondait pas à ma déception? Cette estrade me laissait du vide mais du vide sans amertume, du vide « à remplir ». Les sarcasmes d'Argémone, je les supportais à merveille. Ils ne déclenchaient pas de réflexes pareils à ceux qui me firent prendre pour fou, jadis, lorsque des personnes étrangères à mon travail dérangeaient les fils de mon piège. Ce piège, ces pièges aériens, ne les tendis-je pas à distance et le Potomak les mérite-t-il? Malgré tout, un véhicule sacerdotal m'avait conduit à une cave de plus en plus profonde. Et le Potomak était au musée. Il était *reconnu*. Pouvait-il donc me reconnaître? Je me demandai si l'influence sournoise du conte d'Alfred, *Vladimir le victorieux*, ne tenait pas aux faiblesses naïves de son style. Si Persicaire ne commençait pas à prendre figure d'oracle? S'il n'était pas, un tantinet, oraculeux? [1]

Je l'observais en cachette. Il n'était pas sans rapports avec M. Teste. Je calculai le nombre inimaginable de jeunes revues qu'il recevait et qu'il parcourait d'un monocle glacial. Ce monocle passe de l'œil de Teste à l'œil du lord Harry d'Oscar Wilde. Il observe les hommes de telle sorte que, d'anarchiste, son possesseur, d'autant plus qu'il n'a pas d'œuvre écrite, peut briguer l'académie. Qui de nous supporterait les apologues d'Oscar Wilde? Persicaire ne me tenait-il pas de longue date captif des boucles de sa parole? Et pourtant, et pourtant je préférais n'importe quel tribunal juste ou injuste, n'importe quels verdicts, à la liberté dont la jeunesse de 1939 ne savait que faire et où elle flottait. Cette jeunesse errait, confuse, éparse, triste. Elle s'attendrissait au récit de nos anciennes luttes, respirait nos vieux scandales, attendait de nous quelque *Sésame*, qui découvrirait un trésor. Elle respectait nos idoles. Elle était sombre et paresseuse, insolente

1. Allusion à des personnages et à des anecdotes du livre.

et sans feu. La chance était aux solitaires. Il leur appartenait de se dévorer sur place. Les autres délaissaient les lettres ; ils se tuaient de sport, couraient la politique, s'accrochaient des insignes, changeaient de groupe, se trahissaient.

Oui, certes, à cette liberté vaine, je préférais les bagnes d'où nous dûmes nous enfuir de force, à toutes jambes. Je courais encore ! Aujourd'hui même, n'avais-je pas balayé Alfred et ses fantômes ? N'étais-je pas remonté quatre à quatre reprendre pied auprès de Persicaire et de son verbe solennel ?

Et que m'importait sa méthode ? Il m'aimait. Ce fut toujours, pour moi, le principal. Il aimait ma maison, mes tabous, mes fétiches. Il aimait, comme Gœthe, vous prendre par la manche et approcher, lentement, de quelque objet. Il aimait les pénombres. Il aimait les sources. Il aimait l'enfance et fouiller ses greniers. Il aimait le cœur et l'esprit.

Je m'attendrissais sur son compte.

— Persicaire prend de la bouteille. Tant mieux. De cette cave, il ne me reste que mes pièges et que mes démarches, me dis-je. Et j'écris ce livre. Et je quitte le Potomak.

JEAN COCTEAU

LE RHIN
RELÈVE D'INFANTERIE

I

Il a plu toute la nuit dans la plaine et un peu neigé sur la montagne dont les creux sont saupoudrés ; le ciel roule de lourds nuages au-dessus de nous, des Vosges, que nous fuyons, à la Forêt Noire qui dresse là-bas, vers l'est, ses masses sombres aux redans argentés d'un léger frottis. Champs fertiles, sans accidents, que décembre décolore et n'arrive pas à attrister, prairies d'un verdâtre foncé, routes rougeâtres au macadam gréseux et mouillé, dont l'humidité fonce le ton plus rose en été, villages heureux que la guerre ne semble pas atteindre, terre grasse et fabuleuse, pleine de légendes, riche en victuailles, toujours disputée, et qui ne cesse pas de sourire, d'étaler son opulence, de survivre, toujours aussi savoureuse et nourrie, à toutes les catastrophes, de prospérer entre les Vosges et la Forêt Noire qui se regardent, et parfois assez méchamment, qui veillent sur elle pour la garder ou la conquérir.

Nous avons quitté les cultures, nous traversons le vaste bois plat qui met sur la carte une tache verte coupée par le fil sanglant des chemins, mais que l'hiver a roussi et charbonné, qui ne retrouvera sa nuance géographique qu'au printemps ; des hommes kaki, bleu horizon ou bleu noir, fondus aux troncs, aux branchages, au sol jaune, travaillent dans

les taillis et les clairières, creusent le terroir, débitent les rondins de chêne, aménagent les boyaux et les abris. Travail de fourmis fouisseuses, terrassières et bâtisseuses, labeur presque invisible qui ne connaît pas de relâche sur toute l'étendue du front. Je me sens incapable d'imaginer le volume remué, retourné, la longueur des tranchées, des fossés anti-chars, des bretelles, la surface des réseaux barbelés, des champs de rails dont on a hérissé la campagne.

Tout le proche arrière pullule de pionniers, ces étranges soldats emmitouflés, armés de pelles et de pioches, intermédiaires du fantassin et du sapeur, acharnés à gratter, à entasser, à régaler. On les rencontre, au matin et au soir surtout, marchant en file indienne, par rubans décalés, espacés, l'un à droite, l'autre à gauche, sur les bas côtés ; de loin, cela fait comme un convoi de chenilles distantes et alternées qui craindraient le rassemblement et l'éminence du dos d'âne. La nuit, ils surgissent dans la lumière en veilleuse des phares de l'automobile comme des colonnes de fumées processionnelles qui apparaissent soudain à une portière, s'évanouissent et ressurgissent à l'autre, au bruit des pas sans hâte et des fers de houe parfois heurtés. Pelletée par pelletée, ils ont accompli un ouvrage immense, fouillé les contrées, établi des enchaînements de barrières, des renforcements infinis, des nasses et des pièges dont les lignes innombrables se croisent et vouent à l'échec toute tentative ennemie de rupture ; ils ont colmaté, selon le terme militaire, tous les trous, prévenu les brèches, tendu des filets de sécurité. Anonymes, obscurs, patients, lentement acharnés à d'énormes défoncements dont le principal mérite est de demeurer indiscernables, nous leur devrons sans doute une singulière aisance de manœuvre et la possibilité de jouer librement notre jeu.

Nous débouchons de la forêt si minutieusement travaillée et qui semble intacte. Un village évacué, parfaitement propre et net, les cantonnements, le foyer installé dans une grande salle d'auberge, avec sa petite scène au rideau peint par un naïf et charmant décorateur de fortune. Pour le moment, un pâtissier mobilisé y pétrit des croissants.

Le Rhin n'est pas loin ; il coule à la lisière de la plaine, au delà de ses anciens lits abandonnés dont nous franchis-

sons, à pied maintenant, les fonds caillouteux. Un merle s'envole non loin de nous, qui picorait les grappes noires et ramollies des troènes ; des clématites pelucheuses bordent le sentier, et des églantiers aux fruits couleur de cerise, des arbustes épineux aussi, dont j'ignore le nom, aux baies serrées d'un jaune orangé mortifié par les gelées de l'hiver. Des baraquements, un feu où un soldat, quelque peu braconnier, flambe des collets de fil téléphonique pour les lapins qui foisonnent ; il y a même du faisan, paraît-il, mais rare, et du chevreuil dans les bois ; on ne touche pas à ces gibiers-là ; consigne formelle. Je flaire, derrière une butée de terre, la place du fleuve ; il faut s'approcher de lui avec quelque précaution. Quoique le canon, le fusil, la mitrailleuse se taisent, que seul le vent bruisse parmi les herbes et les arbustes et que ce silence paradoxal puisse contrister les prophètes qui avaient prédit le plus fracassant, le plus explosif des conflits, nous sommes tout de même en guerre. Un bonhomme en calot, devant les logis bas de planches et la cuisine de plein cintre, construite en tôles courbes, dites métro, qui rappellent aux vieux, dont je fais partie, la grande dernière, un bonhomme s'occupe à des soins potagers. Des chatons se poursuivent, légers, bondissants, évitant les flaques de boue. Tous les soldats croient dur comme le fer à l'infaillibilité de ces petits félins, sensibles et délicats, à leur nez pour déceler les gaz ; et ils ont raison si j'en crois mon expérience. Jusqu'à ce jour, les chats n'ont pas encore eu l'occasion d'exercer leur pouvoir, de tâter l'air de leurs moustaches, d'éternuer, d'avertir.

Soudain, après une brève montée, nous nous trouvons sur le Rhin ; son flot se presse à nos pieds, tumultueux, brillant, à travers une toile de rafia qui a pour mission de nous dissimuler au guetteur d'en face et contre laquelle l'Allemand doit nous voir passer comme des ombres sans corps. Mais il somnole ou bien nous dédaigne ou bien nous ménage et ne se soucie pas, pour de si maigres cibles, d'énerver le calme traditionnel du secteur. Par une fente, ainsi que le régisseur du théâtre avant de frapper les trois coups et de lever le rideau sur la tragédie, je contemple le vieux Rhin, témoin de tant de batailles, d'arrêts et de passages. Un pont de bateaux a été décroché, les éléments latéraux collés aux berges, le centre

parti à vau-l'eau ; on a détruit un peu en amont le pont de fer qui, cassé en deux, pend dans le courant. Les blockhaus allemands couvrent la rive droite, boîtes de béton camouflées, mais qu'on distingue aisément ; les postes de guet se devinent aux endroits favorables. Le grondement du fleuve en crue, violent, se mêle au vent froid ; des corbeaux croassent et planent comme des papiers noirs, des proclamations de mort lancées et criantes. Les villages du territoire badois n'ont pas un chant de coq, pas une cheminée qui fume ; au delà commencent presque aussitôt les pentes du Schwarzwald, dont les récits populaires ont bercé notre enfance ; le Rhin les serre de près, ne leur accorde pas, comme à nos Vosges, l'étendue, à leur pied, d'un beau et profond jardin. Matinée paisible, d'une quiétude angoissée. Aucun chaland ne remonte ou ne descend le fleuve sonore, vide, dont les remous bouillonnent contre les caissons métalliques écroulés, aux bords duquel toute vie se réfugie dans les casemates, se dérobe. L'antique fossé aux ondes lourdes sépare toujours les races, retrouve son rôle de frontière difficile, d'obstacle. Et il y a tant d'enchantements dans son visage, si renfrogné aujourd'hui, qu'ils surnagent encore de ses eaux furieuses et désertes. Gœthe presque adolescent encore, quand il étudiait à Strasbourg, a rêvé sur ses rives ; le père Hugo y a griffonné quelques-uns de ses croquis fuligineux et apocalyptiques ; Heine y a traîné son incurable ironie lyrique. Je me surprends à fredonner, d'une voix étrangement fausse, la *Lorelei : « Ich weiss nicht was soll es bedeuten dass ich so traurig bin. Ein Maerchen aus alten Zeiten...* » Mais aucune fée ne se montre, aucune Ondine n'appelle les héros casqués pour les séduire, ne tord ses cheveux mouillés et ne rit devant les postes avancés, à fleur de courant, inondés naguère, de la ligne Siegfried.

Pourtant, une fois, il y a quelques semaines, les Allemands ont amené des femmes sur la berge badoise, pour se moquer des Français peut-être, pour leur démontrer qu'ils ne manquent de rien, eux les nazis, pas même d'amour, pour échafauder un de ces traquenards laborieux, d'une psychologie à la fois compliquée et balourde, où excelle leur propagande. Cela se combinait avec, plus tard, l'envoi de tracts imprimés, remplis de vénération pour la France et ses soldats, les décla-

rations de sympathie, les haut-parleurs qui répétaient les discours de Molotov, auxquels les nôtres répondaient en entonnant *la Marseillaise*. Amitiés suspectes. On ne peut s'empêcher de songer au *Second Faust*, de Gœthe, à la réponse du Bachelier à Méphistophélès : « On ment, en allemand, quand on est poli ».

Le blockhaus domine un coude du Rhin ; ses tirs battent l'inflexion du fleuve. L'officier qui le commande, pendant que je roule en moi ces songeries, me parle métier : rasance, capacité d'encaissement du béton et points d'impact ; vulnérabilité des chalands qui tenteraient de transporter des troupes, et leur dérive dans la force du courant qui prolongerait leur état périlleux de cible. Béton, rasance, bretelles, voilà les mots qui reviennent le plus souvent dans le vocabulaire, qui caractérisent cette période de la guerre. Et cela signifie immobilité, ajustement scientifique des tirs les plus meurtriers et si sûrs, si terribles que l'ennemi, qui les lit sur le terrain, n'ose pas affronter pratiquement leur puissance théorique, travaux de longue haleine qui font de l'arrière un tissu de barrières et de pièges, qui rendent d'avance inutile toute réussite partielle de percée. Comment donc sortir de ce cul-de-sac ? Porter l'action ailleurs ? Mais où ? En quel lieu remédier à l'inertie du front véritable, muraille sans jours, aux extrémités de laquelle brûlent des fièvres de violation subites ou de défenses instantanées de neutralités ? Chacun cherche, hésite, chacun compte sur les troubles intérieurs de l'autre, les alliances imprévues, les batailles de marchés de matières premières, les harangues de T. S. F., les tracts jetés par les avions, que l'on juge capables de plus de dégâts que les bombes, plus destructeurs de la résistance morale, et, enfin, sur l'effet de ces armes à longue portée auxquelles cèdent les bouches à feu de l'artillerie : l'attente, la détresse, l'ennui.

*
* *

Plus au sud, à la frontière suisse, le spectacle ne varie pas. Mêmes voilages de rafia, même guetteur solitaire à l'embrasure d'un créneau de pavés ou de sacs à terre, mêmes rails contre

les tanks, mêmes mines toutes prêtes aux passages des canaux, aux ponceaux des routes, même fleuve. Mais le paysage est moins champêtre, plus usinier, plus citadin ; nous nous trouvons aux faubourgs de Bâle dont les usines ont des panaches, dont les trains marchent, dont on entend les klaxons et le mouvement, la rumeur vivante.

Devant nous, de l'autre côté du Rhin, parmi les bâtiments industriels, un peuplier marque la limite de l'Allemagne et de la Suisse, de la paix et de la guerre. Derrière nous s'étend la petite ville française, aussi vide, aussi endormie que Strasbourg, frappée, comme la capitale alsacienne, par la baguette du mauvais génie, anesthésiée, et dont les rues, où errent quelques fantômes, gardiens des trésors en sommeil, attendent l'arrivée du Prince charmant. Aucun cri, pas une détonation ; depuis ce matin, nous n'avons pas perçu un coup de canon, un sifflement de balle ; l'obus qui avait frappé le blockhaus du tournant du fleuve, qui s'était incrusté au béton, datait de deux mois, était demeuré unique, sans successeur.

Soudain, un crépitement de mitrailleuse assez loin, sur l'autre rive. Je dresse l'oreille.

— Oh ! dit tranquillement l'officier qui m'accompagne, ne vous inquiétez pas ; ce sont les Suisses qui font des écoles de tir.

A la nuit tombante, nous avons quitté la petite ville du bord du Rhin, de la frontière des trois pays, ses avenues récurées de toute animation, son croisement central, où la sentinelle regarde mélancoliquement passer un des quatre civils qui restent, les membres de la commission de contrôle, témoins de l'ordre militaire et du respect de la propriété par les soldats ; son chapeau de feutre noir et son pardessus gris font une tache singulière devant la vitrine du *Salon de coiffure — Institut de beauté* sans clients. Plus loin, le cabinet dentaire fermé, les banques closes, les innombrables restaurants et guinguettes, *le Faucon d'argent*, *l'Autruche*, *l'Ours*, où les gens de Bâle venaient hier, profitant du change, pour leurs ribotes du dimanche.

Nous roulons dans la campagne, vers les hauteurs ; nos phares code égratignent à peine les ténèbres de la route montante ; nous dépassons, comme toujours, des pionniers en file qui bleuissent dans la faible lumière pour se dissoudre aussitôt, comme si l'on avait soufflé sur des images de brouillard.

Le bruit des souliers ferrés, terreux et des pelles ; pas de paroles, pas de chants, car cette formation en petites colonnes par un, parallèles mais alternées, séparées par de longs intervalles, décrochées, ne favorise pas la communication, le dialogue, le refrain, isole chaque homme ; on ne se sent pas les coudes ; on chemine seul. Du reste, d'une façon générale, au contraire de l'autre, si exubérante, cette guerre est taciturne, renfermée.

Nous avons atteint la ligne de crête des collines ; nous faisons halte. D'ici, de ce belvédère du Sundgau, et j'y suis venu il y a deux mois, quand les grappes de raisins pendaient encore aux vignes, quand les pommes n'avaient pas pourri dans l'herbe, d'ici, de jour, on découvre la Forêt Noire, le Jura plissé qui développe ses barrières successives, la grande cuvette où loge la cité et ses faubourgs, la jonction, au point mort des montagnes, des trois pays. Ce soir, par ce ciel nuageux et sans lune, ces ténèbres profondes, l'œil ne voit rien. Un faisceau tournant, repère des avions nocturnes, très loin à notre gauche, balaie rythmiquement l'obscurité. Derrière le Rhin, l'Allemagne n'a pas une lampe, pas un rat de cave ; en deça, près de nous, la France a éteint toutes ses ampoules, toutes ses chandelles. Deux contrées noires, tapies, retiennent leur souffle et leur clarté, reviennent aux temps primitifs de l'affût, du blottissement au creux de la nuit. Contre elles, et poussant à leur lieu d'affrontement un coin de terre en paix, Bâle, à nos pieds, étincelle de mille éclats, de toutes ses boutiques illuminées, de ses projections électriques, de ses façades de cinémas, de ses panneaux de réclames à éclipses, des feux de ses autos sans contrainte ; elle forme une masse miroitante, aux rayons libres, collée à deux patries où l'on a tout aveuglé, où la lumière n'a pas d'issue. Peut-être exagère-t-elle son brillant pour mieux signaler sa position, se distinguer des nations enténébrées, pour avertir les rapaces aériens de l'ombre, les chasseurs et les bombardiers ; peut-être ce défi scintillant dissimule-t-il aussi quelque appréhension, quelque fébrilité...

Nous descendons l'autre pente du comble des hauteurs, nous regagnons une des terres aux lumières étouffées, à la face masquée, à calcination interne.

II

Un bourg, assez gros, comme on en voit tant entre Rhin et Moselle, dans la région ondulée, argileuse, où l'eau ruisselle et s'amasse dans les plis, où de petits bois couronnent les sommets. Nous y arrivons à la nuit ; nous entendons, au carrefour, couler l'eau de l'abreuvoir, que nous ne verrons que demain matin, ainsi que l'église rouge, les maisons de couleur pistache ou brun rose, le petit monument aux morts de 1914-1918, de ceux qui tombèrent de l'autre côté et dont les fils combattent avec nous, la sculpture pieuse et fruste, badigeonnée de bleu, qui fait le coin d'une ruelle et, à la sortie, le petit fort, avancée de la ligne Maginot, le *bouchon* qui commande de sa meurtrière basse, ouverte dans le béton, le tournant, le pont miné, les rails de la prairie croulière, le champ de mines qui les double à mi-pente, à peine révélé par de faibles bosses d'herbe et de boue. Le colonel nous accueille à la popote.

Le plus beau logis du village ; un poêle y ronfle ; des images édifiantes, comme on en voit partout ici, pendent aux murs, les unes d'une fadeur saint-sulpicienne, d'un italianisme dégénéré, les autres, qui ressemblent presque à des icones, sèches et dorées, et qui portent des inscriptions en caractères slaves ; byzantinisme populaire traditionnellement colporté d'Europe centrale. Un va-et-vient de jeunes officiers ; bien astiqués, ils tendent des paperasses à la signature ou, crottés, dégoulinants, le visage fouetté de pluie et de bise, rentrent des lignes, rendent compte brièvement.

Le colonel est un personnage. Non pas qu'il tranche sur les autres meneurs d'hommes de notre armée ; bien au contraire il représente un type, par bonheur assez courant, mais il le représente éminemment. Si j'essaie de brosser de lui un portrait rapide, j'ai le sentiment que je ne fais que fixer et particulariser en un individu ce que j'ai pu observer sou-

vent, au cours de mes pérégrinations, chez beaucoup de nos soldats, du plus simple gradé au général.

Je savais bien que nous composons un peuple fort, humain et civilisé. Ce sont là des choses que l'on n'ose pas trop dire à l'ordinaire, par pudeur, par crainte de tomber dans le style de commande, de réunion publique, de lieux communs. Cependant il faut bien, à de certaines occasions graves, comme aujourd'hui, jeter ses scrupules par-dessus le moulin et y aller carrément. L'ensemble des troupes forme un tout extrêmement harmonieux, où rien ne blesse et ne choque, que rien ne sépare du pays, qui incarne véritablement la nation armée. Le passage brusque du civil à l'état militaire offre toujours des écueils, des risques d'accrochage ; il a été effectué sans heurts et sans grincements. Les hommes y sont pour quelque chose, les chefs y sont pour beaucoup ; et une certaine bonhomie, une certaine honnêteté, un certain courage devant la vie, un certain esprit de société, très spécifiquement français, ont aidé à huiler les engrenages, à opérer naturellement la discrimination de ce qui appartient à la discipline, de ce qui revient à l'humain. J'ai vu, dans le sol glaiseux, à l'orée d'un bois trempé, un biffin qui partait en permission saluer réglementairement son capitaine, claquer autant qu'il le pouvait ses talons enduits de gadoue ; et puis, le rite accompli, l'officier et le permissionnaire se sont serré la main, ont parlé de leurs affaires de famille. Respect souple, autorité amicale, tout cela joue avec une extrême aisance, et du haut en bas de la hiérarchie. Des mœurs de bonne société et d'équipe ; de l'instruction plutôt que du dressage ; des hommes qui accomplissent chacun leur métier et leur fonction, au rang que les circonstances leur assignent, et non pas des numéros matricules et des galons ; ni humilité ni arrogance ; une sorte de compagnonnage à la forte armature ; une absence presque totale d'idéologie mystique et de raidissement ; un coude à coude en bon ordre, où l'on fait ce qu'il faut, parce qu'il le faut. Cette qualité d'âme, unie et homogène, préservée des exaltations et résistante aux écroulements, offre le plus sûr rempart contre la désagrégation sur laquelle comptait un ennemi qui nous jugeait plus propres à mourir héroïquement qu'à vivre et à travailler dans la monotonie, qui pensait que notre impa-

tience aurait raison de notre fougue et qu'en nous ménageant, par calcul au début, par force aujourd'hui, il nous effriterait mieux qu'en nous attaquant de front.

Mais je retourne à mon colonel ; je ne l'ai pas perdu de vue, quoi qu'on pense. Le voici. De moyenne taille, un visage aux traits bien marqués, à la fois plein et fin, un regard d'une fermeté tempérée par l'ironie et la bienveillance, un solide bon sens égayé de quelque penchant pour le paradoxe, le goût de l'information, des idées, de la lecture, goût sain et naturel, sans dilettantisme, le sens des valeurs, l'amour de son métier, traditionnel pour sa famille, mais à l'abri de la déformation professionnelle par le contact avec les livres et les êtres, appliqué à la guerre, dont l'idolâtrie et la superstition ne le possèdent pas, qu'il connaît à fond et qu'il juge. Il a fait la campagne de 1914-1918, très jeune, dans les grades subalternes ; il n'ignore pas ce que c'est qu'une attaque, une relève à travers les boyaux, sous le bombardement, la misère du fantassin. Aussi éloigné de l'humanitairerie que de la dureté, conscient de ses devoirs, les accomplissant avec une ténacité quotidienne, n'essayant pas de les sublimer vainement, ne perdant jamais pied, sévère, austère peut-être plus qu'il n'y paraît, car il sait rire de lui-même, il manifeste une forme très haute, si bien fondue, si peu dissonante qu'elle ne se discerne pas, au premier coup d'œil, de la simplicité, de la délicatesse, de la probité françaises.

Nous évoquons quelques souvenirs ; il y a comme une franc-maçonnerie des vétérans et l'on s'entend à demi-mot, à la barbe de ces jeunes si bien rasés, si sérieux, qui nous considèrent peut-être avec une révérence mitigée. On se retrouve toujours, même entre officiers supérieurs et simple caporal honoraire, c'est mon cas, comme de vieux complices, des revenants qui renoueraient, un peu ravagés et chenus, après une permission, une paix branlante de vingt et un ans. L'entretien dévie, touche à la littérature, à la musique, à Bach, se raccorde à l'actuel par les *Mémoires* du sergent Bourgogne, du capitaine Coignet, que nous aimons tous deux, qui ont si naïvement peint, par le bout le plus familier, la grandeur épique de notre race. La conversation de notre hôte s'émaille de maximes : « La perte ne signifie rien ; la perte n'est pas un but, mais un moyen, un

mauvais moyen... Drôle de guerre ! Pourquoi cette expression ? Parce qu'elle ne s'offre pas sous l'aspect que nous lui avions assigné. Aucune ne ressemble à une autre. Le public, l'opinion, les écrivains et, avouons-le aussi, les militaires, préparent toujours la précédente, jamais celle qui va venir. On l'exècre, on la souhaite, on la prédit, on la nie, on ne l'attend jamais, du moins telle qu'elle se compose pour nous surprendre ; elle n'est jamais ce qu'on a décidé, par analogie et paresse, qu'elle devrait être. Ou bien, alors, on a le génie de Napoléon, on la modèle. Cas très rare ».

Il se fait tard. « Demain, poursuit le colonel, vous verrez mon régiment. Un mois de travail à l'arrière ; plus d'un mois de feu. Une préparation qui donne de bons résultats, qui ne laisse rien à l'improvisation, au débrouillage hâtif. Une troupe bien malaxée, entraînée, qui a encaissé deux ou trois bombardements, une ou deux petites attaques, tendu et subi l'embuscade, qui a patrouillé, gardé les petits postes, acquis l'empire de ses nerfs, la sûreté de ses réflexes et la cohésion de ses rouages. Prête aux choses les plus difficiles maintenant ; l'adversaire ne peut plus prétendre à l'ascendant sur elle. Voyez sa feuille de température, je veux dire la consommation des munitions ; elle décroît régulièrement. Chaque jour plus maître de soi, plus aguerri, plus sûr, le régiment ne tiraille plus ; les ombres de la nuit ne le trompent pas ; il ne craint ni les ténèbres ni la solitude ni les accès d'illusion individuelle ou collective. Avec cela, on peut travailler ; nous avons rodé l'outil. »

*
* *

Les troupes qui tiennent le quartier sont composées en majorité de Provençaux. Et le bois de Z... est un coin de Provence véritablement, égaré dans ce sol gras, liquide, qui trouve la coquinerie à la fois de coller et de fuir, de vous *empéguer*, pour parler à leur façon, et de se dérober sous votre marche, un coin de Provence perdu sous ce ciel où chassent de pesants nuages bistre et charbon, gonflés de pluie.

Nous avons grimpé jusqu'à lui en faisant un crochet vers

une ferme bombardée hier, à la grange crevée, ajourée et que les artiflots boches, accordons-le, ont bien encagée. Les rangées d'ormes, le long du chemin de fer dont les rails s'encrassent, ronflaient sourdement, puissamment aux bouffées du vent froid ; on eût juré de l'approche, du passage, de l'éloignement d'un rapide. Le bois de Z..., comme il se doit, s'étale sur une croupe qu'il habille de son vert usé, terni, sans sève. On y pénètre, après avoir contourné quelques buissons d'épines métalliques, par un fossé qu'il faut sauter, et on glisse régulièrement au fond, si l'on n'a pas accoutumé ces acrobaties, après un patinage désespéré sur le bord du revers ; à moins que l'on ne préfère un caillebotis étroit et dangereusement savonneux d'argile diluée que les habitants du Z..., gens doués d'invention verbale, appellent le *pont-levis*. Le capitaine nous fait les honneurs de son domaine avec une bonne grâce chantante, une cordialité épanouie.

C'est un haut Marseillais, largement charpenté, au poil d'un fauve cuivré ; un collier de barbe à reflets de chaudron encadre sa figure mate, longue, charpentée en vigueur, dessinée par un architecte sans mièvrerie ; on le nomme *l'Emir*, *l'Emir du bois de Z...* Cela a un air d'aventure et de croisade qui ravit tous ces grands enfants et moi-même, leur aîné par l'âge, sinon par la raison, et le colonel aussi. Pour compléter notre prince d'Orient, il a un cuisinier, Titin, extrêmement pittoresque, portant noblement la boue sur la djellaba à l'africaine dont il se drape et la serviette en turban qui serre son crâne brun. Nous parcourons la petite forêt de crête, aux arbres serrés et pauvres de plumage, aux sentiers étroits, sinueux, à la crotte sirupeuse et livide où l'on s'incruste jusqu'aux genoux. Comme dans tous les terrains effectivement occupés, la densité de la garnison s'y montre faible. Au centre, un peu vers l'arrière, le P.C. ; aux lisières, les postes de guet, les mitrailleurs, le canon de 25, le canon de 37, les F.M., les abris bas, inconfortables de ce pays, où l'eau sourdante à la moindre écorchure rend toute construction en profondeur impossible, change chaque trou en baignoire.

Les hommes ont des faces maigres, garnies de poils drus, des visages de châtaigne en bogue, des vêtements, les pantalons surtout, loques éraflées, déchirées, mises en charpie par l'hu-

midité et le travail du fil de fer où l'on s'écorche. Les barbelés tiennent à cœur au colonel, qui s'enquiert des travaux accomplis ; il a raison : le barbelé, c'est le verrou du fantassin, la possibilité pour lui d'un peu de repos, de quelques heures de sommeil arrachées à l'alerte continue, épuisante. La compagnie a bien travaillé ; elle a poussé activement les défenses, posé des panneaux de ronces, transformé, organisé son sous-quartier de secteur. Elle n'a pas volé sa relève, qui aura lieu cette nuit.

Tous ces yeux, un peu fiévreux, brillent soudain à l'idée d'en écraser sur la paille des granges, de se laver, de se raser, de se déchausser, de dormir tout son saoul, à poings fermés, sans rêves inquiets, de manger même, peut-être, la soupe à une table, et chaude à coup sûr, au sortir de la roulante, prise à la source. Le colonel a une mémoire prodigieuse ; il sait le nom de tous les gradés et de beaucoup de soldats ; il connaît même leur situation de famille. Le capitaine Emir lui recommande au passage un orphelin ou un garçon de l'Assistance, à qui nul n'envoie rien, pour les colis qu'adressent les œuvres ; il y en a deux cents d'arrivés ; on prend bonne note. Un mot au servant du 37, une observation au guetteur, aux mitrailleurs ; nous allons, faisant de grands bouts de chemin glissant et désert, pataugeant et culbutant, nous raccrochant aux troncs râpeux. Je me glisse dans un embryon de *cagna* ; un homme étendu, ayant le plafond de rondins en grume à une coudée du nez, y goûte un peu de détente et le soulagement de s'allonger. Une bougie éclaire vaguement la soupente, une bougie fichée à une lampe d'une extraordinaire ingéniosité, composée d'une boîte de thon ronde vide, d'une armature de fer volé au réseau Brun, et d'un galbe assez élégant, ma foi, le tout surmonté d'un couvercle de conserve de singe, afin que la flamme n'échauffe pas le bois de la toiture, n'y mette pas le feu, comme cela, faute de cette précaution, a déjà failli se produire.

— Ça va là-dedans ?

— Pas trop mal, répond une voix tranquille, douée du plus savoureux accent méridional, pas trop mal. Y a qu'un petit inconvénient ; on a un peu le cul dans l'eau.

Nous gagnons la corne droite, d'où l'on aperçoit le *no man's*

land et le hameau que personne ne possède, où, du moins, l'Allemand et le Français ne s'aventurent que par sondage, temporairement et pour empêcher l'adversaire de s'y établir, de s'y organiser. De là, on voit aussi les maigres buissons du X... ; nous y avons notre section la plus avancée, coupée de toute communication pendant le jour, car on ne peut s'y rendre qu'à la vue de l'ennemi et sous le feu de ses armes automatiques. La relève y sera, ce soir, particulièrement délicate.

Couché à la lisière, le long d'un F.M., le ventre mouillé, j'ai longuement regardé les arbustes rachitiques, les haies défeuillées, tordues du X... Rien n'y décèle la vie. Comment ce rideau malingre peut-il cacher quarante hommes? Où se terrent-ils? Une bise aigre secoue les branches et les ramilles. Parfois, une détonation ; un fusil, une mitrailleuse que l'on dérouille ; le coup sec pète dans l'air mou et s'y noie. Le colonel a dit vrai, son secteur n'est pas nerveux ; ses Provençaux témoignent d'un calme, d'un sang-froid, d'un aguerrissement remarquables. A gauche, il y a un peu plus de zinzin ; les Boches, des troupes neuves sans doute et mises à l'école de l'endurcissement, n'ont pas encore les réflexes tout à fait au point ; avant-hier, au petit jour, ils ont demandé le barrage d'artillerie, croyant à une attaque, sur un groupe de travailleurs qui émergeaient imprudemment d'un boqueteau, la pelle à l'épaule. Ce sont des choses qui arrivent à la guerre. Attardé à ma contemplation du plateau, des mauvais buissons du X..., mes compagnons m'ont semé. Les retrouverai-je au milieu de ces pistes inextricables? Le gars du F.M. me donne la direction.

— Du reste, ajoute-t-il, pas moyen de vous gourer ; vous n'avez qu'à ne pas lâcher le fil de Marianne.

J'ai rattrapé le gros, suivant la main courante de fil de fer tendue d'arbre en arbre, et j'ai eu l'explication du terme qui m'intriguait. Il a fallu, à cause du dédale forestier, des détours des sentiers, de la difficulté de s'orienter ici, sous ce bois noir, et principalement la nuit, il a fallu établir, en partant du P.C., un réseau rayonnant de guides, d'indicateurs palpables des chemins ; et quand le système a été installé, le capitaine Emir, qui a des lettres méditerranéennes, ou son

second peut-être, le lieutenant vicaire de Saint-Trophime-en-Arles, jeune abbé savant, musicien, espoir de l'Eglise de Provence, poëte de langue d'oc, s'est écrié : « Maintenant, le labyrinthe a ses fils d'Ariane ! » D'où le *fil de Marianne* des bonshommes, dont la mythologie ne dépasse pas la République.

Au centre des mains courantes, au P.C., l'Emir nous a retenus à déjeuner, malgré nos protestations polies ; on ne s'invite pas un jour de relève, de remue-ménage, de provisions à bout de souffle, de fromage raclé jusqu'à la croûte, de saucisson réduit à la peau et à la ficelle. Merveilleux Titin ! Homme qui, en un tournemain, improvise un repas, et un repas qu'il faut préparer sans fumée, presque sans feu et sans substance cuisinable ! Macaronade dépourvue de gruyère, mais arrosée de jus de tomate, grillade de bœuf sur un quadrillage de fil de fer — (Que ferait-on sans lui à la guerre ? Il sert à tout.) — et un brasier de charbon de bois allumé au méta, puis frites, salade, *avé d'ail* s'il vous plaît, et une *tinette*, comme il dit, de compote de pommes. Au dessert, sous l'influence de l'odeur de l'ail sans doute, le lieutenant vicaire de Saint-Trophime-en-Arles a récité d'une voix sourde et bien timbrée, voilée et radieuse, les premiers vers de *Calendal*, en provençal : « ... *Amo de moun païs... par la grandeur des souvenirs, toi qui nous sauves l'espérance... âme éternellement renaissante, âme joyeuse, fière et vive, toi qui hennis dans le Rhône, âme des calanques soleilleuses...* »

La pluie intermittente frappe les tôles ondulées de l'abri ; un vent glacé balance les tristes sapins déteints, couleur de vieille olive ; nos pieds s'enfoncent au tapis de boue noirâtre dont le toit ne nous protège pas. Ame des calanques soleilleuses !... Le vicaire à deux galons se tait. Il y a un moment de silence et de lumière, de chaleur claire et sèche. Puis le colonel appelle Titin, le cuistot à la djellaba, au turban d'Afrique, à la face basanée, Sancho Pança dégraissé et agile de notre Emir.

— Titin, dit-il, tu as mérité une distinction ; je te donnerai une lance avec un croissant et une queue de cheval. Avec ça tu défileras en tête de la compagnie. Ça te va ?

— Parfaitement, répond le rôtisseur sans fumée, saluant et au garde-à-vous, parfaitement, mon colonel.

Et, après un temps, ayant réfléchi et pesé le pour et le contre, sa nature marseillaise ayant repris le dessus sur son corps glorieux, il reprend :

— Pourvu, mon colonel, que ça ne soye pas trop lourd.

*
* *

C'est à la relève qu'on juge une troupe ; les moindres frictions des rouages s'y amplifient jusqu'au grippage ; cette nuit, j'aurai un exemple magnifique de calme, de précision. Et ce n'est pas un petit travail que de retirer un bataillon et d'en mettre un autre en place dans les ténèbres, par des chemins difficiles, sans hâte et avec rapidité, sans rien qui puisse avertir l'ennemi, sans pagaye, sans erreurs de distribution, sans relâchement de la défense. Un véritable jeu de patience aux pièces nombreuses ; déboîtage et reconstruction simultanés que l'on opèrerait, dépourvu de lampe, à tâtons, où l'on échangerait mille hommes et leurs consignes contre mille hommes, cent cinquante mulets, le corps de *brêlage*, pour employer l'argot de l'infanterie alpine, contre autant de bêtes de bât chargées de mitrailleuses et de petite artillerie démontée et arrimée.

Après la virée du matin et d'une partie de l'après-midi, je me suis reposé au P.C. du commandant de bataillon, sorte de gentilhommière entourée de vastes bâtiments d'exploitation, granges, écuries. Il y règne un style 1900, noir, lourd et macaronique ; mais les fauteuils ne manquent pas de confort et accueillent assez volontiers un engourdissement, une petite sieste que favorisent l'air glacé du dehors, la marche, la chaleur d'un poêle de faïence, du genre que l'on nommait jadis prussien. Le maître du lieu, grand chasseur, a orné sa demeure de trophées, dix cors naturalisés, daims, chevreuils, chats sauvages et même un petit ours gris debout, qui tend un plateau où repose un album que je feuillette entre deux assoupissements. Autour de moi, des allées et venues d'officiers, de plantons, de gens de liaison ; la pièce attenante retentit d'appels téléphoniques, d'ordres, de vérifications. J'entends à peine. Etrange album, et si rempli de signification ! Il suffirait à un romancier un peu inventif et sensible au docu-

ment pour écrire l'histoire d'une famille de la frontière, d'une descendance de ce pays ballotté par les événements d'Europe, jeté tantôt vers l'est, tantôt vers l'ouest, ramifié à travers deux patries changeantes, cramponné à deux terres d'inimitié. Jeunes femmes à anglaises, douairières à coiffes de dentelles, officiers du Second Empire à pantalon fuseau et impériale, échappés d'un dessin de Constantin Guys, colonels de uhlans, cravates romantiques à tour triple, chevelures flottantes, favoris à la François-Joseph, visages nus, déblayés, de contemporains, hommes d'affaires ou de sport ; que de drames, de comédies on peut lire sur ces vieilles photographies où se peignent les conflits, les alliances, les intérêts, les amours, les éloignements, les retours, les compromis de trois générations ! Ah ! si j'étais romancier, si la fatigue du matin, la tiédeur lourde de cette sombre salle à manger à volutes et à gibier empaillé ne m'encotonnaient pas l'imagination...

Bientôt huit heures. On entend au dehors un piétinement de pas, la rumeur d'une colonne, les sabots et parfois le hennissement des mulets, de la *brêle*. Nous sortons. Obscurité totale. On tâte le chemin de la canne. Défense d'allumer la moindre lampe, de fumer même. A de certains points fixés, on devine des ombres que le commandant interroge. Ce sont les guides qui prendront ici le groupe montant qu'ils ont devoir de conduire. Brèves questions, réponses brèves ; tout le monde est à son poste, connaît sa consigne. Les contacts s'établissent, à voix sourde, entre des formes à peine perceptibles, plutôt senties que vues. Nous refaisons la route parcourue avant midi, nous contournons les mêmes barbelés, pataugeons dans la même boue ; mais les ténèbres transforment toutes choses, allongent les distances, augmentent le péril de chute, l'incertitude de la marche, épaississent la résistance de l'air. Parfois, un spectre de bête de bât se dresse, comme né de l'ombre, et s'y reperd aussi vite.

Une injure, entre les dents, d'un muletier à un animal rétif, hargneux : « Ah ! pute ! je vais t'en foutre une rouste ! » Parfois, un soldat qui glisse, grommelle, retient et ramasse son dépit ; son cliquetis de fusil, de casque, de baïonnette, de bidon, rentre, après quelques balancements et percussions, dans la stabilité et le silence. Tous nous avons des bottes de boue.

Le chemin qui borde la face intérieure, par rapport aux lignes, du bois de Z... Des files d'hommes et de bêtes, des isolés. Toujours les mêmes brèves questions, les mêmes réponses :

— Ici, commandant. Qu'est-ce que tu fais-là, toi ?

— Guide, mon commandant ; j'attends la deuxième, ou le F.M. 4, ou la mitrailleuse.

— Bon, ça va. Bonsoir.

Je cherche le *pont-levis* du capitaine Emir. Ne le trouvant pas, je saute le fossé et dérape au fond du trou vaseux, sans autre mal que de mouillure et encrottement. Voici les caillebotis étroits, aux intervalles de jonction périlleux pour les chevilles, propices aux entorses, voici le *fil de Marianne*, dont l'utilité n'appartient pas qu'au royaume mythologique. L'ombre, dans ce bois fourré, nous oppose, s'il est possible, plus de densité encore et plus d'impénétrabilité qu'à l'air libre des champs et du plateau ; là-bas, me semble-t-il par comparaison, le vent fendait les ténèbres, y traçait comme de vagues sillons lumineux où pouvait se découper un fantôme. Ici, rien de pareil ; on ne se devine qu'à l'odorat, à l'ouïe, à ce sens des masses proches, attraction et répulsion, que nous possédons, au moins à l'état embryonnaire. Il a fallu abandonner les mulets à l'entrée de la forêt ; les bâts sont trop larges pour les étroites pistes du labyrinthe et les hennissements indiscrets, à cette distance de l'ennemi, pourraient trahir la relève. Les pièces d'artillerie, 25 et 37, *débrêlées*, leurs servants en coltinent chacun un morceau. Dur travail que cet emménagement, sur un sol traître, quarante ou cinquante kilos à la nuque, sans compter le menu fourbi qui vous baloche dans le dos et aux hanches et cette purée de ténèbres qui vous colle à l'œil. Pas de paroles ; quelques halètements ; un juron ; un choc de l'acier contre le bois ; un ahan ; un tour de reins qui remonte le fardeau. Le *fil de Marianne* se raidit parfois ; quelqu'un a glissé ou manqué le tournant du caillebotis ; puis la main courante se détend après un arrêt instinctif de la file et des sacrements confus du nom de Dieu et de la Bonne Mère. Par saccades, des tactactac. A droite, un peu de canon.

Tout se passe à merveille. Pas une fausse manœuvre, aucune escouade errante, aucun flottement, chaque pièce de l'échiquier nocturne poussée exactement à sa place et renvoyant celle

qu'elle doit chasser vers l'arrière. Aucune interruption de la vigilance. Les commandants des deux bataillons et l'Emir respirent. Il ne reste plus qu'à relever les avant-postes du X...

A la sortie de la forêt, nous remarquons qu'il fait un peu plus clair. Il est dix heures ; la lune, invisible, luit derrière les gros nuages et nous accorde comme le reflet avare d'une veilleuse enveloppée d'ouate noire. Le vent nous souffle dans le nez, circonstance favorable, et ne porte pas notre bruit du côté de l'ennemi. Nous filons vers les buissons du *no man's land* par petits paquets, ralentis de loin en loin par un barbelé. Le capitaine nous précède, fouillant la nuit de l'œil et de l'oreille, sourcilleux, aux aguets au milieu de ce terrain de surprises, d'embuscades, de patrouilles.

— Ah ! grogne-t-il dans son collier de barbe cuivreuse, il ne l'aurait pas volée, le Boche, sa croix de fer !

— Sa croix de fer ?

— Oui, deux commandants, du capitaine, du journaliste... Non, le Boche, il ne l'aurait pas volée. Et ça ne serait même qu'une bonne petite rafale...

Mais déjà nous touchons le rideau d'arbustes et de haies, avec ses abris couchés au ras de l'herbe, ses hommes à demi sortis de terre, désenglués, qui nous attendent.

Relève sans histoire, ponctuelle, muette. Echange de consignes, d'hommes, de matériel ; des soldats s'enfouissent, d'autres secouent leur carapace d'immobilité et de terre. Retour par la même route au bois de Z..., puis descente au P.C., à la ferme-gentilhommière du chasseur de chevreuils et de chats sauvages ; retour plus facile que la montée, à cause de cette faible infiltration de clair de lune à travers le matelas de nuages. Casse-croûte et sommeil sans rêves, au chaud d'une couverture de laine, sous les bois d'un dix cors, sous une lithographie d'hallali, la tête à la hauteur de celle de l'ours, de son plateau et de l'album aux cent visages de jeunes femmes, de douairières, d'idéologues, d'économistes, de uhlans, de zouaves.

ALEXANDRE ARNOUX

15 décembre 1939.

STÉPHANE LE GLORIEUX

On ne parle plus guère de Stéphane Saleck. Son souvenir s'éloigne avec celui de nos dissensions. Parfois son nom revient encore dans un couplet que chante un mutilé ou que de jeunes recrues, en gagnant leur caserne, ramènent de la montagne. Mais l'exploit dont nous fûmes témoins s'y confond déjà presque avec les fabuleux coups de sabre des vieilles guerres contre le Turc. La légende n'a pas pu se saisir d'un héros si déconcertant, qui désira passionnément briller parmi les hommes et se vit comblé d'une gloire éclatante mais qui bientôt s'en est détourné, comme s'il lui trouvait une saveur empoisonnée, et n'a plus semblé prendre d'intérêt qu'à la ruiner lui-même. Le roi Salomon déclare que tout est vain sous le soleil, et pourtant il n'a pas quitté son trône. Les saints ont bien abandonné les joies du monde et renié ce qu'ils avaient de plus cher mais c'était pour rejoindre Dieu. Mon vieil ami le supérieur de Saint-Saba jette des cris indignés quand j'insinue que, sans le savoir, nous avons peut-être eu commerce avec un saint. Il proteste qu'il y avait trop de vanité chez ce Stéphane Saleck et qu'il en suffit de gros comme un pépin de framboise pour empêcher la sainteté. Il se peut bien ; je sais même parfaitement quelles étaient ses faiblesses. Mais outre qu'un médecin de campagne, comme je le suis de mon métier, a pour fonction traditionnelle de faire enrager les ecclésiastiques, j'ai fini par me composer, en médi-

tant le cas de mon pauvre Stéphane, les rudiments d'une théologie dont je ne démords pas.

Trop d'orages ont passé sur le centre et le sud de l'Europe, trop de bouleversements ont modifié les frontières, les alliances, le jeu des intérêts pour que, hors de chez nous, l'explosion des carrières de Tchernovo soit un événement qu'on mentionne encore. Même dans nos districts, où les troubles civils ont pourtant laissé des traces toujours vives, tant de passions ont cuit et recuit les souvenirs, chacun les a si bien tirés à soi, qu'on a fini par les brouiller et par en fausser toutes les circonstances. Mais, de Vienne à Bucarest, partout où l'on suivait attentivement les chances des deux factions aux prises, les journaux de l'époque citèrent le nom de ce sergent Saleck dont l'audacieux coup de main ne fut pas sans influer sur la décision finale. La lutte contre les insurgés traînait en longueur. Nos villageois mobilisés s'impatientaient d'être retenus loin de chez eux sans qu'on parût rien entreprendre. Le mouvement dit « des libertés paysannes » perdait chaque jour de son élan. Il fallait à tout prix l'annonce de quelque succès qui relevât l'esprit des troupes ; et ce fut, juste à point, propagée comme par un coup de vent, la nouvelle qu'un hardi volontaire était allé bafouer l'ennemi jusqu'en sa fameuse position de Tchernovo, qu'il s'était glissé dans un dépôt d'artillerie et l'avait fait sauter. Nulle sorte de prouesse n'était mieux faite pour enflammer les imaginations. Cela, c'était la guerre comme on l'aime chez nous ; c'était la preuve qu'on allait cesser d'attendre le Dernier Jugement dans des fermes incendiées ou dans des trous pleins de boue. Les éclopés de mon ambulance en oubliaient leurs dysenteries, leurs orteils gelés. Tous ne demandaient qu'à courir pour régler enfin leur compte aux brigands d'en face.

L'enthousiasme fut incroyable et — je dois le dire à la louange de l'état-major — habilement exploité. Puisqu'il fallait aux hommes un héros selon leur cœur, on leur promena celui-là tout le long des lignes. On le leur bombarda lieutenant, avec des décorations et des croix. « Tchernovo ! » devint leur cri de ralliement. Ils eurent de quoi se gausser aux dépens de nos adversaires, de quoi s'enfler de vantardises patriotiques et, pendant les dernières semaines des hostilités, le

nom de celui que tout le monde appelait « notre Stéphane » fut le plus populaire du pays.

Il aurait pu le rester après la victoire. Les chefs nationaux n'auraient pas demandé mieux que d'utiliser à leurs propres fins le prestige de cet homme sorti du peuple, patron d'une petite scierie, ni trop mal dégrossi ni capable de vues trop hautes : juste ce qu'il leur fallait, un peu trop beau parleur mais brave et sans dangereuse astuce. Pourtant, à la stupeur de tous, Stéphane Saleck parut soudain se dérober. Des bruits étranges commencèrent à courir, colportés par nos anciens ennemis, comme quoi nous n'aurions pas à nous faire gloire de Tchernovo dont l'explosion n'aurait été due qu'à l'imprudence d'un jeune soldat. Accuser Saleck d'insolente supercherie rentrait si naturellement dans leur jeu qu'il n'y aurait pas eu de quoi s'en émouvoir si l'attitude de l'homme, depuis son retour, n'avait été pour le moins étrange. Les officiers du régiment s'alarmèrent et, plus que tous les autres l'ancien lieutenant de Stéphane, un certain Constantin Radov. Se targuant d'avoir eu sa petite part dans le coup des carrières, ce Radov tenait particulièrement à voir au plus vite dissiper les soupçons. Mais la justification, qui semblait facile, se trouva gênée d'une manière fort irritante par le mauvais vouloir et les réticences de l'intéressé. Les pires doutes commencèrent à prendre corps. Comme j'avais été mêlé de très près à l'événement et que ne parvenais pas à y rien suspecter de louche, je m'attelai de mon mieux à une enquête où d'autres sans doute se fussent promptement lassés. Car Stéphane Saleck défendit son secret avec une obstination désespérée et, lorsque enfin je l'eus arraché, il me parut clair que je convaincrais difficilement les sceptiques. Pour suivre les fils de cette singulière tragédie il fallait plus de soin qu'on n'en peut attendre de camarades envieux ou d'adversaires. Mais la mort prématurée de Stéphane vint à point leur épargner ce cassement de tête, et chacun trouva bientôt son avantage à laisser disparaître dans l'oubli, avec sa renommée et son scandale, un homme sur qui trop de faveur s'était portée.

Devant cette trahison unanime, j'eus le tort, moi-même, de me laisser décourager. A quoi bon, pensais-je, assiéger des oreilles indifférentes pour leur livrer l'honneur d'un malheu-

reux, perdu dans les contradictions de son cœur, et qui les avait tues sans regarder à ce que lui coûtait le silence ? Aujourd'hui, je m'en rends compte, c'était raison de plus pour parler car une génération nouvelle a si bien transformé le monde autour de nous qu'on risquera bientôt de ne plus comprendre un passé pourtant si proche.

J'aurais pu connaître Stéphane dès mon enfance. Son village de Doubrovka n'était pas si loin du bourg où mon père exerçait déjà (sur les animaux, il est vrai, mais avec génie) l'art honorable de guérir. Mais j'avais entendu parler de ces Saleck, qui commençaient d'attirer l'attention par le spectacle de leur patiente montée ; une de ces familles tenaces, où les pères ne s'acharnent à gravir quelques échelons qu'afin de hisser leurs enfants plus haut.

Une fois pour toutes, ce pli leur avait été donné par l'aïeul de Stéphane, dit Saleck le Grigou, né d'une pauvre servante, dans un grenier à foin. J'ignore comment cette fille avait échoué par ici car le nom n'est pas de chez nous. On dit qu'enfant il avait commencé par manger dans l'auge aux cochons plus souvent qu'à une table. Bien qu'il fût parvenu, par son opiniâtreté, à posséder dix beaux chevaux de trait et qu'il gagnât bien sa vie dans une entreprise de charrois, jamais on ne le vit s'accorder une heure de bon temps, rentrer joyeusement d'une fête, comme c'est l'usage, avec un œil poché dans la bagarre. Les gens se moquaient, paraît-il, de ce fou qui hâtait si laborieusement sa fin tout en roulant des projets pour cent années. Mais tous leurs quolibets n'empêchèrent pas son fils de marcher exactement dans ses traces, non moins âpre à la peine et non moins sobre, le regard toujours dirigé vers ce qu'on ferait dans la suite des temps.

Je me rappelle ce second Saleck, celui qu'on nommait le Brèche-Dent à cause de son visage abîmé par la ruade d'un cheval. Il avait embauché des gars pour le sciage de long, plus rémunérateur que le métier paternel et plus conforme au rang d'un homme qui possédait maintenant, dans sa paroisse,

une bonne maison de pierre, avec des lopins tout autour à faire valoir. Quand, durant mes vacances d'écolier, mon père m'emmenait avec lui dans ses tournées il m'arriva plus d'une fois, traversant Doubrovka, d'apercevoir le patron du chantier fièrement juché sur un tronc d'arbre, à deux mètres de terre, soulevant régulièrement la longue lame, sans ménager ses reins.

Mon père le considérait comme un maître renard. Non seulement, lorsqu'il achetait des arbres sur pied, il avait l'œil vif pour cuber le bois et l'esprit rapide pour arrondir les chiffres à son avantage mais il savait encore persuader ses victimes qu'elles l'avaient écorché. La ruse ne s'assure pourtant le respect qu'alliée au prestige d'un homme de parole et, pour s'acquérir cette précieuse réputation, il avait fait les sacrifices nécessaires. On reconstruisait alors la fameuse chapelle des Quarante Martyrs. Il devait fournir la charpente; or, elle brûla durant les travaux. Bien qu'il ne pût être tenu pour responsable, il s'imposa la lourde charge de remplacer tout le poutrage. C'était supérieurement joué; car les popes ne commandaient plus une gouttière, n'achetaient plus une lampe sans adjurer le fournisseur d'imiter un si pieux désintéressement. Et, dans les sermons aux pèlerins, ils ne manquaient pas de leur faire lever les yeux vers la toiture, ce qui augmentait leur édification, le rendement de la quête et la clientèle de l'exemplaire artisan.

Ainsi, le petit Stéphane grandit dans une famille qui lentement haussait la tête... L'ayant vu trébucher dans le piège de sa gloire, je ne me lasse pas d'admirer l'astuce et la longueur de vues qu'apporta le destin à préparer dès son enfance tout ce qu'il fallait pour le perdre. Les vieux de Doubrovka m'ont parlé de lui comme d'un petit coq toujours à la tête des autres écoliers. Ni les gifles de son père, ni les reproches de sa mère devant l'icone ne parvenaient à rabattre sa jeune fatuité. Il lui fallait, coûte que coûte, primer sur tous ceux de son âge ; et comme il n'était ni bête ni paresseux et ne se cachait pas derrière sa troupe quand pleuvaient les coups, l'on finissait par s'incliner devant ses prétentions. S'il se montrait vaniteux du beau chantier qui serait un jour le sien, s'il y prit, dès qu'il fut en âge de travailler, des allures un peu

suffisantes, les ouvriers le lui passaient en souriant. Après tout, les Saleck n'étaient plus des gens de rien. Et sans doute, dans le fond du cœur, son père ne lui en voulait-il pas de le bien marquer.

Il y eut, paraît-il, plus de tiraillements quand Stéphane commença de tourner autour des servantes. Le Brèche-Dent se méfiait des sottises auxquelles son garçon pourrait se laisser entraîner pour éblouir la première venue. C'était mal le connaître car, si le jeune Stéphane allait s'éprendre, ce serait toujours, comme par hasard, d'une fille dont la dot ne se bornerait pas aux agréments de sa personne. Il souhaitait autour de son choix un petit murmure d'approbation et d'envie ; un corsage bien rempli, oui certes, mais avant tout assez d'argent pour réaliser l'ambitieux projet qui lui mettait la tête en fièvre : capter l'eau du ruisseau qui dévalait derrière la maison et remplacer par de beau travail mécanique l'antique sciage à bras.

L'affaire fut bien conduite. Dès qu'il rentra du service militaire, les parents se mirent en campagne et l'on ramena dans la maison une jeune Groucha qu'après huit jours de danse et de ripaille on mit dans le lit du garçon. Comprit-elle tout de suite que le gaillard l'avait un peu jouée? Car il n'était pas homme à perdre dans les draps un seul matin du grand bonheur qu'il avait devant lui. Les plans étaient établis depuis longtemps. Tout le chantier était de mèche et l'on se mit au travail dès le premier jour.

Pendant trois années d'impatience, Stéphane fut absorbé par les terrassements et la maçonnerie. Le plus ardu fut de construire le barrage qui devait assurer une chute suffisante. Pour l'écluse et le réservoir il voulut à tout prix la plus belle pierre de taille et c'est pour s'en procurer qu'avec ses chariots et ses mules il fit plusieurs voyages jusqu'à ces carrières qu'il devait un jour rendre fameuses, celles de Tchernovo.

Je les ai revues moi-même, au lendemain de la guerre civile, noircies par l'explosion et criblées de la ferraille qui s'était incrustée dans leurs parois. Les cahutes, les poteaux, les arbres, renversés par le formidable souffle d'air, gisaient encore parmi les éboulis et, devant ces lieux dévastés par la dynamite de notre Saleck, je songeais à l'aspect qu'ils devaient avoir,

vingt ans plus tôt, quand le même homme y était venu, non pas cette fois en s'y glissant sous un faux uniforme et le cœur glacé par l'angoisse, mais tout à ses rêves de jeune maçon qui s'apprête à étonner le monde. Comme la distance était longue, il devait dételer ses bêtes pour la nuit. Lui-même couchait sur un sac à l'entrée des galeries d'où l'on extrayait une pierre particulièrement fine et docile au ciseau. Il s'était fait des amis parmi les carriers et se plaisait à les regarder travailler dans les profondes anfractuosités de la roche... Tout s'était si bien imprimé dans sa mémoire qu'après tant d'années, au moment de partir pour sa hasardeuse expédition, il avait pu reconstituer un plan minutieux des carrières, et qu'il se faisait fort d'y retrouver son chemin, fût-ce par la nuit la plus noire.

Les villages sont impitoyables aux échecs de ceux qui prétendent leur imposer des nouveautés. Quand la grande roue à aube et les machines furent à leur place, les premiers essais de mise en marche durent se faire à la lanterne : trop de badauds affluaient de jour, attirés par l'espoir qu'une pièce vînt à casser, qu'un homme fût écrasé dans une fausse manœuvre et que le petit Saleck, après avoir ruiné les siens, vît son travail inutilisable.

La grande partie gagnée, sans doute n'eut-il pas le triomphe aussi discret qu'il aurait fallu. Toute primitive qu'était sa machinerie, elle fit sensation dans ces parages reculés. Des paysans charriaient des troncs de fort loin, pour le seul plaisir de les voir happer par des crampons et, comme ensorcelés, s'avancer d'eux-mêmes vers les scies. Les jaloux continuèrent à le persiffler. Depuis longtemps ils l'avaient surnommé « Stéphane le Glorieux » mais, à partir de cette époque, l'appellation se répandit dans un rayon plus vaste. Loin de s'en offusquer, il semblait y trouver un aiguillon et se sentir de taille à soutenir le défi : l'avenir montrerait s'il s'était vanté !

C'est en tout cas sous ce surnom que je commençai, durant mes tournées, à beaucoup entendre parler de lui. Nul nouveau venu ne grandit sans faire ombrage et je me trouvais fréquenter des gens auxquels il en faisait. Je suis un peu cousin (cousin par alliance et tout juste avoué) de ce Constantin Radov

dont j'ai parlé déjà et dont les terres sont toutes proches de Doubrovka. Par l'étendue de leurs propriétés, par leur ancienneté dans le pays, les Radov exerçaient une autorité de petits seigneurs que personne ne leur avait encore contestée. Déjà, dans le caractère du vieux Brèche-Dent, quelque chose les avait toujours tenus en méfiance. Mais le ton du fils leur avait semblé tout de suite insupportable. Qu'il fît de bonnes affaires, on n'y voyait pas de mal ; et puisqu'on avait des arbres à vendre, on ne demandait qu'à lui voir développer son commerce de bois. Mais la tête lui tournait ; à cause de ses quelques machines, les paysans l'écoutaient comme un monsieur sorti des universités, et ses façons éblouissaient trop de pauvres bougres qui n'en voyaient pas le grotesque.

Je dois dire tout de suite qu'à le rencontrer dans les foires ou dans les auberges mon impression de l'homme ne fut pas tout à fait celle qu'on avait tâché de m'inculquer. Mais en vérité je le connaissais à peine, bien que, tout au début de ma carrière, l'on m'eût un jour appelé d'urgence dans la maison Saleck. La jeune femme, enceinte pour la seconde fois, avait été renversée par une truie furieuse et mise en piètre état. Elle venait d'avorter. Je lui donnai les soins que je pus. Puis, comme il arrive chez les villageois, on omit de me faire revenir. Groucha fut-elle mal soignée ? En tout cas elle resta stérile. Et me voilà, tant d'années plus tard, mesurant encore les lointaines répercussions qu'eut la colère d'une truie.

Car si jamais un chanteur de complaintes résume le passé de notre Saleck, il n'en retiendra que ceci : Stéphane de Doubrovka rêvait de grandes choses et désirait passionnément faire briller son nom parmi les milliers de noms obscurs. Il ajoutera : Stéphane de Doubrovka n'aimait pas moins passionnément son fils Vassia. Or c'est trop de deux passions dans un seul homme. Il faut que l'une finisse par tuer l'autre, ou toutes deux s'allieront pour déchirer celui qui les porte.

Il n'avait pas dû prêter grande attention à la naissance d'un premier enfant. Un homme si jeune ne s'attendrit guère sur un paquet de langes. Mais quand il dut peu à peu se persuader que sa femme ne concevrait plus, le bambin prit à ses yeux une importance extraordinaire. Rien n'était trop bon pour le

nourrir ou l'habiller. Il fallait toujours qu'il eût des gilets plus richement brodés que les garçons d'alentour. Stéphane, dur pour lui-même et strict sur le travail des ouvriers, avait des indulgences inattendues pour les gourmandises et les paresses de Vassia ; il fermait les yeux sur ses frasques. Plus tard, j'ai découvert avec quelle jalousie le père et la mère se disputaient le cœur de leur fils ; mais n'y eût-il pas eu cette rivalité que Stéphane n'aurait sans doute pas été beaucoup moins faible. Dès qu'il entendait la voix de son Vassia, quelque chose en lui mollissait, fondait. Ce n'est pas pour rien qu'à la fin de sa vie, il s'est si désespérément défendu de le revoir. Mais dans les temps heureux, où tout lui réussissait, comment n'aurait-il pas cru que la réussite les soulèverait ensemble, l'enfant et lui ? Et, puisqu'on montait depuis trois générations, comment la quatrième aurait-elle cessé de monter ? Lorsqu'on se mit à parler de Stéphane pour l'élire au conseil cantonal il n'eut certainement pas la présomption de se voir jouant un rôle dans la capitale et grimpant de marche en marche jusqu'au rang de premier ministre ; mais nul n'est maître de ses rêveries et j'ignore où s'arrêtaient celles dont il se berçait en regardant son fils. Ce qui est certain, c'est qu'il ne l'élevait pas selon la méthode qui pouvait en faire un modeste et solide fabricant de planches.

Ce qui n'est pas moins sûr, c'est qu'au temps où les troubles commencèrent à fermenter, il ne sembla pas se douter des chances que les bouleversements offrent toujours à ceux qui veulent jouer des coudes. Je l'ai souvent vu dans les attroupements qui se formaient à l'improviste. Quand les discussions devenaient assourdissantes, les gens criaient : « Saleck ! Saleck ! » Alors il montait sur une table ou sur une charrette et tout de suite obtenait le silence. Il avait la parole facile, de la riposte, une verve grosse mais cordiale ; il savait trouver les mots que tous avaient attendus. Manifestement, il était à l'aise, flatté de son succès, un peu trop satisfait d'être Stéphane Saleck et d'avoir la langue bien pendue. Je songeais à mon excellent Radov, si gauche lorsqu'il parle en public, et je ne pouvais plus douter qu'au cas où de nouvelles élections auraient lieu, il se ferait souffler sa place au conseil. Mais les événements ne laissèrent pas à cette rivalité le temps d'éclater

et la région tout entière, unanime dans sa haine des nouveautés inventées par la racaille des villes, se rangea sans aucune défection derrière ses chefs traditionnels.

Au premier appel, les hommes se mirent en route, par villages, comme avaient fait nos pères, quand leurs voïvodes les convoquaient pour un coup de main. Même après que l'armée fut organisée selon des principes plus militaires, on maintint groupés, autant qu'il fut possible, les mobilisés d'un même district. Encadrés de la sorte, ils souffraient moins de leur dépaysement. Radov, lieutenant de réserve, eut tout naturellement le sergent Saleck sous ses ordres.

Je fus moi-même attaché comme eux tous au 4e régiment. Durant ces premières semaines de marches et de contre-marches j'eus fort à faire pour organiser ce qu'on appelait pompeusement une ambulance et j'ignore comment au juste se fit la prise de contact entre le sergent et son chef. Tant de colère animait tout le monde contre les coquins acharnés à la perte du pays qu'on n'allait pas leur donner le spectacle de dissensions entre frères. Tout pâlissait devant l'excitation de brûler enfin des cartouches sur un gibier qu'on n'a pas souvent la permission de tirer. Et si la fatigue, les pertes, les pénibles brossées mirent bientôt à l'épreuve l'humeur de chacun, l'on avait trop grand besoin les uns des autres pour perdre son temps à se chamailler.

Plus tard, quand tout le monde tomba sur Radov, on m'affirma qu'à la première occasion, il n'avait pas manqué d'appeler Stéphane hors du rang, de le maintenir au garde à vous, d'examiner ses boutons, de redresser son col, avec des remarques ou tout au moins des mines goguenardes qu'un homme de quarante ans passés n'endure pas facilement d'un plus jeune que lui. Je connais assez mon bon Constantin pour savoir à quel point ses airs protecteurs peuvent être blessants ; mais il avait le trop vif désir d'accomplir des merveilles avec sa section pour s'aliéner à l'étourdie un de ses sous-officiers les

plus capables et je pense que l'incident fut peu de chose ou rien.

Mais les opérations commencèrent à traîner. On était de part et d'autre coincés dans des positions d'où l'on n'osait plus sortir. Le froid venait ; il y eut de précoces tombées de neige. En attendant les armements promis du dehors, l'état-major prit le parti d'organiser sur place l'hivernage des troupes, et notre régiment fut échelonné sur un front de sept ou huit kilomètres. On m'octroya, pour y disposer mes paillasses, une grange dans le hameau de Nijniéyé, celui précisément où Radov cantonnait avec ses hommes. Dans l'ennui de l'inaction, le moral de nos gens s'altérait rapidement. Pour les tenir en haleine, on continuait à les faire tirailler sur les coteaux d'en face et s'exercer à de petits coups de main contre un poste endormi ou contre un convoi de mulets chargés de farine. Mais ils étaient, pour la plupart, à quelques heures seulement de chez eux. Pour les empêcher de lui filer entre les doigts le commandement dut renforcer la discipline. Personne, sous aucun prétexte, ne fut autorisé à quitter son poste. En revanche on permit aux familles d'apporter des victuailles, de venir conférer sur la maladie d'un verrat ou la réparation d'une charrue. Avec les commères tous les ragots des villages firent irruption et ce ne fut pas toujours au profit de la concorde. Mais enfin l'on traversa tant bien que mal les plus mauvais mois.

C'est à la fin de février que se produisit l'incident fatal.

Depuis quelques jours un extrême énervement régnait parmi la troupe : chez les chefs, parce que l'ennemi semblait enfin être entré en possession d'artillerie et que nous manquions de moyens pour en supporter le choc ; chez les hommes, parce qu'on s'était mis à les faire travailler d'arrache-pied, creuser des tranchées, dresser des gabions et que sous la pluie, dans la boue glacée, la fièvre et les coliques les éprouvaient durement.

La consigne avait été reçue de creuser au plus vite une série de petits abris pouvant contenir chacun cinq tireurs. L'endroit assigné à l'équipe de Stéphane se trouva mal choisi. La fouille n'était pas poussée à plus d'un mètre que les hommes barbotaient déjà dans la boue. Tandis qu'une moitié d'entre eux s'efforçait d'épuiser l'eau, d'autres établissaient une tran-

chée d'écoulement. On ne saurait que le lendemain si l'on avait affaire à une terre détrempée par la pluie ou si l'on était tombé sur une source (et c'était bien une source, comme ensuite j'allai le constater par moi-même). Il est exact que la nuit n'était pas encore venue quand le sergent donna le signal du retour ; mais les hommes n'en pouvaient plus ; le bon sens voulait qu'on les laissât manger et dormir, afin de reprendre vivement le travail à l'aube.

L'orage suspendu depuis longtemps éclata. Radov avait promis que les travaux seraient terminés le soir même. Il dut craindre les foudres du commandant, ou s'en donna l'air, et tout l'arriéré de griefs se débonda. Je vis des gens courir dans l'obscurité. Un attroupement s'était formé autour de la baraque où messieurs les lieutenants avaient installé le siège du pouvoir et où nous prenions ensemble nos repas. Un simple incident disciplinaire n'aurait pas causé tant d'agitation car on était blasé sur cette sorte d'intermèdes. Je rejoignis les hommes. Ils n'avaient pas osé s'avancer dans l'espace éclairé qui s'étendait devant la porte ouverte mais j'en distinguais tout un groupe massé sous la fenêtre ; du reste il n'y avait pas besoin de s'approcher beaucoup pour entendre les voix. Comme je me frayais passage, je compris aussitôt de quoi il retournait et quel intérêt tout le monde se promettait du spectacle : le Glorieux de Doubrovka tiendrait-il tête aux officiers ou se contenterait-il, comme le dernier troupier, de serrer le menton contre son col et de laisser passer la douche ?

Dans la chambre éclairée d'une petite lampe à pétrole, Radov était assis derrière la table encore encombrée de verres et d'assiettes. Près de lui se tenait le sous-lieutenant, qui s'efforçait de prêcher le calme (les hommes l'avaient surnommé Millet, en raison de son petit corps aux membres menus, et personne ne le désignait plus autrement). Mais Radov, trop content de lâcher enfin ses bordées, ne lui laissait pas trouver de joint pour glisser un mot. Il n'écoutait pas davantage les réponses de Stéphane, qu'il hachait d'interruptions. A cette heure il avait toujours dans le corps un petit verre de trop et devant lui la bouteille était encore débouchée. Mais il était surtout ivre de son éloquence. Le sergent tâchait de ne pas élever la voix ; il voulait pourtant se faire entendre : « Ce

n'est pas des pelles, c'est des seaux qu'il aurait fallu !... » Il commençait à s'énerver et lança : « Si l'état-major demande un lavoir !... »

Dehors, il y eut des gloussements de rire étouffé. Protégés par l'obscurité, les hommes ne se gênaient pas. Radov, exaspéré courut à la fenêtre et leur ordonna de rompre instantanément. Ils s'écartèrent ; on ne les entendit plus ; mais, évidemment, ils continuaient d'écouter dans l'ombre. L'idée de ces témoins invisibles acheva de tout gâter car, désormais, de part et d'autre, les amours-propres étaient publiquement en jeu :

— Si tu ne sais pas commander, cria Radov, pourquoi t'a-t-on fichu des galons ?

Stéphane eut le tort de répliquer qu'il commandait des ouvriers depuis vingt ans.

— Toi ? Parlons-en ! Tu flattes, tu te pousses, tu manœuvres. On te connaît, mon petit père, mais tu vas voir !

Pris d'une colère comique, car il détestait les histoires, Millet, rouge et sur ses ergots, voulut le faire taire :

— Tout marchait si bien dans la compagnie, et voilà que tu nous la mets en révolution !

Mais il était trop tard. Le lieutenant n'osait plus reculer.

— Nous avons reçu l'ordre, dit-il, on l'exécutera. Quand le peloton aura mangé, il reprendra les pelles. Nous avons des lanternes. Moi, je vais rendre compte au commandant.

Il appela son ordonnance :

— Selle mon cheval.

Mais Stéphane lui non plus, avec toutes ces oreilles dressées dans l'ombre, ne pouvait caponner.

— Je prie respectueusement monsieur le lieutenant de demander qu'on me permette de rendre mes galons. D'autres sauront mieux les porter.

Je vis qu'il était grand temps de m'interposer et je pris Stéphane par le bras pour le pousser dehors. Mais Radov refusait de marquer le coup.

— Regarde-moi se dégonfler ce sac de son. Ça veut caracoler comme un général et, dès qu'il s'agit de prendre une responsabilité, ça se réfugie dans le rang !

Il ne faut pas longtemps pour seller un cheval mais c'est

encore trop de minutes pour qu'un homme se tienne sans glisser sur la pente d'une planche savonnée. Stéphane glissa :

— J'ai l'honneur de prier aussi M. le commandant de bien vouloir me désigner, s'il a besoin d'un volontaire.

Radov partit sans même avoir paru l'entendre.

Resté seul avec nous, Millet semblait consterné par l'incident. Il s'en prit à Stéphane :

— Aussi qu'avais-tu besoin de répondre? Plus bêtes et têtus l'un que l'autre ! Ta place est à la tête de ton escouade. Il faut maintenant que j'aille là-bas pour tâcher d'arranger l'affaire.

On ne le respectait pas beaucoup dans la compagnie mais on l'aimait bien ; et des têtes ne craignirent plus de paraître à la porte. Stéphane répétait que le commandant ne pouvait pas refuser sa demande.

— Tout ça, c'est des sottises, déclarait Millet. Le lieutenant sera déjà calmé quand il aura trotté pendant cinq minutes. Toi, fais-moi le plaisir de rester tranquille.

Un ou deux sous-officiers voulurent apporter leur grain de sagesse affirmant que, dès le lendemain, tout s'arrangerait et qu'il y avait plus de bruit que de casse. Mais leur zèle n'amenait Stéphane qu'à s'enferrer :

— Le lieutenant pouvait être soûl, mais ce qu'il a dit lui sortait du cœur. Et moi, je n'ai pas bu.

On s'acheminait vers l'écurie derrière Millet, qui prenait volontiers, dès que son camarade n'était plus là, un ton d'autorité paternelle :

— Et cette belle trouvaille d'aller t'offrir comme volontaire ! M. le commandant ne manque pas de cerveaux brûlés quand il en a besoin. Il ne va pas choisir un homme de ton âge.

Stéphane répliqua qu'il y avait des choses plus utiles que d'aller mettre le feu à une écurie ou de scier quelques poteaux télégraphiques, des choses qui demandaient plus de réflexion et d'expérience.

— Quoi, par exemple?

— Eh bien, pour citer un cas au hasard, nous savons qu'on va nous attaquer avec de l'artillerie et nous ne faisons rien pour prévenir le coup.

De vrai, personne de nous n'attachait grande importance

aux paroles qui se disaient là. Millet qui persistait à croire que tout irait mal sans son intervention, vérifiait la position de sa selle ; l'ordonnance lui bouclait ses éperons. Mais Stéphane revint à la charge : si les ennemis accumulaient des munitions, c'est maintenant qu'elles devaient, si possible, sauter et non pas quand elles tomberaient sur nous. Qu'est-ce qu'il en coûterait de tenter quelque chose ? Un homme et quelques pétards d'explosifs, puisqu'on savait dans quel endroit ils concentraient leurs réserves.

— Si c'était faisable, dit Millet déjà sur son cheval, l'état-major en aurait eu l'idée tout seul. Tu le tiens pour trop bête.

— Reste à savoir s'il a quelqu'un qui connaisse comme moi les carrières de Tchernovo.

C'est ainsi que le nom fatal se trouva prononcé. Stéphane l'avait-il associé, déjà précédemment, à quelques rêveries héroïques ? Il était sans doute de ces hommes à qui suffit la nicotine d'une cigarette pour se voir égorgeant un couple d'ours, sauvant une famille à travers les flammes ou défendant un défilé contre une armée entière. Il m'a dit, un jour que je l'interrogeais sur cette soirée :

— Les idées viennent vite à un homme qu'on insulte sans qu'il puisse répondre.

Ce qui est sûr, c'est que, ce soir-là, nous crûmes n'avoir affaire qu'à des propos inconsistants. Le sergent se laissa entraîner par ses camarades. L'équipe retourna, pour la forme, donner quelques coups de pioche autour de la fouille et j'eus le sentiment que tout se terminerait en eau de boudin.

Je croisai Millet le lendemain. Il était tout fier d'avoir « arrangé les choses ». A son arrivée chez le commandant, expliqua-t-il, c'était la bourrasque ; mais il l'avait calmée par ses explications et notamment par une allusion à ce que Stéphane avait dit des carrières. Il avait senti qu'il tapait dans le mille. Justement la question était sur le tapis depuis plusieurs semaines et l'état-major, à ce qu'il avait appris, venait encore, la veille, de tourner et de retourner diverses

possibilités de coup de main. On n'avait plus parlé ni d'abris inachevés ni d'indiscipline. Le commandant avait écouté, pris des notes ; bref les choses se présentaient au mieux pour le sergent.

J'eus, tout au contraire, l'impression qu'elles se présentaient au plus mal. Saleck fut convoqué, le soir même, au bureau du régiment. Plus j'y réfléchissais, plus l'idée d'une entreprise sur Tchernovo me paraissait folle. Comment s'avancer jusque là, pénétrer dans ce camp, n'être pas arrêté dix fois? Les chances étaient infimes et, quant à celles de jamais sortir vivant d'une telle souricière, je n'en voyais pas.

Stéphane rentra tard de l'état-major. Pour ne pas le manquer j'attendais dehors à l'entrée du cantonnement et, dans la même attente, plus d'un de ses camarades ne s'étaient pas couchés. Je voulus l'entraîner à prendre une tasse de café dans mon ambulance mais il s'y refusa. Je pus du moins le tirer à l'écart, le temps de lui demander si cette stupide histoire était enterrée. Il répondit qu'il avait donné sa parole de ne rien dire.

Je courus chez Radov, qui l'avait accompagné, et j'obtins quelques détails. En somme, on avait fait venir Saleck pour voir comment il se présentait, pour juger de son intelligence. On l'avait longuement interrogé sur les carrières, sur leurs abords, et ses renseignements très précis avaient paru valoir d'être retenus. Puis on l'avait questionné sur l'artillerie. Évidemment ses réponses n'étaient pas d'un technicien ; mais il avait compris qu'on lui demandait surtout de ne pas se démonter, et sa présence d'esprit avait certainement plu. On avait voulu se rendre compte — c'est du moins ce que supposait Radov — si l'homme saurait, sans se trahir dès la première minute, faire éventuellement figure d'ingénieur ou d'officier rebelle.

Je priai mon excellent cousin de considérer que tout cela était fort bien mais que nous étions en train de pousser le malheureux dans un traquenard. Il me répondit en rejetant la faute sur Millet et sur son intervention maladroite, sans laquelle le nom même de Tchernovo n'aurait pas été prononcé. Je me mis à le sermonner avec toute la liberté que nos rapports autorisaient. Certes je ne lui demandais pas de braver l'usage

militaire jusqu'à se reconnaître un tort ; je voulais seulement qu'il permît à Saleck de sauver la face autrement que par ce suicide et qu'il lui facilitât la retraite, si ce n'était pas trop tard.

Il fit des manières mais il n'est pas malhonnête homme. Il convint que l'emplacement de l'abri n'avait peut-être pas été choisi de la façon la plus judicieuse. Enfin, puisque je semblais tant y tenir, il me proposa de faire appeler le sergent et de lui parler devant moi.

En voyant, à la lumière de la lampe, la mine de Stéphane et l'agitation de ses mains, je ne pus m'empêcher de dire (peut-être avec le vague espoir de le faire passer sous mon autorité) :

— En voilà un de plus qui me pique un accès de fièvre.

Il haussa les épaules. Un homme qui depuis vingt-quatre heures mesure la profondeur de la crevasse où devant tout le monde il s'est fait fort de sauter ; qui, certainement, n'a pas pu trouver une heure de sommeil et que l'interrogatoire de l'après-midi vient déjà d'engager dans la zone dangereuse, un tel homme supporte mal qu'on attribue à la contamination par une piqûre de moustique les marques de son angoisse. Mais eussé-je été plus adroit, nous avions devant nous quelqu'un de si raidi, de si prévenu que, dans la démarche la plu conciliante, il ne pouvait suspecter que pièges et machina tions. Je dois dire que Radov fit de son mieux pour effacer le souvenir de la veille. Mais c'était peine perdue. Stéphane suivait ses paroles avec un mauvais regard, obstinément fixé sur les lèvres qui parlaient, sans vouloir rencontrer les yeux. Il attendait ce qui allait venir et restait sur ses gardes, comme si l'on voulait encore lui arracher un mot qui consommerait sa perte.

— Tout ça n'a pas le sens commun, dit Radov. Les chefs sont là qui s'emballent. Mais ils n'ont qu'à prendre un professionnel, un de leurs hommes de police, quelqu'un qui a fait son chemin dans les attentats. Tu leur as fourni des indications précieuses. Mais maintenant, suffit ! Qu'ils te laissent tranquille.

Stéphane se contenta de répondre :

— Ils sauront bien ce qu'ils doivent faire.

Radov alla même plus loin. Il dit qu'il ne voulait pas avoir

cette affaire sur la conscience ; qu'on était des voisins ; qu'on servait la même cause.

— Veux-tu que j'essaie de décourager M. le commandant?

Cette fois la réponse tarda un peu, tout juste quelques secondes. (J'ai souvent repensé à cet instant, à cette mince fissure par où un homme laisse la fatalité pénétrer dans sa vie.) Le front du sergent se mouilla de sueur. J'avais pitié, tant il cachait mal ce qui se passait en lui. L'orgueil triompha. Saleck dit nettement :

— Ce n'est pas la peine.

Sa chance, bonne ou mauvaise, il venait de l'assumer définitivement.

Je n'arrive plus à bien me souvenir des petits faits qui remplirent les dix ou douze jours où la décision resta en suspens. L'incident initial avait eu trop de témoins pour que tout le monde ne fût pas au courant de ce qui se tramait. Nos paysans croiraient manquer de cœur envers un malade s'ils attendaient sa mort pour commencer les lamentations funèbres. Sans la sévère consigne de silence, ils auraient pleuré autour de Stéphane, non point pour le plaindre ou le retenir mais pour honorer son courage ; et je pense que plus d'un murmurait, en passant près de lui :

— Toi qui es riche et qui n'avais plus qu'à te laisser vivre !... Toi qui n'as seulement pas marié ton fils !...

Nous eûmes la visite de deux officiers d'état-major. On les vit faire longtemps les cent pas, seuls avec Stéphane, sur une friche en bordure du hameau. Je connaissais trop le Glorieux pour ne pas savoir de quelle puissante drogue on l'étourdissait par cette mise en vedette. Évidemment c'était le jeu tout indiqué, un jeu facile. Les deux complices devaient s'émerveiller de leur propre habileté dans l'art de rouler les hommes et je leur en voulais de croire qu'ils faisaient marcher celui-là comme un âne à qui l'on montre une carotte. Stéphane pouvait être naïf, mais non puéril au point de s'illu-

sionner beaucoup sur le hasard providentiel qui seul lui permettrait de s'en tirer.

Le premier jour, il avait jeté sa vie dans la balance, sans demander autre chose que d'humilier Radov. Mais une bravade est un médiocre paiement pour le don de la vie. Il était, après tout, un artisan, qui sait acheter et vendre. Il ne retirait pas sa mise mais il lui fallait, dans son mauvais jeu, la possibilité d'une chance éblouissante. Je pense que dans les baraquements, au milieu d'oreilles crédules, il s'enhardissait à rêver tout haut et que ses camarades l'aidaient à s'étourdir. L'un d'eux m'a dit :

— Il veut tâcher de sauver l'armée et que tout ça finisse.

Je ne sais si je suis plus détaché qu'il n'était lui-même ou seulement plus lâche devant les larmes mais il me semble qu'à sa place je n'aurais pas osé revoir mes proches. J'avais souvent aperçu sa femme, quand elle venait au cantonnement sur la légère charrette qu'elle conduisait elle-même. « Groucha la Chouette », comme on l'appelait à cause de ses yeux ronds. Elle n'était guère aimée à Doubrovka, ce qui n'empêchait pas les sous-officiers d'accourir galamment pour la soulager de ses corbeilles toujours plantureusement garnies. Elle criait :

— A bas les pattes !

Mais elle savait bien que les pains blancs, le lard, les morceaux d'oie fumée qu'elle apportait soigneusement enveloppés dans des serviettes n'iraient que pour une faible part réchauffer le ventre de son Stéphane ; qu'il ne manquerait pas d'en régaler une tablée de faméliques, dans son perpétuel besoin de se montrer plus large que les autres. La solide créature ne semblait nullement intimidée de circuler seule sur les routes, un vieux fusil caché sous ses peaux de mouton. Depuis le départ de Saleck, c'est elle qui faisait les paiements, qui touchait les rentrées de la scierie où quelques ouvriers chenus assuraient le travail le plus urgent. Une bonne tête de comptable, avec je ne sais quoi de faux qui me déplaisait.

A vrai dire, je ne lui avais jamais prêté beaucoup d'attention. Si parfois je me joignais au petit rassemblement qui se formait autour de sa charrette, ce n'était point par intérêt

pour elle, ni (qu'on veuille bien le croire) par curiosité pour le contenu de ses paniers mais pour le ravissant cheval qui piaffait dans les brancards, une bête comme on en voit rarement, à la robe grise imperceptiblement pommelée, d'une finesse extraordinaire et qui ne devait sans doute qu'à son trop jeune âge de n'avoir pas été réquisitionnée. C'était une des vanités de Stéphane que d'avoir toujours des chevaux de race. On savait qu'il les payait cher, de purs hongrois, et ce luxe lui valait des jalousies. Je suis sûr que dans l'hostilité des Radov rentraient quelques humiliantes comparaisons de montures ou d'attelages.

Mais cette fois, à ce que j'appris, ce n'est pas sa femme, c'est son fils qu'il avait fait appeler par un messager dépêché au village. C'est son Vassia qu'il voulait à tout prix embrasser. J'aperçus, un après-midi, le cheval à robe argentée et m'approchai comme d'habitude. Un brave homme, apparemment touché du même intérêt que moi, avait rempli d'avoine sa propre gamelle.

— Eh bien, demandai-je, le garçon est là?

Non, c'était seulement la Chouette. A l'annonce de cette arrivée, la déception de Stéphane avait été si vive qu'il avait refusé de quitter son baraquement et voulait la faire repartir sans lui parler ni la voir. Des gradés s'étaient entremis. Groucha leur avait juré que si son fils n'était pas venu, c'est qu'il avait la cheville grosse comme sa cuisse, d'une entorse attrapée en sautant d'un char. Alors les camarades l'avaient informée du grand péril qui menaçait le sergent; aussitôt elle avait commencé des clameurs, criant qu'elle saurait bien l'empêcher de partir et que c'était encore là un de ses coups de tête pour forcer les gens à parler de lui. Finalement on avait tout de même pu la conduire à Stéphane, fermer sur eux la porte et les laisser s'expliquer tête à tête.

Le brave soldat grillait de savoir la suite du démêlé. Il était des environs de Doubrovka et partageait la prévention générale contre cette orgueilleuse, frappée dans son ventre par la colère de Dieu. Ce n'est pas, me dit-il, qu'on pût accuser Stéphane de n'être pas le maître chez lui : la Groucha n'aurait pas osé désobéir ouvertement et il croyait la tenir parce qu'elle coulait doux quand il criait fort. Mais truite effa-

rouchée n'est pas prise, comme dit le proverbe. Quand il s'agissait de cacher les frasques du jeune homme, de lui passer tartes et pots de cidre pour se goberger avec ses amis, de laisser la porte entr'ouverte pour qu'il pût ne rentrer qu'à l'aube, elle était assez fine mouche pour que le père n'y vît que du feu. Et maintenant cette histoire d'entorse !...

Évidemment c'est mon métier que de suspecter toujours derrière cette sorte d'accidents une de ces petites fraudes, par lesquelles les mauvaises têtes essaient de rouler l'officier recruteur ou en se blessant volontairement, et je ne me doutais certes pas qu'après des mois j'aurais encore à m'occuper de cette ridicule affaire. Sur l'heure, je ne voulus pas avoir l'air d'entrer dans des suppositions désobligeantes, le soldat non plus d'ailleurs ; il tenait même à ne pas laisser de doutes sur ce point. Évidemment, expliquait-il, je devais m'être aperçu, comme tout le monde, que jamais les provisions n'étaient apportées par le fils de Saleck. Le garçon n'était venu qu'une seule fois, tout au début de l'hiver. Mais depuis que beaucoup de jeunes s'engageaient avant l'âge, Stéphane ne souhaitait pas, apparemment, qu'on sût trop quel grand fils il gardait chez lui, bien venu, solide, en état de supporter tout comme un autre l'épreuve de la vie aux armées. Le soldat trouvait cela tout naturel : un homme dans la situation du patron de Doubrovka ne risque pas son unique enfant, comme font les crève-la-faim qui ne savent plus comment nourrir les leurs. Mais aujourd'hui, c'était une autre affaire ; peut-être n'aurait-il plus, en cette vie, le bonheur de parler à son fils. Le coup était dur.

Nous vîmes Groucha reparaître seule. Ils avaient dû se quitter sans faire la paix. Elle regagna sa charrette avec un air de souveraine offensée, gardant fièrement sur ses joues le sel des larmes versées pour un fou, prenant à témoin la Sainte Trinité qu'elle avait supplié jusqu'à s'user la langue.

— Qu'il aille se faire tuer, qu'il y aille ! criait-elle. Son péché ne retombera pas sur ma conscience.

Je ne voulus pas la laisser partir sans avoir essayé de sauver pour Stéphane cette dernière joie qu'il avait réclamée. J'adjurai donc Groucha de trouver moyen, coûte que coûte, d'envoyer dès le lendemain, son fils jusqu'aux lignes. Mais elle

s'écria qu'elle me voyait venir avec mes ruses ; que je voulais mettre la main sur son garçon et que le Glorieux le ferait tuer à sa suite, rien que par vanité.

Je ne pus que lui tourner le dos.

Quelques heures plus tard, Stéphane était chez moi. Il me dit qu'il venait de voir le pope ; autant, n'est-ce pas, se mettre en règle, puisque l'ordre pouvait arriver d'un moment à l'autre. (Je l'avais toujours tenu pour un esprit fort ; mais un homme ne saurait se payer toutes les hardiesses à la fois et, pour faire face au danger qu'il a devant lui, il faut que dans son dos il se sente en sécurité. Je crois même qu'il s'était laissé placer un scapulaire sous sa chemise.) Sa confession faite, il avait voulu charger le prêtre, au cas que tout n'irait pas bien, de quelques commissions pour Doubrovka ; mais le saint homme semblait avoir la tête un peu éprouvée par l'âge et craindre toute responsabilité. Stéphane me priait donc, moi, qui pourrais toujours disposer d'un émissaire, de garder la clef de son coffre-fort et de la faire éventuellement remettre à son fils. Il insistait pour que ce fût en mains propres. La clef était accompagnée d'une lettre pleine de recommandations sur des créances qu'on avait à droite et à gauche, sur des litiges, des précautions à prendre. Il me pria de la lire à haute voix pour bien vérifier si tout était clair. Je lus nécessairement les quelques lignes qui l'ouvraient et la terminaient. Je ne fus pas trop étonné de leur gaucherie. Cet homme qui parlait si facilement, avec tant de verve et parfois avec un si grand bonheur de mots, restait un paysan malhabile à exprimer les sentiments (et j'ajoute que, mis en présence de son fils, il n'aurait sans doute pas trouvé beaucoup mieux). Il concluait par une phrase sur le nom sans tache des Saleck, sur l'honneur qu'il espérait ajouter à celui de ses pères et sur sa conviction que Vassia le suppléerait dignement dans la place qui resterait vide.

Après tout, qu'y avait-il à dire de plus? En m'entendant lire la fin de sa lettre, Stéphane dominait avec peine son émotion. Je voyais son chagrin près d'éclater. En pareille situation, il ne faut pas laisser un homme s'attendrir. Je crus encore pouvoir le forcer à garder contenance et j'essayai quelques bonnes paroles sur la tranquillité d'esprit que nous

donne un grand fils déjà capable de nous remplacer dans notre métier. Il s'en voulait d'avoir trop bien observé la consigne et, comme le demandait l'état-major, de n'avoir rien écrit de précis au village car sûrement Vassia serait venu ; même avec une entorse, on peut circuler en charrette. Évidemment, c'est sur le manque de cœur qu'il avait d'abord besoin de se rassurer ; mais le reste aussi le tracassait :

— Que diable, il a les pieds solides !

Pour le coup il fallait l'empêcher de se mettre en tête le diable sait quoi. J'insinuai que toute cette histoire pouvait ne rien contenir de vrai. Sur ce terrain, j'avais beau jeu. Il ne demandait qu'à déverser sa rancune sur la tête de la mère, sur ses machinations pour garder son fils tout à elle, sur son astuce de femme jalouse, auprès de quoi celle de dix hommes n'est que du miel. La colère est un bon dérivatif. Je soufflai sur le feu. Nous dîmes pis que pendre des femmes. Je ne peux pas supporter la vue d'un homme humilié ; j'aime mieux les cris qu'il pousse quand je le charcute et lui mets de l'iode dans une plaie. Et puis, tout vaut mieux que l'humiliation, à la veille d'un péril où l'on aura besoin de tous ses nerfs. J'eus pourtant beau faire, il revint sur cette question du pied luxé. Je dus lui dessiner sur le bois de la table la configuration des os et l'entrelacs des tendons. Il m'écoutait très attentivement, trop attentivement ; je craignais des questions embarrassantes. Je ne me rappelle plus comment je le ramenai sur Tchernovo, sur ses chances, sur notre confiance à tous. Je supputai sans scrupules le retentissement qu'aurait un succès. Peu m'importaient les arguments. Il fallait à tout prix faire reflamber l'orgueil.

Je crois qu'au bout d'une heure, je l'avais assez bien remonté. Il était grand temps. Le lendemain matin, quand je mis le nez dehors, mon infirmier m'annonça qu'un ordre était arrivé dans la nuit et que Stéphane était parti pour l'état-major, sans réveiller personne. C'était le 24 février.

Le plan consistait à lui faire, de nuit, traverser les lignes sous la conduite d'un partisan que nous avions là-bas, équarrisseur de son métier. Cet homme savait le moyen de se glisser entre les postes et nous apportait régulièrement toutes sortes d'informations. Stéphane, couvert d'une cape de berger, serait mené dans une ferme écartée où il pourrait prendre ses dernières dispositions en attendant le moment d'agir. Il emporterait dans un sac l'uniforme d'un officier rebelle, où l'on avait réparé quelques accrocs de balles et qu'on lui avait ajusté. L'ample capote avait été garnie de poches suffisantes pour contenir la provision de pétards. Il aurait, dans un portefeuille, tous les faux papiers qu'on avait pu fabriquer pour lui : carte d'identité, ordre de mission, questionnaire à remplir pour les approvisionnements en madriers d'artillerie, chapitre sur lequel il était compétent — toutes pièces couvertes de signatures et de cachets bien imités. Rien à faire si l'équarrisseur ne réussissait pas à se faire communiquer le « mot », valable pour vingt-quatre heures et qui était censé parvenir à midi dans les divers postes. Il l'obtenait presque chaque jour, grâce à un certain vaguemestre qui ne demandait qu'à travailler pour nous, à condition qu'on lui permît d'ignorer l'usage qu'on ferait de ses services. Peut-être pourrait-on se procurer un cheval, et, dans ce cas, tout équipé, Stéphane gagnerait Tchernovo par des chemins détournés ; mais les montures avaient été si sévèrement réquisitionnées que son guide et lui devraient probablement se contenter de pousser une charrette à bras, chargée de peaux fraîches, sous lesquelles le sac serait dissimulé. Comme il y avait une grande demande de cuir pour l'armée les patrouilles, si l'on en croisait, ne se montreraient sans doute pas méfiantes. Puis, caché dans un petit ravin, Stéphane revêtirait son uniforme. Il tâcherait d'arriver au camp juste après qu'aurait retenti l'appel pour la soupe, c'est-à-dire quelques minutes après six heures. A ce moment-là, il aurait chance de ne trouver que peu de monde hors des baraques et peut-être personne dans

les carrières. Le jour commencerait seulement à baisser mais attendre l'obscurité complète ne serait pas possible car on savait que le travail de manutention était souvent repris par une équipe de nuit. C'est donc durant cette pause du soir qu'il jouerait son va-tout, à moins qu'il ne pût se cacher dans quelque recoin jusqu'au départ de la seconde équipe et mettre à profit ces moments d'avant l'aube où toutes les armées du monde finissent par céder à la torpeur.

Sur toutes ces dispositions, un secret rigoureux avait été gardé. Millet et moi nous accusions Radov d'en savoir plus long qu'il ne voulait dire ; il ne lui déplaisait peut-être pas de nous le laisser croire, mais, en fait, rien de précis ne lui avait été communiqué. Il avait simplement reçu l'ordre de doubler les sentinelles et de maintenir des hommes aux écoutes. A vol d'oiseau, les carrières étaient à quinze kilomètres de nous. Devant chaque veilleur, on avait planté des repères qui marquaient la direction. Étant données les fréquentes averses et la brume qui recouvrait le pays dès le coucher du soleil, il y avait peu de chance pour que la lueur ou la fumée d'une explosion fussent visibles ; mais rien n'empêchait que le son ne nous parvînt distinctement.

(A suivre.) JEAN SCHLUMBERGER

LES BUTS DE GUERRE DE L'ALLEMAGNE

Chancelier du Reich, le 30 janvier 1933, Hitler se trouve à la tête d'une nation de soixante-cinq millions d'habitants, alors hantée par le sentiment de sa pauvreté. Elle vient, en effet, de subir un appauvrissement subit : les revenus de l'ensemble des Allemands se sont effondrés de 76 milliards de marks pour l'année 1929 à 45 milliards de marks en 1932. Ce mal n'est point particulier à l'Allemagne. Les autres nations souffrent également de la crise mondiale. Mais, tandis que les socialistes s'employaient à prouver que ce phénomène est général, que le système capitaliste en est responsable, Hitler, lui, a proclamé que le cas de l'Allemagne est à part, que sa détresse matérielle est la conséquence de sa défaite militaire. Il en résulte logiquement que, pour rendre à l'Allemagne la prospérité, il faut effacer la défaite de 1918.

Restaurer la puissance allemande, c'est vite dit. Mais comment s'y prendre? La nation, pour l'heure, vit du travail de onze millions et demi des siens, tandis que six autres millions, qui pourraient et voudraient travailler, ne trouvent point d'emploi et doivent être entretenus aux frais de la nation. Avec des ressources diminuées par la crise, et dans l'obligation de soutenir tant de dépendants, le ministre des Finances du Reich a peine à trouver les quelques 900 millions de marks consacrés annuellement à entretenir les faibles forces militaires et navales du Reich.

Hitler ne veut pas qu'on lui développe ces difficultés. Il a promis, dans l'ordre politique, d'effacer le traité de Versailles ; dans l'ordre social, de liquider en quatre années le chômage. De ces deux impossibilités, il forge une possibilité.

L'industrie allemande, qui n'emploie à présent que la moitié de sa capacité de production, va l'employer tout entière — et du coup embaucher les chômeurs — pour fournir au pays une *Wehrmacht*, un instrument de guerre qui rétablira l'Allemagne dans sa primauté continentale ancienne.

Fort bien, mais d'où viendra l'argent ? Les forces militaires, navales et aériennes françaises coûtent, à l'époque, une somme annuelle équivalant à 2 milliards de marks. Encore s'agit-il d'entretenir des forces existantes, non pas de refaire de toutes pièces une puissance détruite, ce qui constitue proprement le problème allemand.

Le Führer refuse de se laisser arrêter par l'obstacle financier. Et il fait engager des dépenses qui monteront en cinq années (de l'été 1933 à l'été 1938) au total gigantesque de 50 milliards de marks.

Ces chiffres énormes ne présentent à l'esprit rien de clair. Disons qu'au lieu de onze millions et demi d'Allemands au travail en janvier 1933, il y en a plus de dix-neuf millions occupés dès août 1937. Ce travail supplémentaire de plus de sept millions et demi de personnes, qui devrait permettre à la nation un niveau de vie extraordinairement amélioré, ne l'assure pas en fait. C'est que l'effort est entièrement dirigé vers la création, non de richesses consommables, mais bien de puissance.

Le nouvel impératif de la nation allemande paraît donc être : « Tu gagneras tes canons à la sueur de ton front. »

Sans doute, les services de propagande tirent grand parti de ce que le montant des salaires distribués à l'ensemble des travailleurs allemands est monté de 26 milliards de marks en 1933 à plus de 38 milliards en 1937 (presque entièrement du fait de l'accroissement du nombre des travailleurs occupés et de la quantité d'heures de travail). Mais les salariés savent où va tout cet accroissement. Il tombe dans les coffres de l'État par l'effet de prélèvements sur les salaires, tantôt à titre d'impôt, tantôt à titre de cotisation obligatoire aux

assurances sociales, tantôt à titre de cotisation « volontaire », mais forcée, au *Front du travail*, à la *Force par la joie*, au *Secours d'hiver*, à la *Défense passive*, etc., etc.

Aux capitalistes, on fait valoir que leurs profits sont accrus, et c'est vrai. Mais l'usage qu'ils doivent faire de ces profits leur est dicté. Les impôts en absorbent une bonne partie, une autre doit être obligatoirement prêtée à l'État, il arrive qu'il faille souscrire à des sociétés fondées par l'État (comme la Société Hermann Gœring). Enfin, tout ce qui reste doit être employé à édifier des bâtiments nouveaux ou à augmenter l'outillage.

Ainsi, dans le vaste atelier allemand, on travaille de plus en plus, mais nul n'est admis à jouir librement des fruits de son travail.

S'ENRICHIR PAR L'EXPORTATION... OU PAR LA GUERRE?

Au printemps de 1937, l'homme qui a le plus fait pour rendre possible le réarmement allemand, le Dr Schacht, commence à s'inquiéter de l'avenir. Il a trouvé des moyens de payement en amenant banques et sociétés industrielles à mettre leurs ressources à la disposition de l'État. Il a utilisé tout l'actif des caisses d'assurances sociales et autres réservoirs de capitaux. Il a escompté l'avenir en payant avec des « traites de travail ». Ce sont formes diverses de l'emprunt. A tous ces emprunts, il compte faire face au moyen de ressources fiscales accrues par l'accroissement même de l'activité économique. Mais il ne faut point précipiter outre mesure le rythme des dépenses ou bien il n'y aura, pour y suffire, d'autre moyen que d'imprimer des billets comme au temps de Rathenau.

L'heure n'est-elle point venue, demande le président de la Reichsbank, d'user du moyen de pression que constitue la nouvelle armée allemande pour réaliser un accord avec les riches puissances occidentales?

Le moment paraît propice. La crise semble terminée, les échanges internationaux reprennent. Pour l'ensemble du

monde, les voilà revenus au volume de 1928. Or l'Allemagne est essentiellement un pays exportateur de produits industriels. Ses exportations lui avaient rapporté 13 milliards et demi de marks au cours de l'année 1929. Il est très grave qu'elles soient tombées au-dessous de 5 milliards durant l'année 1936. Par des accords commerciaux et financiers, le pays doit s'assurer à l'étranger des fonds de roulement, la fourniture des matières premières exotiques qui lui manquent, et, ainsi armé, il recommencera de travailler pour les clients extérieurs.

Continuer de faire porter tout l'effort sur les armements, ce serait ruiner la nation.

On conte à Berlin que le Dr Schacht tint ce langage à Hitler, et que le Führer lui répondit :

— Vous raisonnez comme votre ami Roosevelt, et comme tous les démocrates, en prétendant que les dépenses d'armements *appauvrissent* un pays. C'est au contraire le moyen le plus rapide et le plus sûr de l'*enrichir*. Vous voulez que j'emprunte au dehors du *capital argent* fluide et fuyant qui repartira à sa guise, comme il arriva, en 1931, des capitaux à nous prêtés de 1924 à 1930. J'entends, moi, que nos armements nous mettent en possession définitive du *capital concret* que sont des terres, des mines et des usines nouvelles...

C'était entre les deux hommes le grand débat intellectuel : la guerre peut-elle « payer » ? Depuis le traité de Versailles, les économistes anglo-saxons ont à l'envie développé la thèse présentée avec éclat par Norman Angell à la veille même de la guerre et que la déconvenue des réparations est ensuite venue confirmer : c'est une « grande illusion » que d'espérer s'enrichir par une guerre, quelle que soit l'étendue de la victoire remportée. Négateur de toutes les doctrines avancées par les économistes anglo-saxons, le Führer tient cette thèse pour particulièrement absurde. Il tombe sous le sens, explique-t-il, que, comme toute autre entreprise, la guerre est une mauvaise affaire si elle a exigé des sacrifices exagérés et si l'on ne sait en tirer que des profits insuffisants. L'expérience des réparations a prouvé, il est vrai, qu'on ne peut pas se faire verser par le vaincu d'importants tributs en argent. Mais elle a prouvé aussi que les *transferts de propriété* s'opèrent avec aisance,

qu'il s'agisse de vaisseaux de commerce, de locomotives, de mines ou d'usines. Selon les calculs des experts allemands (qui ne concordent pas du tout avec ceux des experts alliés, mais auxquels Hitler ajoute créance), les *biens* allemands que les vainqueurs se sont fait livrer, qu'il s'agisse de mines de fer lorraines passées en des mains françaises ou de transatlantiques passés en des mains anglaises, montent à un total d'environ 50 milliards de marks. Supposez une rafle semblable venant non après une guerre de cinquante-deux mois, mais à la suite d'une offensive foudroyante. Pourrait-on prétendre alors que « la guerre ne paye pas » ?

Ce sont là les idées que Hitler expose à Schacht, sans convaincre le grand financier. C'est donc Gœring qui sera chargé d'adapter l'économie nationale.

Qu'un vaisseau doive servir au commerce ou à la piraterie, il faudra, selon le cas, l'équiper tout autrement. C'est dans le dessein d'équiper le vaisseau Allemagne pour la piraterie qu'avait été créé dès 1936 (le 23 octobre) le bureau du plan de quatre ans, sous la haute direction de Gœring. Le 26 novembre 1937 la retraite du Dr Schacht marque le triomphe définitif de cette conception que *l'économie nationale doit être organisée non pour l'enrichissement de la nation mais en vue de permettre une guerre de conquêtes*, regardée comme le plus prompt et le plus sûr moyen d'enrichissement.

L'ESPACE VITAL

Quel enrichissement l'Allemagne de 1937 pouvait-elle logiquement attendre de la guerre ?

Premier enrichissement : des *hommes*. C'est la grande pensée du règne hitlérien que « les hommes de race allemande » constituent une valeur transcendant toutes les valeurs économiques. Aller chercher ces hommes à l'intérieur des cadres étatiques étrangers, c'est la mission essentielle dévolue à la force allemande. Des cartes coloriées, répandues à des centaines de milliers d'exemplaires dans toutes les librairies du Reich, popularisent l'idée qu' « Allemands » d'Autriche, de Tché-

coslovaquie, de Pologne, de Hongrie, de Roumanie, de France, etc., etc., constituent des trésors qu'il faut assembler en une seule communauté nationale, qui ne comptera plus soixante-cinq millions d'habitants mais environ quatre-vingt-six millions. C'est le chiffre donné par la carte Friedrich Lange.

A ces hommes, il faut des *terres* cultivables à la mesure de leur nombre. Au recensement de 1933, il apparut que, sur le sol allemand d'alors, vivaient cent quarante habitants par kilomètre carré. Hitler affirme et répète que cette densité est excessive, qu'elle condamne une proportion exagérée de la population à vivre de commerce et d'industrie, qu'il faudrait maintenir dans la nation une teneur plus forte de paysans, qu'il ne faut point aller à l'extrême anglais (6,2 p. 100 de paysans), mais rester au moins au niveau français (36 p. 100 de paysans), et cela n'est guère possible que si l'on évite l'entassement britannique (271 habitants par km² en Angleterre et Pays de Galles) et qu'on puisse s'étaler comme en France (76 habitants par km²), ce qui nécessite, dans le cas de l'Allemagne, l'appropriation de nouveaux territoires en Europe même [1].

Ainsi donc, le but de Hitler est de réunir quatre-vingt-six millions d'Allemands sur un territoire européen adéquat à leur nombre, c'est-à-dire de l'ordre d'un million cent trente mille kilomètres carrés.

Ceci nécessite un agrandissement de la superficie allemande (460 000 km²), équivalant, pour fixer les idées, à l'annexion de l'Autriche (84 000 km²), de la « Tchéquie » (83 000 km²), de la moitié de la Pologne (194 000 km²), de la Lettonie (66 000 km²) et enfin de la moitié de l'Ukraine (228 000 km²).

Mais tous ces territoires portent de nombreuses populations non allemandes, ce ne sont point des espaces vides où l'on puisse librement disséminer les Allemands trop à l'étroit sur leur sol héréditaire. A supposer que l'Allemagne se rendît maîtresse de ces territoires, il faudrait qu'elle pût y créer des espaces vides et, pour cela, qu'elle disposât d' « aires de refoulement » sur lesquelles elle pût repousser les allogènes

1. « Pour l'Allemagne la seule possibilité de mener à bien une politique territoriale saine résidait dans l'acquisition de terres nouvelles en Europe même. » (*Mein Kampf*, éd. française, p. 341.)

dont le sol serait requis pour la colonisation allemande. Afin de constituer ces « aires de refoulement », l'Allemagne aurait besoin de territoires en sus de l'énorme espace défini plus haut. A la lisière de la Grande Allemagne s'étendraient des états vassaux, selon la tradition romaine.

Ce sont là les projets agités depuis quinze années dans les cercles d'éducation nationale-socialiste. Comme nous n'avons point coutume de suivre des mouvements d'idées qui se développent sur des lignes à nous étrangères, qui nous semblent par là-même voués à la stérilité, la notion d'espace vital, quand Hitler l'affirma publiquement au début de 1939, nous sembla toute neuve et en pleine contradiction avec la notion de la race, antérieurement invoquée. Le fait est que les deux notions sont logiquement associées : « le meilleur peuple » étant constitué, il faut lui donner la « meilleure terre »[1].

Ce n'est point par hasard que Hitler assuma le titre de « führer ». S'il se proclame « conducteur », c'est en souvenir de l'époque des migrations, du temps où des « conducteurs » de la race germanique menaient les Goths des rivages glacés de Suède aux plages chaudes de la mer Noire, et les Vandales des forêts de bouleaux poméraniennes aux oliveraies de Tunisie.

Il s'attirait, en 1925, les railleries des intellectuels sociaux-démocrates pour avoir affirmé que « *les deux premiers grands succès de la politique extérieure allemande et les plus durables furent : 1° la colonisation de l'Autriche, effectuée par les Baiwaren* ; *2° la conquête et la pénétration du territoire à l'est de l'Elbe* ». Il s'agissait d'événements vieux d'un millier d'années, et il paraissait comique à des esprits se targuant de modernisme que le primaire qui leur était opposé pensât en termes du haut moyen âge.

Arrivé au pouvoir, Hitler encouragea les études sur les mouvements des populations. On lui communiqua les épreuves du savant ouvrage de Kötzschke et Ebert sur l'*Histoire de l'établissement des Allemands dans l'Europe de l'Est* [2]. Il y trouva,

1. « Lorsque le territoire du Reich contiendra tous les Allemands, s'il s'avère inapte à les nourrir, de la nécessité de ce peuple naîtra son droit moral d'acquérir des terres étrangères. La charrue fera alors place à l'épée et les larmes de la guerre prépareront les moissons du monde futur. » (*Mein Kampf*, éd. fr., p. 17.)

2. Rudolf Kötschke et Wolfgang Ebert, *Geschichte des Ostdeutschen Kolonisation*, édité par la Bibliographisches Institut de Leipzig en 1937.

contée à sa guise, l'histoire de l'Est européen. Selon ces auteurs, les Allemands, partant du nœud géographique qu'est Magdebourg, ont, au XIIe siècle, commencé d'essaimer vers le nord-est, l'est et le sud-est.

Le long de la Baltique, cette expansion fut bientôt dirigée par l'Ordre teutonique, qui édifiait, en 1230 à Marienwerder, en 1239 à Kœnigsberg, en 1274 à Marienbourg, ses grandes casernes de brique rouge, véritables postes coloniaux plantés en un pays à demi désert mais dont la population était d'humeur indépendante et rebelle.

Le long du Danube, l'entreprise de colonisation se poursuivait en même temps, quoique de façon moins systématique. Les monarques de Hongrie installent, en 1224, une colonie prise en Moselle, pour monter la garde à la principale trouée des Carpathes : c'est la fondation de Hermannstadt.

Tout cela paraît être du ressort de l'archéologie. Mais l'impérialisme hitlérien en tire des conséquences politiques. Au nord, les pays de la Baltique et de la Vistule, au sud, les pays du Danube n'ont pu *s'occidentaliser* qu'autant que des groupes germaniques leur ont apporté une charpente militaire, politique, économique, culturelle. Voilà la thèse rapidement répandue par de nombreuses brochures de vulgarisation, bâclées à partir des données érudites de Kötzschke et Ebert.

Ces brochures s'adressent au public allemand pour le convaincre que tout l'espace compris entre Baltique et mer Noire est une vieille colonie germanique, et aux minorités allemandes, qui forment de petits pâtés ethniques de l'Estonie à la Roumanie, pour les faire concourir aux desseins pangermanistes du Führer.

L'idée est dès lors arrêtée d'un empire germanique poussé jusqu'à la mer Noire et à l'intérieur duquel continueraient d'exister, avec des droits restreints, les nationalités vassalisées. Entre théoriciens du parti, on discute s'il faudra parquer ces vassaux dans des « réserves » semblables à celles accordées en Amérique du Nord aux Peaux-Rouges ou bien si les allogènes pourront, comme Hitler l'a fait prévoir, vivre côte à côte avec les Allemands, non en citoyens mais en « ressortissants ».

Les économistes nazis développent à qui mieux mieux ce thème ébauché dans *Mein Kampf* que les meilleures colonies sont les plus proches de la métropole, que le peuplement de terres lointaines est une déperdition de forces vitales, que tirer ses matières premières d'outre-mer est toujours aléatoire et que des territoires fournisseurs de matières premières et de produits alimentaires adjacents au Reich, s'ils lui étaient intégrés, donneraient à l'Allemagne ce caractère d'empire compact et autonome qui fait la force des États-Unis, à la différence de l'Angleterre.

QUI EST L'ENNEMI?

Tandis qu'il formait ces desseins, lors de sa méditation forcée dans la prison de Landsberg, Adolf Hitler ne manquait point de se poser la question capitale : « Quelles résistances vais-je rencontrer? »

Des pays mêmes qu'il ambitionnait de subjuguer, il ne redoutait pas une opposition bien efficace. Les trois empires qui, jadis, tenaient solidement l'est et le sud-est européen, le russe, le habsbourgeois et l'ottoman, avaient volé en éclats. Ces éclats formaient à présent, de la Baltique à l'Adriatique et à l'Égée, ce que Bainville avait baptisé « un chapelet de Serbies ». Il ne se trouvait parmi eux qu'une seule puissance démographiquement importante, la Pologne.

A l'exception de la Tchécoslovaquie, tous ces pays étaient pauvres, ce qui est à notre époque une grande cause de faiblesse militaire.

Ces raisons, d'autres encore, persuadaient Hitler que son entreprise de conquête ne pouvait être empêchée que par l'intervention d'une grande puissance occidentale.

Ce serait la France. Admirateur de Foch et de Poincaré, qu'il imagine inspirés comme lui par des considérations de *Machtpolitik*, Hitler croit qu'ils ont constitué Pologne, Tchécoslovaquie, Roumanie et Yougoslavie pour servir de chiens de garde aux flancs de l'Allemagne.

A ces Etats, la France a donné son alliance, elle a prêté de

l'argent et des experts militaires. Il paraît clair qu'elle ne permettra aucune entreprise contre eux et, pouvant déboucher à tout moment par les ponts du Rhin, les troupes de Foch sont en mesure d'arrêter net toute velléité allemande.

Pour ces raisons, la France est désignée dans *Mein Kampf* comme l'ennemie principale du Reich.

Cependant, avant que Hitler n'arrive au pouvoir, un autre homme d'État lui a ouvert les voies. Stresemann s'est appliqué à désintéresser les Français de l'Est européen. Rassurée sur les intentions de l'Allemagne à son égard, la France a lâché les têtes de pont du Rhin, *ces entrées en Allemagne* qui, seules, lui rendaient possible une intervention en faveur de ses alliés orientaux.

Étonné de tels succès, le Führer, devenu chancelier, imite Stresemann, fait comme lui « *la politique qui s'efforce de repousser la France de tranchée en tranchée puisqu'une offensive générale n'est pas possible* ».

Il obtient ainsi que Paris facilite le retour de la Sarre au Reich, tolère le rétablissement d'une grande armée allemande, se résigne à la remilitarisation de la Rhénanie.

Dès lors, Hitler peut constituer à l'ouest un bouclier contre la France qui lui permettra de s'attaquer sans risques à nos alliés orientaux.

La politique « locarnienne » a donc donné les résultats que Hitler, à l'époque où il écrivait *Mein Kampf*, n'attendait que d'une guerre.

Le nouvel état de chose mène logiquement à Munich. Du moment que la France s'est démunie des moyens d'intervenir contre l'Allemagne, il semble naturel à Hitler qu'elle lui consente une vaste et vague « permission de faire » valable pour tout l'Est européen. Sans doute, ce n'est point du tout ce que M. Daladier a signé à Munich mais Hitler l'a entendu ainsi.

S'il n'avait jamais pensé nous amener là, il n'était point étonné d'y voir les Anglais. Durant les années 1923 à 1926, dans la période où Hitler fixait ses idées, les dirigeants anglais, et notamment sir Austen Chamberlain, avaient maintes fois affirmé qu'ils ne se tenaient point pour garants de l'ordre établi dans l'Est européen.

Hitler attachait d'autant plus d'importance à ces déclara-

tions qu'elles étaient parfaitement adéquates à l'idée simple qu'il se faisait de l'Angleterre, « Nation de boutiquiers », à ses yeux, l'Angleterre ne pouvait se passionner et combattre que pour ses intérêts commerciaux. Avant 1914, l'Allemagne avait « provoqué » l'Angleterre en la concurrençant sur les marchés mondiaux. Les dirigeants d'alors prétendaient faire vivre, sur un sol devenu trop étroit, une population rapidement croissante en l'occupant industriellement à travailler pour l'étranger. C'était imiter l'Angleterre. C'était rivaliser avec elle.

Combien préférable, concluait le Führer dans *Mein Kampf*, la politique d'acquisitions territoriales à l'est, qui ne lèse point les intérêts britanniques.

« *Pour se concilier les bonnes grâces de l'Angleterre, aucun sacrifice ne devait être trop grand. Il fallait renoncer aux colonies et à la puissance maritime et épargner toute concurrence à l'industrie britannique.* »

Combien de fois le chancelier n'a-t-il pas fait valoir auprès d'interlocuteurs britanniques qu'il est resté fidèle à ces vues de *Mein Kampf*, qu'il s'est refusé à pratiquer le dumping industriel conseillé par Schacht, qu'il a limité ses ambitions navales, qu'il n'a apporté aucune véhémence dans ses revendications coloniales ?

Un Chamberlain, manufacturier de Birmingham, préoccupé, par tradition de famille, des marchés d'Extrême-Orient, devait savoir gré à l'Allemagne de si peu courir les grandes routes commerciales d'outre-mer. Ainsi raisonnait Hitler.

Pour toutes ces raisons, Munich lui semblait une conclusion logique à ses rapports avec l'Angleterre et la France. Il se sentit libre pour quelques années de tout contrôle anglais et français sur ses activités à l'est. Ainsi pourrait-il se forger, par ses acquisitions à l'est, une puissance telle que lorsqu'il se retournerait à l'ouest, ni l'Angleterre ni la France n'oseraient plus lui résister.

INSUFFISANCE DE L'EMPIRE EST-EUROPÉEN

Il y avait malentendu.

L'opinion française et anglaise avait accepté qu'on rendît l'Allemagne maîtresse de la population allemande des Sudètes. Elle avait compris que le pacte de Munich consacrait la prédominance allemande en Europe centrale et orientale. Mais quand Hitler usa de cette prédominance pour faire la brutale opération de Prague, un sursaut de colère parcourut les nations française et anglaise.

Ce n'était point, à la vérité, des intérêts lésés mais des sentiments outragés qui provoquaient le subit hérissement franco-britannique.

Ce hérissement venait fort mal à propos. Car justement l'Allemagne avait besoin que ses nouveaux amis de Munich l'aidâssent dans l'ordre économique.

Gœring, succédant à Schacht, avait placé aux postes de commande de l'industrie, du commerce et de la banque des créatures politiques. Ces hommes, ignorants des techniques auxquelles ils présidaient, étaient d'entrée persuadés que toute objection opposée à l'exécution d'un « plan » gouvernemental était symptôme de tiédeur ; mais, avec le temps, ils s'avisèrent des obstacles matériels et, au cours de l'hiver 1938-1939, Gœring reçut les rapports les plus alarmants. On insistait sur la nécessité de fournir à l'industrie des matières premières de bonne qualité et en quantité suffisante. On protestait contre l'accaparement par les usines de guerre du peu de bonnes matières disponibles et de toute la main-d'œuvre experte. On objectait qu'avec une main-d'œuvre de rebut et des matières ersatz tantôt défectueuses comme la laine de bois *(zellwolle)*, tantôt d'un prix excessif comme le caoutchouc de charbon *(buna)*, il était impossible de travailler utilement pour l'exportation.

La pénurie de matières premières affectait jusqu'aux usines d'armement. Cette situation appelait des remèdes immédiats. Les industriels n'en imaginaient pas d'autre que de stopper l'effort d'armements, de réserver le meilleur des matières premières et de la main-d'œuvre au travail d'exportation et

de procurer ainsi à l'économie nationale, par compensation, l'afflux des matières premières nécessaires. Ce remède ne pouvait être accepté par le régime puisqu'il nécessitait une suspension de la *Machtpolitik*.

Le Führer aurait voulu qu'on trouvât dans la zone d'influence allemande de l'Est européen tout ce qui était nécessaire à l'alimentation de l'industrie et de la population allemande.

On lui représenta que déjà Hongrie, Yougoslavie, Roumanie, Grèce, Bulgarie et même Turquie adressaient, dans l'ensemble, la moitié de leurs expéditions en Allemagne ; que cependant ces pays ne fournissaient encore que 14,2 p. 100 des importations allemandes, qu'il fallait bien leur donner licence de vendre une part de leur production au dehors afin de se procurer des marchandises que l'Allemagne n'était pas en mesure de leur assurer ; que, sans doute, ces pays une fois conquis, la technique allemande saurait en tirer plus mais qu'il y faudrait beaucoup de temps.

Frayer des routes, poser des rails, forer des puits de mines n'est pas l'œuvre d'un jour. Et ces grands travaux veulent de grands capitaux. Déjà, quoique la Roumanie eût, par l'accord commercial du 23 mars, remis le soin d'équiper économiquement son territoire à l'industrie allemande, celle-ci, accaparée par le travail des armements, ne s'était point trouvée en mesure d'entreprendre la tâche assignée.

Au demeurant, quand bien même l'exploitation intégrale du Sud-Est eût été immédiatement possible, elle n'aurait pas satisfait les besoins allemands.

On a pris trop au sérieux les chants de victoire du Dr Funck. Sans doute il était fondé à prétendre que les excédents disponibles du Sud-Est européen compensent à peu près les déficits alimentaires de la Grande Allemagne.

Mais il ne faut pas ravitailler seulement la population allemande, il faut ravitailler encore et surtout ses usines. On fait grand cas de la production de *zinc* du Sud-Est (84 000 tonnes disponibles en Autriche, Yougoslavie, Roumanie, contre 177 000 qu'il faut à l'Allemagne) et de la *bauxite* (978 000 tonnes disponibles en Hongrie, Yougoslavie et Grèce contre 1 292 000 qu'il faut à l'Allemagne). Surtout, on souligne que

la Roumanie exportait, en 1937, un total de 5 577 000 tonnes de *pétrole*, pouvant ainsi suffire en principe aux besoins de la Grande Allemagne (déficits additionnés de l'Allemagne, de l'Autriche et de la Tchécoslovaquie : 4 448 000 tonnes) [1].

Pourtant, ce ne sont pas là les matières premières capitales. Si l'on range par ordre d'importance les besoins allemands, on trouve d'abord ceux de la formidable métallurgie germanique, sans égale en Europe, source de la puissance économique et militaire du pays. Depuis 1919 — et en ce sens, la guerre a bien été perdue — la métallurgie allemande est à la merci de l'étranger pour son ravitaillement en matière première. Les bassins laissés à l'Allemagne n'étaient susceptibles de donner qu'environ 6 millions de tonnes de minerai jusqu'au moment où Gœring s'en mêla et en fit tirer plus de 11 millions de tonnes [2]. Encore fallait-il importer, en 1938, environ 22 millions de tonnes étrangères (dont 9 millions de Suède, 5 millions de France). Sans doute, l'Autriche a apporté en dot une production de minerai de 2 millions et demi de tonnes. Mais une fois la Bohême annexée, le déficit total de la nouvelle Allemagne monte au chiffre de 23 millions et demi de tonnes. Or, la Yougoslavie et la Grèce, seules productrices dans le Sud-Est, seraient à peine capables d'en fournir la vingtième partie !

La métallurgie exige aussi du cuivre. Ici, les besoins de la nouvelle Allemagne montent à environ 320 000 tonnes. Les mines de Bor, en Yougoslavie, peuvent satisfaire seulement à la dixième partie de ses besoins.

Après la métallurgie, vient le textile. La conquête de l'Autriche et de la Tchécoslovaquie a augmenté de 42 p. 100 la capacité des filatures allemandes mais n'a fait qu'aggraver le problème de la matière première. Le coton n'est produit dans le Sud européen qu'en quantités infimes. Et il faut à l'Allemagne de 1939 plus de 11 millions de balles.

1. Tous ces chiffres, d'après l'ouvrage édité par le Royal Institute of International Affairs de Londres et intitulé *South Eastern Europe*.

2. En contraignant les métallurgistes à constituer de leurs deniers la Société d'État Hermann Gœring pour l'exploitation des minerais pauvres de Salzgitter et en obligeant ces métallurgistes à s'engager de prendre certains contingents fixes de ces minerais. La teneur moyenne des minerais allemands exploités est descendue de 33 p. 100 de fer à 28 p. 100 de fer.

Inutile de poursuivre. On a compris combien les fournitures du Sud européen sont inadéquates aux nécessités allemandes.

L'Allemagne se voyait donc obligée de chercher son ravitaillement économique dans les pays échappant à son autorité politique, et cela dans une mesure d'autant plus grande qu'elle était plus pressée de mettre en valeur le Sud-Est.

Bref, le problème économique prenait un caractère d'extrême urgence, exigeant une solution « occidentale ».

La solution « pacifique » consistait à extorquer aux puissances capitalistes, Grande-Bretagne et France, par un habile mélange de menaces et de promesses :

1° Un emprunt permettant à l'Allemagne de constituer immédiatement des stocks de matières premières achetées outre-mer ;

2° Des colonies assurant à l'avenir un ravitaillement régulier en certaines matières exotiques[1] ;

3° Un accord sur les armements consolidant la passagère supériorité allemande et permettant à l'industrie allemande de se vouer en partie à la conquête des marchés d'outre-mer ;

4° Un accord sur les monnaies permettant à l'Allemagne de dévaluer son mark des quatre cinquièmes sans « représailles » quant au franc et à la livre et de favoriser ainsi ses ventes à l'étranger.

Ce sont les tentatives du maréchal Gœring pour obtenir ces mirifiques « conditions de paix » qui donnèrent lieu un jour dans la presse anglaise à la nouvelle sensationnelle du « plan Hudson ».

L'ANGLETERRE ET LA FRANCE REFUSENT DE « CHANTER »

Comme Gœring le disait à un interlocuteur britannique, avec un gros rire : « Vous nous avez délivré à Munich un permis de circuler dans l'Est européen. Il faut à présent nous fournir l'essence. »

1. Il faut noter que les anciennes colonies allemandes seraient tout à fait inadéquates aux besoins allemands. Elles assureraient à l'Allemagne 3 % du coton, 2 % du caoutchouc, qu'il lui faut. Les exportations des anciennes colonies allemandes ne couvriraient les besoins allemands qu'en ce qui concerne le cacao et les diamants !

Le feldmarshall s'abusait sur l'étendue du « permis de circuler ». Il se trompait en espérant se faire verser une « indemnité de paix ». Jusqu'à la dernière minute pourtant, le Führer entretint ces illusions. Par la grande manœuvre du pacte germano-russe, M. de Ribbentrop pensa décourager l'opinion française et anglaise. Puisqu'à Paris et à Londres, on surestimait la puissance économique et militaire russe, en transportant cet appoint sur le plateau adverse de la balance des forces, la diplomatie allemande abattrait la résolution franco-britannique. Alors pourrait s'ouvrir la négociation voulue par le Führer. Alors les « nations capitalistes » mettraient leurs richesses à la disposition de l'Allemagne, pour lui faciliter l'exploitation du Sud-Est.

Ce calcul se révéla faux. La publication du pacte germano-russe n'amena point Paris et Londres à composition.

Que faire dès lors? Encourager l'ours russe à faire le plus de dégâts possible dans l'espoir que les bourgeoisies française et anglaise, effrayées, reviendraient à la politique du Plan Hudson et payeraient l'Allemagne pour qu'elle les débarrassât de ce danger. Mais aussi, pour le cas où cet ultime chantage échouerait, réviser tous les plans de conquête, et, au lieu de s'approprier *d'abord* les richesses brutes de l'Est avec l'appui des capitaux occidentaux, s'emparer des richesses de l'Ouest afin d'en user *ultérieurement* pour la mise en valeur des champs orientaux.

Représentons-nous le monde comme le voient les géopoliticiens allemands. Il y a des *espaces*, comme les plaines polonaises, et puis il y a des *lieux*, comme le bassin de Briey. *Espaces* pauvres, dont on ne peut tirer parti que par un immense et patient effort de mise en valeur. *Lieux* où se trouvent rassemblées des richesses données par la nature et d'autres, plus précieuses encore, accumulées par le travail de générations. En termes généraux, on peut énoncer que les *espaces* sont à l'est et les *lieux* à l'ouest. L'idée d'Hitler était de conquérir d'abord les *espaces* et d'en tirer une telle puissance que les *lieux* après cela fussent à sa merci. *Les embarras économiques du Reich et la conjoncture européenne amènent à présent les géopoliticiens à renverser le processus.*

Qui fait le compte du butin des campagnes orientales de la

Wehrmacht constate que c'est dans quelques centres, comme Pilsen ou Kattowice, que s'est trouvé tout l'essentiel des dépouilles recueillies. Là les locomotives, là les stocks de combustible et de minerai, tandis qu'une grande étendue rurale n'a livré que du bétail et les pauvres possessions paysannes.

Il n'y a point de soldat allemand qui ne sache la différence entre conquérir un village polonais et un village français. Le butin mis en tas sur la grand'place, combien de pendules, combien de plats, combien de couverts, combien de paires de bottines, combien de couvertures, combien d'appareils photographiques trouvés chez les Français, qu'on n'eût point trouvé chez les Polonais ! Ce qui est vrai d'un village est vrai aussi d'une province. Les hauts fourneaux d'un seul département français coulent plus de fonte que tous ceux de Tchécoslovaquie et de Pologne réunis. Il y a plus de locomotives et de wagons à saisir le long de notre frontière que dans tout le Sud-est européen, plus d'automobiles dans l'un des départements frontières que sur l'ensemble du territoire polonais.

Il suffirait à la Wehrmacht de pénétrer de quelques dizaines de kilomètres en sol français, s'emparant simultanément de la Hollande et de la Belgique, pour que la métallurgie allemande eût gratuitement à sa disposition un contingent annuel de minerai de fer (de Moselle, Meurthe-et-Moselle et Luxembourg) de 33 millions de tonnes et un contingent annuel de charbon (de Belgique, du Nord, du Pas-de-Calais et de la Moselle), montant à 65 millions de tonnes.

Une pénétration de peu de profondeur fournirait à l'industrie métallurgique et à l'industrie textile allemandes un tel accroissement d'outillage que l'avoir industriel allemand s'établirait comme suit (compte tenu de la conquête autrichienne, tchèque et de l'appropriation d'une moitié de la Pologne) :

AVOIR DE LA GRANDE ALLEMAGNE

Production de houille	: 320 millions de tonnes	(U.S.A. 447 ;	Angl. 244
— de minerai de fer	: 46 —	(U.S.A. 74 ;	Angl. 14)
— de fonte	: 30 —	(U.S.A. 20 ;	Angl. 7)
Broches de coton	: 30 millions de broches	(U.S.A. 27 ;	Angl. 30)

C'est-à-dire que la Grande Allemagne se trouverait être une puissance industrielle de très loin supérieure à l'Angleterre et du même ordre de grandeur que les États-Unis d'Amérique [1].

La réalisation d'un tel rêve réduirait la France, privée de ces nœuds de production et de trafic où s'élabore la richesse nationale, à la condition d'une grande Slovaquie. Elle vivrait encore mais de quelle vie? Incapable d'édifier un pont ou de construire un tank, réduite à cette servitude des pays ruraux qui ne peuvent s'équiper ou s'armer que par la grâce de leur voisin.

De l'or français, le vainqueur userait pour se procurer le caoutchouc, le coton, le cuivre, bref tous ces produits d'outre-mer que l'Allemagne ne peut se faire livrer sans les payer, étant trop éloignée des producteurs pour les terroriser. Ce qui nous resterait de richesses naturelles, il faudrait le livrer chaque année aux industries allemandes à des prix fixés arbitrairement par la seule volonté du vainqueur.

N'est-ce pas ainsi que procède déjà l'Allemagne à l'égard des pays que leur proximité met à sa merci?

Faut-il souligner que le niveau de vie des Français s'abaisserait à proportion? C'est une vérité évidente que l'existence du travailleur français n'est tellement supérieure à celle du manœuvre balkanique que par la vertu de l'outillage accumulé depuis François Ier. C'est cette énorme avance que nous perdrions d'un coup si nous devions subir la paix allemande. Elle ne frapperait pas seulement la France mais aussi chaque Français.

BERTRAND DE JOUVENEL

1. Est-il besoin de souligner qu'un pareil accaparement de la puissance industrielle disponible mettrait l'Allemagne en mesure de dicter sa volonté aux pays fournisseurs de matières premières, bien empêchés de placer leur marchandise ailleurs qu'en Grande Allemagne?

LE PRADO A GENÈVE[1]

III

Portraits — Tapisseries

Portraits. — Le premier qui nous accueille au panneau de l'un des salons d'entrée, c'est celui de l'empereur Charles-Quint par le Titien. Le peintre l'a représenté, la lance à la main et la visière levée, sur un cheval lancé au galop. Le voilà parti à la conquête de l'horizon, il dévore l'espace, et cette longue perche va en avant de son désir et de son pouvoir ! C'est bien l'homme dont la devise était : *Plus ultra* ! celle de notre Louis XIV étant au contraire : *Nec plus ultra* ! Et, de ce dernier, s'il fallait allonger le sceptre, ce serait pour en faire une toise, celle dont il s'est servi pour mesurer les bâtiments et les jardins de Versailles et de cette France étoilée, celle de Le Nôtre et celle de Vauban. (Et en effet, bien des gravures le représentent déambulant majestueusement au travers de ses propriétés avec cette longue canne dont les suisses de nos églises ont hérité !) [2].

Le Titien nous a montré son héros galopant sur la sombre Germanie. Mais ici on l'a mis au centre de ses exploits, en plein soleil, en plein midi. Je parle de ces tapisseries démesurées, d'une blancheur toute pétillante de points d'or, qui

1. Voir la *Revue de Paris* du 15 décembre 1939.
2. Et lui-même, sans le savoir, l'avait reçue des potentats assyriens !

représentent l'expédition de Tunis. Le Seigneur, entre autres libéralités, lui a donné cette Méditerranée, nous dit le psaume LIX, *comme un bassin pour se laver les pieds.* Tout est clair, tout est lisible autour de nous comme une page d'histoire déclamée d'une voix retentissante. Ses galères, élevant comme des ailes leurs vingt-cinq rangs de rames, fendent les flots subjugués, et l'on voit de toutes parts, célébrés par de grandes inscriptions latines, des guerriers sur un rivage sans ombre qui assaillent des murailles, qui s'avancent sous une forêt de piques, qui déchargent des feux de salve sur ces cavaliers enturbannés à toutes brides qui brisent sur leurs rangs infrangibles ! Et qui sait si ces points d'or, que je vois éclater de toutes parts dans la trame moelleuse de ce tissu blanc, ne sont pas l'écho minuscule de ces détonations attardées ! C'est un épisode de la lutte sacrée contre l'infidèle, qu'un fils de saint Louis, par un marché qui aux contemporains ne parut pas moins monstrueux qu'aujourd'hui celui de Hitler avec le bolchevik, introduisit dans la Méditerranée. Il est convenable qu'avant d'entrer dans le sanctuaire du génie espagnol, suprême héritier de celui des Croisades, on étende ces vastes tapis sous nos yeux, j'allais dire sous nos pieds.

Une compagnie silencieuse nous attend, d'êtres, pour s'imposer à notre attention, confiants en eux tout seuls, et non plus justifiés comme les acteurs de la *Capitulation de Breda* par une scène en dehors de nous où ils tiennent leur partie. C'est à notre seule intention que, tournant le dos à l'actuel, ils se présentent à cette fenêtre carrée, chaussant, si je peux dire, le halo de l'éternité. Tu es pris, mon bonhomme, et tu ne peux plus te retirer ! le spectateur virtuel qui t'a ici attiré te happe, et une confrontation entre lui et toi, s'établit, où l'impossibilité désormais de passer, de te dérober à l'indifférence, n'est pas sans t'assurer l'avantage. Il s'en va et tu persistes. Tu es affiché pour toujours, tu constitues un texte, quelque chose pourvu d'un recours ou titre perpétuel à l'existence. Tu ne cesses pas de fournir un thème à cet œil de l'intelligence qui est dirigé sur toi. Tu es qualifié à la durée par quelque chose de beaucoup plus important que ton mérite intrinsèque. Quelque chose, bon gré mal gré,

a été attiré à la surface qui est l'âme subsistante, ce qui de nous s'exprime quand nous consentons à ne rien dire. Ainsi l'infante de Vélasquez dans ses atours magnifiques. Ainsi ce cavalier du Greco qui porte son nimbe sous le menton et qui se met la main sur le cœur comme pour dire : « C'est moi ! » Ainsi ce cardinal de Raphaël dont on dirait qu'il s'est saisi lui-même par le bout de son long nez pour s'extraire de ses méditations canoniques.

Lecteur, je viens de consacrer plusieurs pages à te parler de compositions, tout ce groupe d'hommes et de femmes, animaux aussi, objets et le site par derrière, qui, du fait de ce mot qu'ils ont ensemble à proférer, solidifient, pour ainsi dire, la durée et se servent du mouvement pour avancer une proposition immobile. Mais le corps humain, mais le visage humain à lui seul, est aussi une composition, une expression issue de moyens concertés, ce nez, ces yeux, cette bouche dans une certaine dépendance, la porte de l'âme, une construction due à l'appel intime au sein de nos puissances d'une sourde nécessité, un moment réalisé dans le temps de notre aptitude à naître. Voici présente l'entéléchie que nous sommes, l'apparition à l'heure exacte de ce personnage irremplaçable, en connivence avec le destin. Quelque chose à la fois d'écrit et de parlant, plus clair que le grimoire fatal enregistré au creux de notre main senestre. Le peintre se fait le complice et l'adjudant de cette activité en nous de l'étincelle séminale, de ce besoin en nous d'expression qui a ajusté nos articulations, réglé nos proportions, végété notre chair, dosé nos humeurs, allumé nos passions, tempéré notre tempérament. L'agile pinceau avec goût, avec passion et avec prudence, va, vient, glisse, appuie, insiste, propose, insinue, impose, il va chercher sur la palette une touche après l'autre de cette substance colorée pour authentifier la forme vide que notre cœur, épousant le modèle, a d'avance projetée sur la toile tendue. Et, certes, tout en nous tient ensemble de l'occiput à l'orteil, et l'âme qui a agencé tout cela, imprégnante et imprégnée, trônant sur le cœur qui bat, ne fait de nous, comme on dit, qu'un individu et la présence avec autorité de ce bonhomme debout. L'artiste en sait plus long sur nous que nous-mêmes. Il respire notre émanation. Il nous possède à la fois du dehors

et du dedans. Il sait à la fois ce que nous avions à faire et ce que nous faisons là, à cette place dans l'atmosphère, réduits par le cadre à une solitude idéale, et séparés pour le témoignage qui nous est propre du répertoire de nos possibilités : « *Amica mea, soror mea, viens et montre-moi ta face, car elle est belle* », il épouse cet appel, il n'y trouve rien à redire, oui, même quand il s'agit de cette Menine difforme que je décrivais tout à l'heure, ou de cette Mégère de Goya, ou de ce nain Primo, campé devant nous par Vélasquez, si fièrement coiffé d'une auréole de ténèbres [1], et qui essaye de réintégrer, par l'intermédiaire de cet énorme bouquin qu'il compulse, le pot-au-noir, qui est ce godet à ses pieds, de la volonté créatrice. Car ce n'est d'aucune créature que nous dirons qu'il aurait mieux valu qu'elle ne fût jamais née. Le peintre, dès qu'il l'envisage, sent qu'il n'aurait pas pu se passer d'elle.

Le visage humain, on n'a qu'à regarder, est une géométrie. Elle a pour mesure et pour pilier cette perpendiculaire qui est le nez, qui est comme le verrou de la symétrie dichotome dont est fait notre individu [2]. Au-dessus et au-dessous, selon des axes parallèles, la droite de la bouche, instrument du goût et de l'appréhension (avec la double rangée de dents entre les lèvres et ce dard à la fois et palette de la langue par derrière) et celle de l'appareil visuel d'où part ce trait vers l'objet (la bouche comme l'œil, ayant un rôle à la fois d'entrée et de sortie). Du dialogue de ces trois organes montés, enchâssés, sur notre boîte crânienne — et ne négligeons pas la machinerie entrecroisée de ces cordages destinées à manœuvrer le puissant étrier de la mâchoire — résulte ce qu'on appelle la *physionomie*, qui, musicalement, s'exprimerait par un certain *tempo*. Ainsi, dans ces longues effigies du roi Philippe IV, cher à Vélasquez, une certaine lenteur solennelle à émaner qui résulte de l'accord entre cette lourde lèvre luisante et cet œil amorti.

Le visage avec la tête forme un enclos sphérique qui prend différents aspects suivant le jeu de ses profils, suivant sa présentation au rayon tangentiel ou direct et diversement

1. La tête est normale, mais les mains sont celles d'un enfant.
2. Chez les races jaune et noire, le nez joue un tout autre rôle et il est l'élément d'une tout autre architecture.

incliné de la lumière, et suivant le caprice de cette spirale en qui les plans se relient aux volumes, à qui la direction de notre attention ou intention propose des foyers changeants. Ainsi, dans le profil de cette étude de Vélasquez (une jeune femme), c'est la volute de l'oreille, reproduite par celle de la coiffure, qui épanouit toute la composition. Ce court visage de moine dans cette pochade du Greco obéit, suivant des diagonales invisibles, à une espèce de loi carrée. Et le trait que rétorque l'œil acéré de cette femme peinte en pied par Zurbaran ne nous atteindrait pas si juste au centre de notre réalité s'il n'était décoché par cette série d'arcs que forment la joue avalée, le bras qui se recourbe et les longs plis en s'élargissant de la jupe relevée.

Les portraits peuvent, d'une manière générale et sommaire, se diviser en deux catégories, dont l'une comprendrait l'art flamand et hollandais, l'autre l'école espagnole. Dans l'une, le modèle est regardé, et souvent il se sait regardé, il se laisse regarder, il se fait regarder. Et je pense par exemple à ces deux portraits de Rubens dont je parlais tout à l'heure, ces deux reines épanouies, si pleinement installées dans leur grandeur de chair, opulences si royalement offertes à l'adoration ! Dans l'autre cas, c'est le modèle à son tour qui fournit non plus au regard, mais le regard lui-même : fixé, fixant quelqu'un, quelque chose, nous peut-être, qui a fait lever ces figures, qui les a mises en marche, car le peintre presque toujours les représente debout, ou enlevant un cheval cabré, ou en train de se tourner vers nous, comme ce nain et cette Casilda que je mentionnais tout à l'heure. Et, revenons-y ! mais ce modèle qui se sait regardé, qui se fait regarder, qui se fait accroire, qui pose, qui fait exprès d'être là à notre intention, mais c'est tout l'art de Van Dyck et de ses faibles succédanés, les peintres anglais de la fin du XVIIIe siècle. Et ce sont aussi tous ces galants, tous ces jolis cœurs et ces belles dames de l'époque Louis XV, qui jouent la comédie de leur propre existence, et qui causent plus qu'ils ne parlent, plus qu'ils ne se laissent parler. Ils se complaisent à plaire. A moins que le peintre ne prenne sa revanche d'un pinceau sournoisement critique et ne souligne cruellement le subterfuge d'une intonation goguenarde. Il y a aussi les modèles

de Philippe de Champaigne, qui ne sont pas si loin de ceux des Le Nain, assis de tout le poids de leur personnalité dans la conscience de leur conscience et se donnant à eux-mêmes le spectacle de leur justification. Chez Georges de la Tour, voici ce rat de cave ou chandelle qui les éclaire par derrière. Les musées sont encombrés de ce vieillard du Tintoret ; lui-même, plein de ténèbres, qui est comme le gardien et le préposé de ces édifices d'architecture et de corps que ce lion de la peinture élève au-dessus de l'eau dormante des lagunes jusqu'à la voûte du ciel où le heurt de son imagination détermine les ronds concentriques du Paradis. Et je laisse de côté la piété minutieuse de ces enlumineurs du moyen âge, qui dressaient honnêtement procès-verbal de cette physionomie en toute loyauté que le donateur ou la donatrice consacrait à Dieu sous la recommandation d'un saint visible ou invisible. Ce sont des *ex-voto*.

Rembrandt ne peint pas un personnage qui se prête avec complaisance à son étude, il essaye de l'*attraper*, de le surprendre. Il l'introduit dans un atelier machiné. Il le soumet à des éclairages latéraux et artificieux qui éliciteront de lui ce que je demande, qui l'interrogeront, qui mettront en relief et en lumière tel trait de sa physionomie, qui en fournisse la clef, ou, en tout cas, de tel problème à moi personnel. Je pose mes conditions, je choisis mon point de vue. Et si Rembrandt, comme il lui arrive souvent, se prend lui-même pour modèle, c'est en tant que thème qu'il soumet à toutes sortes de cuisines et d'accoutrements, pour voir ce que ça donnera. Il a besoin de ce support que quelqu'un fournit à sa propre imagination. Non point son fils Titus ou cette servante Hendriks, mais quelqu'un qui est parvenu d'une certaine manière à la lumière, quelque ambassadeur de l'ombre à qui il demande ses lettres de créance *(credentials)*. Quant à Franz Hals, il a moins pour idée d'enfermer ses modèles dans un cadre que de les lâcher dedans. Ils se carrent, ils se dilatent, ils font du bruit. Ils déboutonnent un tapage d'étoffes, de mouvements et de couleurs dont sont les symboles la guitare par exemple de ce jouvenceau, qui chante à plein gosier, ainsi que l'attirail de tambours, de drapeaux et de pots à boire qui accompagne le déballage

des corporations. Tout ce fracas se réduit dans les deux tableaux de Harlem des *Régents* et des *Régentes* à la sévérité puritaine et presque macabre d'une reddition de comptes. Ce n'est plus cet étalage de collerettes, d'armes, de rubans, de mollets rebondis et de trognes émerillonnées. C'est un bureau. C'est une table où l'on apporte sinistrement des livres et des chiffres. Quant à ces deux Flamands qui sont Rubens et Jordaens, on ne peut pas dire qu'ils étudient leurs modèles, ils l'exploitent, ils le cultivent. Il mûrit comme un fruit sous leur pinceau vermeil. Ils arrivent à l'expression par la plénitude. C'est de la mythologie en action. Leur galerie de portraits est une espèce de potager humain. Les horticulteurs de Bruges et de Gand ne sont pas plus habiles aujourd'hui à obtenir telle variété de rose cramoisie et de succulente légumineuse.

Tout différent est le portrait espagnol. Le peintre, chapeau bas (il s'est souvent représenté lui-même dans un coin de la toile), introduit son modèle, il lui laisse son autonomie, cette espèce d'agilité qui lui est propre. C'est à nous de nous arranger avec lui. Cette *Casilda* de Zurbaran dont je parlais tout à l'heure, ou cette autre grande dame de Vélasquez, macérée dans une espèce de passion ascétique, ce n'est pas quelqu'un de capturé, c'est elle qui a profité de cette porte ouverte et qui, suspendant ce pas hautain et nullement défunte, nous mesure de l'œil. Comme sa femme de chambre lui a ajusté cette toilette, le peintre n'a fait que se charger du reste. Elle s'avance à notre rencontre. Elle n'est pas évoquée, c'est elle qui nous provoque. Hors du passé, hors du présent, le personnage est appelé à prendre position en avant de lui-même, il a un rôle en quelque sorte offensif à jouer pour lequel il a façonné son visage et son attitude, il s'arrache à la toile de fond, à ce paysage que ce cheval cabré a l'air d'enlever, d'emporter avec lui à ses sabots, il se donne ou plutôt il s'impose à nous dans tout l'avantage des armes et du costume, il profite à plein de cette plate-forme verticale qui est la toile tendue. Presque toujours il y a torsion. Même si le corps de profil fait semblant de passer ailleurs, le visage dirigé vers nous se réfère à notre impression. Nous assistons à l'ascension de ces corps minces qui fusent

(le *Saint-Pierre* du Greco), et le long fusil que laisse retomber la main dédaigneuse de Philippe IV mesure l'altitude à quoi l'orgueil invite la nature. Dans les portraits du Greco, la fraise, la manchette, qui isolent le visage et la main, séparent l'âme du corps vêtu de noir et la dédient à l'impulsion austère que lui impriment les yeux et ces cinq doigts en qui, au bout de nos membres, s'effrange la flamme vitale.

Mais dans ces deux portraits que Goya nous a donnés du dernier Bourbon, ce qui va en avant, ce n'est pas l'âme, c'est l'abdomen, dans l'un accoutré d'une peau tachetée d'animal féroce, qui fait penser à la fable d'Ésope, dans l'autre, d'une écarlate qui brait, c'est le cas de le dire, à tue-tête, une tête à la fois convaincue et bonasse de majordome. Et j'ai gardé le souvenir de ces deux fées dont l'une brasille et l'autre étincelle : l'une pas autre chose, messieurs et mesdames, que la mégère, la carabosse, la pie-grièche, la sorcière, que j'ai eu l'honneur de vous présenter, il y a un moment, dans cette grande composition de la Famille Royale : l'autre, dont le torse fuse, lui aussi, mais c'est d'un ample soubassement de jupes et de satin et se termine, autour de la tête, par une espèce de pétarade ou de pyrotechnie un peu folle d'épis, de dards et de fleurettes. Passons devant les effigies de peintres et de poètes dont l'œil tragique nous reproche d'être vivants, et cueillons sur le corps de la double *maja*, l'une vêtue et l'autre non, cette fleur, chez l'une nacrée de l'épiderme, et chez l'autre aérienne et chatoyante de la gaze et de la soie. Ce n'est pas le visage seul, c'est tout le corps que la coquette tourne, darde vers nous, et l'on dirait que l'artiste l'a tout entière caressée et enveloppée, non seulement de la pointe de son pinceau de martre, mais d'un souffle lumineux, — s'il est vrai que, comme d'eau celle d'un blanchisseur chinois, il y a des moments où la bouche d'un créateur est remplie pour la projeter d'un amidon de lumière, et la lumière lui sort par tous les pores !

Fini des portraits. Il me reste à parler des quatre sublimes tapisseries que Charles-Quint avait voulu seules emporter, comme dépouille suprême de sa gloire, dans sa retraite de Saint-Juste, et dont la splendeur est telle qu'elle efface presque

à mon gré tout le reste de l'exposition. Et n'était-il pas convenable que ce Flamand, ce descendant de la dynastie Bourguignonne, emportât avec lui pour en envelopper sa sépulture, cette Toison d'or, cette toison des Hespérides?

Le papier blanc, c'est le champ où le poète acharné, sillon à sillon, ligne à ligne, lettre à lettre, vers à vers (ou disons que comme un ver à soie [1] il se presse soi-même comme à travers une filière) poursuit d'une plume aiguë l'avancement de sa pensée vermiculaire. La toile tendue sur le châssis carré oppose une paroi virtuelle et sensible à cette vision physique simultanée que le peintre d'une main, partout présente à la fois, lui placarde. Mais la tapisserie, c'est de la laine ! ne se prête pas à ce jeu magique de reflets, d'attrapes et de miroitements. Elle ne luit pas, elle s'imprègne, elle a bu, elle absorbe intérieurement. Quand l'épouse scélérate abat Agamemnon à coups de hache comme un taureau, il s'écroule la tête la première dans la piscine lustrale, l'époux jadis sacrificateur de sa fille, ce n'est pas seulement le sang héroïque qui jaillit, mêlé à celui d'Iphigénie égorgée, c'est Ilion tout entière immolée qui vomit cette exhalation écarlate et le linge documentaire en a absorbé la pourpre indélébile. C'est un témoignage authentique, l'impression irrécusable d'un fait extravasé, qui désormais flotte comme un drapeau, arboré au-dessus de tous les siècles, ce vélum rouge tendu au-dessus de la cuve du théâtre antique où fermente la figure, une fois pour toutes, de toutes les passions humaines. Ainsi encore, si je puis parler sans inconvenance, l'image achiropite, bannière de notre foi, que nous vénérons sur le suaire de Turin. La tapisserie, c'est du souvenir fixé, le travail permanent que telle image, tel spectacle, concerté ou pas, accomplit à l'intérieur de la mémoire, l'état d'équilibre que tel ensemble, une fois envisagé, atteint dans notre magasin mental (ainsi ces resserres du Temple, *gazophylaxia*, dont il est question dans les Livres Saints). N'y cherchez pas un détail minutieux, il s'agit d'une atmosphère (un peu comme ces gaz musicaux que lâchent les grandes orgues) répartie

1. Un ami fantaisiste prétend qu'idéographiquement *soi* et *soie*, c'est le même mot, *s* représentant le fil, *o* le cocon, *i* le ver et le point sur l'i l'œil ou trou (dans *soie*, l'*e* représente le brin maintenant prêt à s'entortiller).

en larges tons, témoignage d'un ébranlement de nos sens (et c'est cette multitude de points), qui, peu à peu, sont revenus, dûment qualifiés, à la stabilité. C'est une espèce d'architecture colorée, une disposition de masses, une vision obtenue par la stagnation. Il n'y a pas des gestes, il y a des attitudes, il n'y a pas de paysage, il y a un rideau, il n'y a pas de personnages, il y a des présences incorporées à une trame, un aplatissement d'ombres décalquées. Tout tient ensemble, tout ne fait ensemble qu'un morceau avec industrie obtenu par un fourmillement de points. L'image totale est proférée par l'effet d'une propagation, d'une vocalisation innombrable de tons, comme celle qui émeut un vaste feuillage. Ce n'est pas notre œil seulement qui est intéressé, c'est tout ce qui en nous est la peau de notre sensibilité. Nous ne lisons pas une affiche, nous nous enfonçons dans une qualité moelleuse, comme celle qui, dans la nature, est l'emploi de la mousse et de l'herbe, et de la feuille, et cette étoffe de l'eau insaisissable. Car l'œil et l'oreille sont les organes de l'intelligence, mais c'est par le toucher que nous parvenons à l'étreinte, qui est une *compréhension*, et ces deux sens premiers que j'ai dits ne sont après tout que les délégués de tous les autres. Nous ne nous échappons plus par une fenêtre, nous sommes enveloppés dans les replis d'une légende, que nous réintégrons, dès que nous avons ouvert la porte et allumé le flambeau, nous habitons, nous endossons un site intérieur, un épisode de la terre et de l'humanité. Nos pensées ont trouvé une base et la mélodie de nos jours une basse. Notre chambre devient un tabernacle, et c'est à dessein que j'emploie ce mot, à l'exemple des Livres Saints qui nous disent que, pour ce lieu qu'Il avait choisi d'habiter avec les hommes, Dieu avait prescrit des tentures de diverses couleurs où, par l'art du brodeur, étaient représentées toutes sortes de choses : l'Être profond à travers le phénomène.

Les quatre grandioses tapisseries dont je m'occupe maintenant et qui garnissaient les murs d'une des premières salles du musée de Genève, représentent différentes scènes de la vie de la Sainte-Vierge. Ce sont *la Mission de l'Ange Gabriel*, *l'Annonciation*, *la Naissance du Christ* et *le Couronnement de Marie*. La Vierge occupe la position centrale qui

s'étend de la terre jusqu'au ciel, elle est entourée à droite et à gauche, en bas de deux scènes empruntées aux récits prophétiques et, en haut, de deux autres qui retracent les réalisations de l'Évangile. Fabriquées pour Jeanne la Folle, mère de Charles-Quint, à la fin du xve siècle, elles sont, nous dit le catalogue, tissées d'or, d'argent, de soie et de laine. L'aiguille industrieuse par derrière, cousant, rattachant tout d'un bord à l'autre, a réuni, en chacun de ces panneaux, quatre aspects correspondants du plan humano-divin, tout le drame de la Rédemption, le ciel et la terre rejoints sur le même métier, le Créateur d'un seul tenant avec Sa Créature glorifiée, tous deux associés au même fil qui va chercher à tous les coins de l'Histoire Sainte les collaborateurs de sa fleur et de ses racines. Ces grandes pages établies devant nous, elles sont trop vastes pour que l'œil les absorbe d'un seul coup. Il ne les lit pas non plus mot à mot et ligne à ligne comme celles d'un livre. Voici tous ces visages blancs comme des hosties, irradiés d'une espèce de lumière intérieure, voici cette manne humaine épandue au travers de l'étoffe théologique, qui nous invite à un entrecroisement de références, telles ces initiales enluminées qui émaillent la prairie des livres d'heures. A tous les coins de l'aire sacrée nous prêtons l'oreille à des conversations simultanées qui se partagent l'élucidation de la Bonne Nouvelle. De cet enfant, entre les bras de Siméon, notre œil pointe jusqu'à ce Verbe, là-haut, assis à la droite du Père, qui tient une couronne dans Sa main transpercée et, de là, il redescend jusqu'à ce groupe de lions, je veux dire de prophètes barbus, qui se partagent en rugissant une proie de lettres hébraïques. Et c'est ce même Verbe *abrégé*, comme dit Isaïe, qui tient aux pages de ce petit livre que l'Ange, de haut en bas, par un chemin diagonal, est venu porter à la Sainte-Vierge, ce Petit Office que, dans trois des panneaux sur quatre, elle ne cesse pas de tenir dévotement entre ses mains bien qu'elle le sache *par cœur*. Et nous aussi, toutes sortes de mots qui sont des exclamations, se forment dans notre âme à la suggestion de cet alphabet, réparti, comme aux jours de Balaam la caravane des promesses, entre ses quatre cantonnements. *Que tes tentes sont belles, Israël !* Nous n'attachons pas notre attention

à une scène sans que toute une armature de rapports en zigzag entre en mouvement et que tout ne se mette à communiquer autour de nous, comme une toile d'araignée quand un souffle l'ébranle. Le Verbe apporté du ciel par l'Ange y remonte avec Marie, qui emporte avec elle l'innombrable balbutiement du textile. Il est dit de Marie qu'*elle conférait toutes choses dans son cœur*. De quoi est le symbole ce petit livre (dont il est question également dans l'Apocalypse) qu'elle épelle entre ses dix doigts. Moïse est descendu du Sinaï avec les deux tables de pierre où tout se trouve écrit par le dehors mais, Marie, celle que *toutes les générations* (et peut-être qu'il ne s'agit pas uniquement des hommes, mais tout ce qui a été appelé à l'honneur de naître) *ont appelée bienheureuse*, monte au ciel, ayant épuisé toutes les pages et rubriques de ce recueil secret, de cette lettre d'amour où son époux l'invite par les noms de toutes les choses qui existent. *Viens*, dit-il, *mon épouse, ma sœur, ma colombe.* Et quel autre nom te donner encore? tous ceux que tressera l'un à l'autre la litanie de Lorette. *Et montre-moi ton visage, car il est beau, et fais-moi entendre ta voix comme elle est douce!* Mais que je n'entende point douloureusement de ta bouche ce mot par lequel Salomon termine son cantique : *Fuis! fuge!* L'heure a changé, le moment est venu. *Viens, tu seras couronnée!* Et que peut-elle répondre sinon : *Me voici!* Celle dont la vie entière n'a été que l'explicitation d'une totale bonne volonté. *Me voici* donc, dit-elle, et de tous côtés se propage à travers l'univers, à larges plis de tissu, et de pourpre, et d'or infus, et de velours bleu, l'onde immense du *Magnificat!*

PAUL CLAUDEL

(Fin.)

SOLDAT DU REICH[1]

AU PAYS DE LILLIPUT

Il a neigé, pendant la nuit, et maintenant tout est blanc. Je pars pour mon château hanté.

A cause de la neige, la ville est toute silencieuse, on n'entend même plus ses propres pas.

Tout en marchant, je remarque de nouveau que je me reflète dans les vitrines élégantes. Je passe, maintenant, à travers un jambon. Puis à travers des livres, des perles, des houppettes à poudre. Autrefois, je voulais piétiner, écraser tout cela... Quelle sottise ! Aujourd'hui, je serais bien heureux de manger le jambon, de lire les livres, d'offrir les perles et les houppettes à poudre à quelqu'un. Mais à qui ? A la demoiselle de la caisse, peut-être. Qui sait ? Tout est possible. Nous verrons ! A vrai dire, tu te sens très seul... Nous verrons, nous verrons ! Je descends vers le port.

La large avenue va s'élargissant de plus en plus. Elle devient aussi de plus en plus bruyante. C'est qu'ici, il y a toujours beaucoup de monde, hiver comme été. Les matelots noirs et jaunes m'évitent, car je porte toujours mon uniforme. Avec mes trois étoiles d'argent. Si ces exotiques savaient que je ne suis plus rien !...

1. Voir la *Revue de Paris* des 1er et 15 décembre 1939.

A droite et à gauche commencent les attractions. Les singes, grands et petits, grelottent avec ensemble. Les tirs et les appareils à sous, le mouton à cinq pattes et le veau à deux têtes, rien n'est fermé, malgré le vent glacial qui souffle de la mer. Rien n'a changé. Les gens piaillent sur les montagnes russes et deux femmes, une grande et une petite, sortent du manège. Elles viennent de monter à cheval et ajustent encore leurs jupes. Elles me plairaient toutes les deux, mais elles ont déjà un cavalier. Un bout d'homme, un misérable rat. Oui, vraiment ! Rien n'a changé. Tout est resté comme autrefois, il n'y a que la neige en plus. Ce rat est aussi mon frère de race, et j'ai donné mon bras aussi pour ce fumier. Je ne puis m'empêcher de ricaner car je sais aujourd'hui que si j'avais mon mot à dire je cognerais avec mon bras sur le crâne du rat jusqu'à ce qu'il crève.

Je passe rapidement devant les baraques, car mon château hanté est tout au bout. Voici, à droite, l'homme au mufle de lion et, à gauche, la femme à barbe. Et là-bas... hé oui ! C'est bien lui, c'est mon marchand de glaces, à qui j'ai acheté deux fois de la glace, bien que je ne l'aime pas. Mais maintenant que l'hiver est venu, il ne vend plus de glace. Il vend des amandes grillées. Je n'achèterai pas d'amandes grillées, bien que je les aime. Non, aujourd'hui, je vais aller droit à elle.

Attention, mademoiselle ! J'arrive !

Mais... Qu'est-ce que cela ?...

Je m'arrête court. Comme si un mur s'était soudain dressé devant moi. Qu'est-ce qui se passe ?... Que veut dire cela ?... Mon château hanté !... Il n'est plus là. Il a disparu !... Rasé ! Volatilisé ! Où est-il donc passé ?

A sa place il y a tout autre chose. Un manège d'autos ou quelque attraction de ce genre. Et ma ligne ? Ma jolie ligne ?... C'est une autre jeune fille qui est à la caisse. Je regarde toujours. Et pendant un moment je me sens malheureux, le cœur lourd, comme si j'avais perdu quelque bien que je n'ai jamais possédé. La neige continue de tomber en silence et une grande tristesse s'empare de mon âme.

Oui. Il était une fois une journée de printemps... Mais

je dus partir. La patrie nous appelait et, légitimement, ne s'inquiétait pas de la vie privée de ses enfants. Légitimement ?

Le vent souffle, humide et froid, les chats ne font plus leur concert et mon bras malade me fait mal. Il ne guérira jamais... Où est passée ma jeune fille ? J'avance de quelques pas et je trébuche. Sur quoi ? Sur rien. Oui, vraiment, il n'y a rien à terre.

Mais voici que l'autre jeune fille se met également à sourire, parce que j'ai trébuché. Elle m'a vu. Elle continue de sourire et me regarde.

Oh ! Tu peux me regarder ! Tu ne me plais point. Je veux m'en aller. Mais je ne vais pas loin. Je traverse seulement la rue. Je m'arrête auprès de mon marchand de glaces et je m'achète des amandes grillées. Elles sont très bonnes.

Je regarde le manège où les gens, seuls dans de petites autos, tournent tout le temps en rond et je demande au marchand de glaces :

— Est-ce que, dans le temps, il n'y avait pas là un château hanté ?

— Oui ! fait-il. Autrefois.

— Et pourquoi n'y est-il plus ?

— Parce qu'il ne faisait pas d'affaires.

Ah ! c'est cela !

— Il était devenu trop vieux jeu, continue le marchand de glaces. Il ne s'adaptait plus à notre époque.

Je dresse l'oreille.

Qu'est-ce qu'il dit ? Il ne s'adaptait plus à notre époque ? Où ai-je entendu déjà cette phrase ?... Je m'en souviens maintenant. Elle est du capitaine. Il l'avait écrite dans sa lettre. C'est là que je l'ai lue pour la première fois, noir sur blanc : « Je ne m'adapte plus à mon époque. »

Qu'est-ce que cela veut dire, au juste ?

Pourquoi mon château hanté ne s'adapte-t-il plus à notre époque ? En quoi ce manège d'autos s'y adapte-t-il davantage ? Ce manège idiot où chacun, tout seul dans sa petite voiture, s'imagine qu'il a sa propre auto et qu'il va où il veut... Alors qu'il ne cesse de tourner en rond.

C'est trop bête.

Mes dragons et mes diables étaient tout de même d'une autre qualité ! Et tout d'abord le squelette... Je me le rappelle parfaitement. Et l'obscurité totale qui prétendait vous donner le frisson, quand vous enfonciez avec un pied dans le vide... C'était, ma foi, beaucoup plus amusant, bien que ce fût, naturellement, bête aussi. Mais c'était d'une bêtise plus jolie. Ou bien serait-ce que je ne m'adapte plus à mon époque, moi non plus ?

Absurde !

Je suis là et je ne puis pas être ailleurs, je ne me laisserai pas bourrer le crâne. Bien sûr, je m'adapte à mon époque, c'est à ces lamentables autos que je ne m'adapte pas. Je n'aime pas tourner toujours en rond, je ne suis pas idiot !

Bon. Assez rêvassé !

Je lance de toute ma force mes amandes grillées par terre, où elles s'écrasent avec bruit, et je retraverse la rue. Je me dirige tout droit vers le manège d'autos.

— Une entrée ? me demande la demoiselle de la caisse.

— Non. J'aimerais seulement avoir un renseignement.

— A votre service.

— Est-ce qu'il n'y avait pas, autrefois, autre chose ici...

— Mais, certainement, monsieur, s'empresse-t-elle. Il y avait le château hanté.

— C'est cela ! Et il y avait aussi une autre demoiselle à la caisse. Une autre jeune fille. Comment vous la décrire...

— Je sais, m'interrompt-elle de nouveau. Mais cette demoiselle n'est plus chez nous.

— Ah ! Et où est-elle donc ?

— Je ne puis malheureusement pas vous renseigner là-dessus. Je l'ignore. Mais voulez-vous, s'il vous plaît, prendre la peine d'aller au bureau ? Tenez ! C'est cette porte noire, là-bas, dans cette cloison blanche. Ils vous diront, sans doute, où la demoiselle se trouve actuellement.

Je remercie et me dirige vers la cloison blanche. Sur la porte, on lit : « Entrez sans frapper ».

J'entre donc, mais aussitôt une voix perçante me prend à partie :

— Vous ne pouvez pas frapper ?

Je m'apprête à répondre grossièrement lorsque je me rends compte de ce que j'ai devant moi.

C'est un nain, un lilliputien. Il a un visage rageur. Ce n'est pas étonnant : il ne doit pas décolérer de n'avoir pas grandi davantage.

Il devait être en train d'arpenter la pièce, lorsque je suis entré. En me voyant, il s'est arrêté court. Je remarque alors un second personnage, qui se tient debout devant un pupitre et griffonne dans de gros livres. Quelque chose comme un comptable. Il m'observe à travers des lunettes aux verres très épais.

Le nain me désigne à lui d'un geste autoritaire, puis me tourne ostensiblement le dos et se met à feuilleter des papiers d'un air important.

— Vous désirez? demande le comptable.

Je m'informe de la jeune fille, mais je n'ai pas le temps d'en dire plus...

Le nain s'est retourné d'un seul coup et fait :

— Aâh !

Il a dit cela d'une voix traînante, en me regardant fixement. Puis il se met à ricaner. Le comptable ricane aussi.

Qu'est-ce qu'ils ont, tous les deux?

Qu'est-ce que cela signifie ?

Le nain continue de me dévisager. Enfin il dit, sur un ton ironique :

— Ah ! Vous êtes celui... qui...

Celui qui?... Comment donc? Quoi donc?

— Vous avez dû partir pour la guerre, poursuit l'autre.

— Oui ! C'est-à-dire... je me suis engagé comme volontaire.

Le nain m'interrompt d'un geste de la main, comme pour dire : laissons cela, pas la peine, nous sommes entre nous.

Puis il me toise de nouveau des pieds à la tête et, se tournant vers le comptable :

— C'est lui ! fait-il.

Le comptable a un petit rire étouffé de vieille pucelle.

Ah, non ! Je commence à en avoir assez.

— Comment c'est moi? Qui suis-je donc? fais-je d'un ton presque menaçant.

— Vous êtes un soldat, monsieur ! répond le lilliputien avec une politesse ironique. Et la jeune fille dont vous vous informez s'était précisément amourachée d'un soldat, apparemment au premier coup d'œil... Elle le connaissait à peine... Oui, le vrai coup de foudre. Et un jour, eh bien ! monsieur le soldat n'est plus reparu.

Je le regarde, ahuri :

— Elle lui a écrit ?

— Et comment qu'elle lui a écrit ! Mais il n'a pas répondu. Non monsieur ! Pas une ligne.

Le comptable continue de rire sous cape, avec une joie mauvaise, très mauvaise.

— En temps de guerre, n'est-ce pas, il arrive souvent que les lettres se perdent, conclut le nain avec un rire bref.

Je sens que tout tourne dans ma tête. Elle m'aurait écrit ? Elle se serait amourachée de moi au premier coup d'œil ? Comment savait-elle qui j'étais, mon nom, mon adresse ? Comme cela, rien que de m'avoir vu ?

C'est impossible ! Impossible !

— Messieurs, dis-je, je crois qu'il doit y avoir confusion.

— ... M'étonnerait ! m'interrompt le nain.

— Mais c'est pourtant impossible...

— Tout est possible.

— Non, je ne puis pas croire cela. Cela ne se peut pas.

— Écoutez-moi, monsieur, dit le nain. Nous ne sommes pas un bureau de renseignements et nous avons à travailler. Si vous le désirez, mon comptable va vous donner l'adresse de cette dame. Ainsi, vous pourrez vous convaincre par vous-même...

Il s'incline sèchement et disparaît derrière une portière.

Je le suis des yeux, tandis que le comptable consulte un fichier. Je demande d'un ton machinal :

— Qui est ce petit monsieur ?

— Le directeur de notre troupe de lilliputiens.

Ah ! J'attends son adresse. Et son nom. Comment peut-elle bien s'appeler ? Eulalie ? Je réprime un ricanement. Non ! Je ne puis pas croire que ce soit à moi qu'elle ait écrit... Elle a dû écrire à un autre soldat. Mais je vais suivre cette affaire,

bien qu'il s'agisse, j'en suis à peu près certain, d'une pure confusion.

Je m'étais déjà rendu compte, lorsque je l'ai vue au printemps, qu'elle devait avoir quelqu'un. Je croyais que c'était quelque roi forain. Ou bien un danseur de corde, un avaleur de sabre, un clown. Mais il ne m'était pas venu à l'idée que ce pouvait être un soldat. Plutôt, même, un lilliputien, étant entendu qu'il roulait sur l'or. Mais, comme je l'ai dit, je vais suivre l'affaire. Nous verrons bien.

Le comptable feuillette toujours son fichier. Je regarde autour de moi. Aux murs sont accrochées des affiches de cirque et d'autres attractions du même genre. Par exemple, une dompteuse avec des tigres royaux du Bengale. Un numéro d'équilibristes, un magicien. Un ours brun et un ours blanc. Et la plus grosse femme du monde. Je ne voudrais pas qu'elle s'endorme sur mon bras, celle-là...

— Ah ! Enfin ! s'écrie le comptable. La voici, cette maudite adresse. Un instant ! Je vais vous la recopier.

— Merci infiniment.

— Il n'y a pas de quoi.

Il enlève ses lunettes, en met d'autres plus fortes et, tout en écrivant l'adresse de ma jeune fille sur un bout de papier, il dit entre ses dents :

— C'était une brave jeune fille, très gentille, très aimable. Cela m'a fait vraiment de la peine.

— Pourquoi ?

Il a un étrange sourire.

— Eh bien, n'est-ce pas, elle était malade... Alors, on a dû la congédier.

— Malade ?

— Oui, assez !

De nouveau, il a ce rire sous cape qui m'est désagréable.

— Qu'est-ce qu'elle avait donc qui n'allait pas ?

— Mon Dieu, fait-il, rien de particulier...

Il a fini d'écrire l'adresse. Il se lève, pose ses lunettes et se tourne vers moi. Il sursaute et fixe sur moi ses yeux aqueux qu'agrandit soudain la terreur. Ou bien est-ce seulement sa myopie ? Non ! Il a peur. Pourquoi ? Je ne le quitte pas des yeux.

Il me tend lentement le bout de papier, d'un geste presque hésitant, comme s'il craignait de me le donner.

— Tenez ! fait-il et sa voix, tout à coup, a un autre ton, elle sonne creux comme si elle sortait d'un caveau.

Je prends le papier et déchiffre le premier mot :

Anna...

ANNA, LA FIANCÉE DU SOLDAT

« Dieu s'occupe de chacun de nous », disait la grosse sœur infirmière. Je commence à croire qu'elle avait raison. Car je ne suis pas responsable de ce qui s'est passé il y a une heure. Cela devait arriver. Quand je réfléchis à la façon dont les choses se sont passées, la neige se met à voltiger devant mes yeux, comme si j'avais la fièvre.

Je vois un ange dans la nuit. Il tient mon bras d'une main, mon pauvre os que j'ai sacrifié pour mon pays. Ce pays qui s'est déshonoré. Et pour toujours... Oui, le capitaine avait raison. Maintenant, moi aussi, j'ai le dégoût de mon pays.

Le clocher de l'église sonnait minuit lorsque j'ai traversé lentement la place vide et que je suis entré à la *Ville de Paris*.

En me voyant, mon père a poussé un soupir de soulagement.

— Où donc es-tu resté si tard ? m'a-t-il demandé d'une voix angoissée. Je me faisais déjà les pires soucis. Je me demandais s'il ne t'était pas arrivé quelque chose. Il y a tant d'accidents !...

Je l'ai rassuré. J'ai rencontré par hasard un ami, lui ai-je dit, et cet ami m'a invité au cinéma, puis à prendre un verre de bière.

Naturellement, j'ai menti. Mais mon père m'a cru.

— J'espère que tu as déjà mangé, m'a-t-il dit, car la cuisine est fermée à cette heure.

— Je n'ai pas d'appétit.

Il m'a lancé un regard scrutateur.

— Tu n'es pas malade ? Prends garde à ta blessure. Elle ne sera pas complètement cicatrisée avant longtemps... As-tu de la fièvre ?

— Non.

— Ne commets pas d'imprudence ! Attends, je vais voir si ne je trouve pas tout de même quelque chose de froid. Il faut manger si l'on ne veut pas se ruiner la santé.

Il a disparu derrière le comptoir. J'ai enlevé mon manteau et me suis assis à ma place habituelle, tout près de la porte.

Il n'y a plus que quelques clients, des chauffeurs de taxi de la station voisine, qui jouent aux dés.

Je me dis que j'ai mangé ici pendant plusieurs semaines, midi et soir, et, bien qu'à des prix modérés, aux frais de mon père.

Il est hypocrite, c'est vrai, mais c'est un brave homme. Je serais désolé de lui faire du tort. Car je ne mangerai peut-être plus longtemps à ses frais ; peut-être est-ce même pour la dernière fois, ce soir.

Peut-être la police viendra-t-elle déjà me chercher demain ?

Absurde ! Comment pourrait-elle découvrir quelque chose, la police ? Qui est-ce qui m'a vu ? Personne. Mais la police est fine, je le sais par expérience. Elle dispose des appareils les plus perfectionnés et elle finit par découvrir les choses les plus invraisemblables, tôt ou tard... Et qui sait, peut-être quelqu'un m'a-t-il vu tout de même, a-t-il tout observé ? C'est parfaitement possible. Un uniforme, cela ne passe pas inaperçu, surtout un uniforme avec trois étoiles, avec trois étoiles d'argent.

Mon père m'apporte du pain et du fromage. Et un verre de vin, le même vin extra que la première fois.

Je le regarde, surpris :

— Du vin ?

— Exceptionnellement ! sourit-il. C'est parce que je suis heureux que tu sois rentré sain et sauf. Et aussi, c'est pour te consoler un peu... Ne t'effraye pas... Voici : il est arrivé une lettre pour toi, ce soir. Notre logeuse a eu la gentillesse de faire exprès le trajet pour me la remettre. Elle a aussitôt pensé que ça devait être quelque chose d'important... Et en effet ! Malheureusement, c'est une mauvaise nouvelle.

— Eh bien, parle !

— Allons ! Allons ! Pas d'impatience. Je vais parler. Hum !.. Voici : la lettre est de la veuve de ton capitaine... Elle écrit...

Mais lis toi-même. La place d'huissier est dans le lac... Rien à faire... Ils ne veulent rien savoir.

Je jette un coup d'œil sur la lettre puis je la pose à côté de moi sur la table.

— C'est bon ! dis-je. Et je me mets à manger le fromage.

Mon père fixe sur moi des yeux ahuris :

— Comment, c'est bon ? s'écrie-t-il. Mais c'est ton dernier espoir qui s'évanouit ! C'est une catastrophe.

— Il y a de pires catastrophes.

— J'en doute, mon enfant, j'en doute ! Qu'allons-nous faire, maintenant ? Tu ne peux pourtant pas manger éternellement ici, en parent pauvre. Personnellement, je n'ai rien là contre. Je paye volontiers. Mais un jour il faudra bien que cela finisse. N'oublie pas que je suis un vieil homme, que le diable peut m'emporter un de ces quatre matins, mais que toi tu es encore jeune... Il faut entreprendre quelque chose.

— François, crie l'un des chauffeurs. L'addition !

Mon père s'éloigne.

Je mange tranquillement mon fromage et je me dis : oui, il faut entreprendre quelque chose.

La place d'huissier, il faut en faire son deuil. Déjà je trouve comique que j'aie seulement pu espérer l'obtenir. Et loger dans une chambre à moi, au ministère, avec la vue sur un parc élégant, où le lierre s'enroule autour des arbres... Comme tout cela est grotesque !

Je me suis acheté à crédit un complet marine et je vais à la poste trois fois par jour... Non, non ! Je n'étais pas fait pour être huissier.

Je suis devenu tout autre chose.

L'essentiel c'est que cela ne vienne pas à être découvert. Alors, tout irait vraiment bien. Car j'avais le droit de faire ce que j'ai fait. Oui, le droit. Je me rappelle encore parfaitement le dégoût que ce comptable m'a inspiré lorsque je lui ai demandé :

— Et que fait-elle, maintenant, mademoiselle Anna ?

Il s'est borné à hausser les épaules.

— Seuls les dieux le savent !

Ils parlent tout le temps des dieux, mais personne ne pense au bon Dieu.

Il y a quatre heures, je me disais encore : impossible que tu sois celui à qui elle a écrit ses lettres. Comment pouvait-elle savoir qui tu es ? Il aurait fallu qu'elle t'ait suivi en cachette, ce soir-là, qu'elle se soit renseignée auprès de la sentinelle, à la porte de la caserne, pour apprendre ton nom ! Allons donc ! C'est impossible.

Ce soir, en quittant le comptable, je pensais : maintenant, tu sais au moins où elle habite.

Elle habitait très loin.

En y allant à pied, j'en avais pour une bonne heure et demie, mais j'économisais l'argent du tram et, bien que la soirée fût avancée, il n'était pas près de faire nuit. Je remontai, d'un pas rapide, l'avenue aux attractions. Il y a des millions d'Anna sur la terre, me disais-je, toutes différentes ; aucune n'est celle que tu cherches. Elles sont blondes, ou châtain, ou brunes. Il y a sûrement aussi des Anna rousses. Des grosses et des minces, des grandes et des petites, des vieilles et des jeunes.

Combien d'Anna as-tu déjà eues ?

Deux seulement, si je ne me trompe. Car il y en a eu dont je n'ai même pas su le nom. Je ne les ai connues que pour la nuit.

Et tes deux Anna, comment vont-elles ?

Laisse-moi tranquille.

Je me moque bien qu'elles vivent ou non. Maintenant, je ne me soucie plus que d'une troisième Anna...

Pourquoi ?

Pourquoi penses-tu à elle ?

Peut-être parce que j'ai fait un jour pour elle une chose dont je n'avais pas envie : j'ai mangé deux fois de la glace.

Ne raille pas. Il n'y a pas de honte à se réjouir de cela. Aimer n'est pas déshonorant...

Je traverse à pas rapides les rues de la ville. Elles sont de plus en plus silencieuses. Comme il peut faire froid, ici-bas !... Tout à coup, je ne sais d'où, une idée me vient. Elle m'éclaire et me réchauffe à tel point que je suis obligé de m'arrêter. Je n'ai jamais rien éprouvé d'aussi beau. C'est un chant, mais dont je ne puis saisir les paroles. Qui donc chante ainsi dans ma nuit ?

Est-ce ma jeune fille?

Silence! Elle veut me dire quelque chose...

— Écoute-moi, dit-elle. Lorsque je t'ai vu, ce soir-là, devant notre château hanté, j'ai pensé que tu allais me reconnaître...

La reconnaître?

— Rappelle-toi! Rappelle-toi!... Toi et moi, nous nous étions déjà connus.

Déjà connus?

— Oui, autrefois, autrefois... Et j'espérais tout le temps que tu viendrais à moi. Mais tu as acheté seulement une carte d'entrée et tu n'as jamais fait la connaissance de ta jeune fille...

— Qui es-tu?

— Plus tard, plus tard!... Naturellement, ce soir-là je n'ai rien dit. Je me suis contentée de griffonner mes lignes. N'est-ce pas, on a sa fierté.

Sa fierté?

— Pas un mot, pas un mot... Reprends ta marche. Je t'attends depuis longtemps.

Elle m'attend?

Je regarde autour de moi.

Le vent souffle et la neige danse.

— Viens donc, viens! Tu n'as plus beaucoup à marcher. Tu vois cette maison jaune, devant toi? C'est là que j'habite, c'est là.

Oui, c'est ici qu'elle habite. Je suis au but.

Sur le bout de papier l'autre a noté : au troisième étage.

Quelle fenêtre est-ce? Je ne le sais pas encore.

Sous le porche, je rencontre la concierge. Elle est en train de laver le carrelage. Je salue et demande si la jeune fille habite bien l'immeuble. Elle me considère d'abord d'un air stupide, sans dire mot. Soudain, elle s'écrie :

— Jésus, Marie! C'est vous? Mais oui, je vous reconnais, maintenant. Je vous croyais mort.

Qui cela, moi?

Mort?

— Je croyais que vous étiez mort à la guerre, fait-elle en

se remettant debout. La pauvre demoiselle a si longtemps attendu un mot de vous !...

A mon tour de la dévisager d'un air stupide :

— Comment ! Vous me connaissez ?

Elle m'examine lentement des pieds à la tête, puis sourit d'un air rusé.

— Non, non ! Je ne dirai rien.

— Eh bien, qui suis-je ?

— Cela, monsieur le sait mieux que personne. En tout cas, c'est bien, à vous, d'être venu tout de même...

Elle s'arrête au milieu de sa phrase et se tait.

Je sens que tout se brouille dans ma tête, je jette un regard indécis dans l'escalier... Et soudain tout prend un air familier, comme si j'avais déjà vu cet escalier en rêve. Mais c'est vrai ! Tu connais tout, ici. Les marches montent là, à droite et la concierge loge à gauche, après ce coude ; là-haut, il y a un couloir sombre, avec trois portes par étage... Je commence à avoir peur. Où suis-je donc ? Cependant, j'entends la voix de la concierge :

— La demoiselle n'habite plus ici. Elle a déménagé il y a six mois.

— Où cela ?

Elle sourit de nouveau de son air rusé :

— Montez donc au troisième étage. La dame chez qui elle logeait vous dira où vous pourrez lui rendre visite. La pauvre demoiselle sera ravie de vous voir ressuscité, surtout après tous les malheurs qui lui sont arrivés.

— Des malheurs ?

— Hé oui ! Ce n'était pas précisément simple.

— Qu'est-ce qui n'était pas simple ?

Elle ricane sans répondre.

Mais je ne désarme pas.

— Eh bien ! Parlez ! Je n'ai aucune idée de ce que vous voulez dire.

Elle me regarde avec insolence et éclate de rire.

— Naturellement ! Naturellement ! Les rois de la création sont toujours parfaitement innocents et n'ont jamais aucune idée de rien, comme s'ils ne savaient pas compter jusqu'à trois, Monsieur mon mari, lui aussi, le cher homme...

— Avez-vous bientôt fini de dire des sottises, fais-je, brutalement.

Elle hausse les épaules.

— Réfléchissez un peu, jeune homme, et vous devinerez.

— Je ne puis rien deviner.

— Tant pis, mais moi je ne dirai plus un mot, plus un traître mot ! Je m'en garderai bien. Je ne veux pas être mêlée à cette affaire. Vous n'avez qu'à vous rendre vous-même auprès d'elle. Elle saura vous rafraîchir la mémoire ! Bonsoir !

Elle me plante là, s'agenouille de nouveau et se remet à frotter son carrelage avec acharnement. Je reste un moment à la regarder, puis je monte au troisième étage. Vers la chambre d'où une jeune fille a déménagé. Où donc est-elle allée ? Cette concierge est une chipie. Grâce à Dieu, elles ne sont pas toutes comme ça. J'en connais de très convenables. En général, il y a deux sortes de gens... Mais il n'y a qu'une jeune fille. C'est vrai, j'ai absolument l'impression d'avoir déjà vu cet escalier autrefois. Patience, bientôt tu t'y retrouveras tout à fait. Me voici au troisième étage.

Je sonne à la deuxième porte, suivant les indications inscrites sur le bout de papier.

Une dame entre-bâille craintivement la porte et je vois, du premier coup d'œil, qu'elle est de ces femmes qui n'ont pas d'âge. Elle devrait avoir les cheveux gris, mais ils sont noirs comme le jais et elle porte un peignoir de bain aux tons criards. Une vieille peinture.

Elle m'examine avec méfiance et je devine, à son air, qu'elle me flanquerait la porte au nez si je ne portais l'uniforme. Mais l'uniforme inspire confiance.

— Vous désirez, monsieur ? s'informe-t-elle.

Elle a un fort zézaiement.

— Excusez-moi de vous déranger si tard dans la soirée. Je ne voudrais qu'un simple renseignement.

Et je lui dis que je suis à la recherche de la jeune fille.

Elle m'examine avec plus de méfiance encore.

— Qui cherchez-vous, monsieur ?

— Pardonnez-moi, fais-je en m'inclinant, mais c'est la concierge qui m'a envoyé chez vous. Elle tient un langage si

obscur que, pour un peu, je ne saurais plus moi-même qui je suis.

— Peut-on savoir quelles sont les relations de monsieur avec cette demoiselle? s'enquiert-elle. Je veux dire : êtes-vous son parent?

Je souris de mon air le plus aimable.

— La concierge prétend que je suis son fiancé.

— Oh ! s'écrie-t-elle avec indignation. Cette femme impossible ne sait dire que des sottises. Avec cela, elle confond tout le monde. Je crois qu'elle ne possède pas toute sa raison... Vous ne pouvez pas être son fiancé, monsieur. Son vrai fiancé était aussi un militaire, en effet, et pour cette idiote tous les militaires se ressemblent. D'ailleurs elle n'a vu le vrai fiancé qu'une seule fois, et très rapidement, car il n'est venu qu'une fois ici... Ah oui ! le bonheur n'a qu'un temps.

Ainsi, me dis-je, tu n'es pas celui à qui elle a écrit ses lettres... C'était un autre soldat.

— Hum ! fais-je à haute voix.

Je n'en dis pas plus. Chose curieuse, il m'est complètement indifférent que ce soit un autre, et non moi. Comme si je savais déjà que l'essentiel n'a pas encore été dit.

— Vous avez fait la guerre aussi? me demande la vieille, intéressée.

— Oui, c'est-à-dire... je me suis engagé comme volontaire.

Elle a le même geste de la main que le lilliputien, tout à l'heure : ça va, pas la peine, nous sommes entre nous !

Elle m'invite alors à entrer, car,

— ...on ne peut pourtant pas s'entretenir sur le palier, dans le froid, avec un héros.

Elle me conduit dans sa chambre.

— Excusez-moi de vous faire entrer dans ma chambre à coucher, mais c'est la seule pièce que je chauffe, bien que nous ayons conquis des tas de territoires...

Elle a dit cela sur un ton quelque peu ironique, mais je n'y vois pas d'inconvénient.

— Oui, dis-je. Nous avons été vainqueurs.

— Quant à cueillir les fruits de notre victoire, poursuit-elle, j'en doute fort. Je crains qu'en tout cas, mon humble personne

ne connaisse point ces bénédictions qu'on nous prophétise. On est déjà si vieux !...

— Oh ! madame ! protesté-je poliment.

— Na na na ! me menace-t-elle du doigt. Petit flatteur !

— Je dis la vérité.

— C'est très méritoire, mais, le plus souvent, ce n'est pas une entreprise sans danger... Regardez ! Tout cela, c'était moi.

Elle désigne les quatre parois de la pièce, tapissées, du haut en bas, de photographies.

Je reconnais vaguement une jeune femme en tricot blanc. Était-ce cela, mon vis-à-vis ?

Elle détache une image du mur.

— Moi et mon frère.

C'était donc une artiste ?

Je vois un trapèze, des anneaux, des projecteurs...

— Mon pauvre frère !... Il est tombé pendant la grande guerre. Ah ! Nous faisions une magnifique attraction à nous deux. Et quel succès ! J'étais alors encore une enfant.

Une enfant ?

Cela, non, c'est exagéré.

Avec une poitrine pareille tu devais avoir au moins dix-huit ans. Et je calcule rapidement l'âge que cela lui fait aujourd'hui.

— C'était le bon temps ! soupire-t-elle. Mais aujourd'hui ! Qu'est-ce qu'ils savent faire, tous ces artistes modernes ? Rien que du bluff ! Une jolie frimousse, et cela leur suffit !... Excusez-moi ! Je bavarde, je bavarde de mes affaires personnelles, et nous nous éloignons complètement du but de votre visite. Ainsi, vous êtes venu vous renseigner au sujet de cette pauvre mademoiselle Anna ? Pardonnez mon indiscrétion, mais, pour diverses raisons, j'aimerais savoir pourquoi vous vous intéressez à elle ; je veux dire : à quel titre ? Êtes-vous son parent ?

Moi ? Que dois-je répondre ?

Certes, je lui suis attaché de quelque manière ; sans quoi, je ne serais pas ici... Mais son parent ? Pas que je sache.

J'ai envie de sourire mais la vieille enfant m'observe avec une attention aiguë. Je dis sans sourciller :

— Je suis son frère.

— Son frère?

— Oui.

— Pas possible!

— Pourquoi pas?

Elle est tellement surprise qu'elle ne répond pas.

Nous nous taisons.

— Ainsi, vous êtes son frère, reprend-elle enfin. Et vous ne vous êtes pas soucié de votre sœur.

— Je n'avais pas le temps.

— Mauvais prétexte! Rien que des mauvais prétextes! On doit toujours avoir le temps pour un être humain. L'être humain vient en premier lieu. Tout le reste ne vient qu'ensuite.

— C'est possible...

— C'est certain! Sinon, où irions-nous?

Évidemment, où irions-nous?

C'est la question que je me pose aussi, tandis que le brouillard s'épaissit autour de moi. Jaune et sale, il descend sur mon âme.

Un arbre s'élève, un arbre mort [1]. Au bord d'un haut plateau.

A nos pieds bâillent les abîmes, et en leur fond mugissent les torrents...

Nous avons fait prisonniers cinq hommes et nous allons les pendre à l'arbre. Le plus âgé d'abord, le plus jeune en dernier, comme il se doit.

Nous épurons, nous épurons!

Et le capitaine arrache une étoile, une étoile d'argent.

Capitaine, capitaine, qu'écrivais-tu donc dans ta lettre?

« Nous ne sommes plus des soldats, mais de misérables bandits, de lâches assassins. Nous ne combattons plus honorablement contre un adversaire égal, mais perfidement et bassement contre des enfants, des femmes et des blessés... »

C'est comique! J'ai retenu chaque mot!

Et voici que les corbeaux passent de nouveau dans le ciel

1. Il y a dans ce passage halluciné, sans cohésion apparente et qui semble avoir été écrit sous la dictée de l'au-delà, un accent prophétique. C'est, on le sait, un arbre mort, un marronnier desséché qui, brisé en deux par la tempête, a tué Odon de Horvath. (Note du traducteur.)

et que le capitaine s'est éloigné de nous. Sans regarder à droite ni à gauche.

Il s'est assis sur une pierre et il dessine avec son sabre sur le sable. Il ne veut pas me regarder. Que dessine-t-il donc là-bas?

Des lignes?

Et pendant que je me pose cette question, voici que l'épais brouillard s'éclaircit, la suie se dépose et soudain je vois clair.

Chaque fois que je sentais obscurément que quelque chose de bas était en train de se commettre, l'image de ma chère sœur me revenait à l'esprit, et je ne pouvais m'empêcher de penser : je voudrais être auprès de toi...

— Si monsieur son frère était venu plus tôt, dit la voix de mon vis-à-vis, alors peut-être que tout se serait passé différemment et que ce grand malheur ne serait pas arrivé.

— Un malheur?

— Cela me fait beaucoup de peine d'avoir été choisie par le destin pour vous communiquer cette nouvelle, mais vous savez qu'avec le destin on ne discute pas... C'est une triste histoire mais qui peut, cependant, être exposée en quelques mots. Voici : Votre pauvre sœur avait une très bonne place...

— Au château hanté...

— C'est çà. Mais un beau jour elle a été congédiée.

— A cause du manège d'autos?

— Le manège d'autos? Mais non! Elle a été congédiée parce qu'elle attendait quelque chose... Comment dirais-je : Quelque chose de petit... un enfant.

— Un enfant?

— Oui, et dans cette bonne place elle n'aurait pas pu, naturellement, faire son service avec la même assiduité que d'habitude, elle aurait dû, de temps en temps, prendre peut-être une demi-journée de repos, et c'est pourquoi la maison l'a congédiée. Notez que la maison ne s'en serait même pas aperçue s'il lui avait fallu perdre quelques sous à cause d'une employée enceinte. C'est, en effet, une très grosse société, qui possède la moitié de l'avenue et les attractions les plus importantes ; elle a profité de la crise pour tout acheter. Mais

voilà comme sont ces gens : ils n'ont aucun égard pour l'individu, pour la personne humaine. Ils construisent, ils construisent, mais s'il y en a qui passent sous les roues, peu leur importe. Il en restera toujours assez, se disent-ils, pour se laisser faire. Et notez que, par-dessus le marché, le père de l'enfant était un soldat, un vaillant défenseur de la patrie, un de ces fameux « volontaires » !

« Votre pauvre sœur n'a pas cessé de lui écrire, mais elle n'a jamais reçu de réponse. Ce n'était pas étonnant, d'ailleurs. Un beau matin, toutes ses lettres lui sont revenues, non décachetées, accompagnées d'un avis officiel : « Destinataire mortellement blessé au cours de manœuvres militaires. » Elle était, naturellement, désespérée ; elle n'avait rien, pas d'argent, pas de place. Elle s'est laissée entraîner, sans réfléchir, à une bêtise, oui, une vraie bêtise. Elle s'est fait enlever l'enfant par une personne louche. La chose a été découverte, et maintenant la malheureuse fille est à l'ombre.

— A l'ombre ?

— Imaginez-vous cela ? Elle a écopé deux ans !

— Deux ans ?

— C'est épouvantable...

Nous nous taisons.

Je songe au lilliputien. Il est le directeur de sa troupe. Sans doute est-il aussi intéressé financièrement dans l'entreprise, sinon il n'aurait pas eu ce ton de maître. Il a un visage méchant et rageur. Ce n'est pas étonnant, il doit être furieux de n'avoir pas grandi davantage. Et il passe sa colère sur les autres. Il congédie. Sans aucun égard pour rien. On devrait lui casser la figure. Comment ? Un nain. Tu veux frapper un infirme ! Pourquoi pas ?

— Comme je le disais, peut-être tout aurait-il tourné autrement, si monsieur son frère s'était montré plus tôt, continue la vieille. Je ne cesse de le répéter : le monde irait bien mieux si les hommes s'occupaient un peu plus des femmes, au lieu de ne penser qu'à eux-mêmes. Le bon Dieu a créé Adam et Ève, et non pas des régiments, des compagnies et des divisions.

— Où est-elle donc enfermée ?

— A l'autre bout du monde, sinon je lui aurais déjà rendu volontiers visite. La pauvrette ! On peut aller la voir tous les trois mois. En tout cas, écrivez-lui une lettre bien tendre, qui la réconforte un peu.

— Oh, oui, je lui écrirai...

Je me lève. Elle m'accompagne jusque dans le vestibule.

— Chaque matin, vous voyez les journaux se plaindre de la dénatalité, du déclin de la race, parler de la protection de l'enfance, et une pauvre fille est jetée à la rue parce qu'elle va être mère. Nos chefs devraient intervenir.

— Est-ce qu'ils n'interviennent pas ? dis-je en dissimulant un ricanement.

— Mais, mon cher monsieur, où donc vivez-vous ? Dans la lune ?

— Non, plus maintenant...

— Ici, chez nous, sur terre, une mère sans place, avec un bébé, peut recevoir, dans le cas le plus favorable, une petite pension avec laquelle il n'est possible ni à la mère, ni à l'enfant de vivre, s'ils n'ont pas déjà quelqu'un chez qui ils peuvent loger et se nourrir. On dirait que vous ne le saviez pas, à voir votre air perplexe.

— Oh non ! dis-je. Et devant moi se dresse l'image de mon père. Il boite. Et ma pension. Elle boite encore davantage.

Nous voici sur le palier.

— Voulez-vous que je vous dise ? fais-je lentement. Nos chefs sont de grands imposteurs.

— Chut ! s'exclame-t-elle, épouvantée. Et elle regarde anxieusement autour d'elle. Pas si fort, pour l'amour du ciel ! Et il est en uniforme, par-dessus le marché !... Faites attention.

— C'est bon.

— D'ailleurs, à quoi ça sert-il ?

— Possible !...

— Adieu... et occupez-vous plutôt de votre sœur.

— Bonsoir, madame !

Je descends l'escalier marche par marche. Tranquillement, très tranquillement. Extérieurement, on ne remarque rien. Mais en moi monte une terrible fureur, une haine effroyable. Ah ! c'est maintenant que je voudrais faire de l'épuration !

Épurer jusqu'à la racine. J'aimerais être un aviateur, sur un gros avion de bombardement, et croiser au-dessus de nos chefs, tandis qu'ils sont réunis pour se partager ce petit pays que j'ai aidé à conquérir. Cet État incapable de vivre, dirigé par un misérable gouvernement qui défend tout le temps le soi-disant point de vue du droit.

Un point de vue ridicule, hein?

C'est ce que vous croyez.

Dites-moi, messieurs les chefs, tout à fait entre nous, qui est-ce qui gagne vraiment ce pays conquis? Qui est-ce qui obtient le minerai, la graisse, le pain? Qui donc?

Je ne vois qu'une prison.

Vous n'avez à la bouche que les mots de : mission historique.. Vous n'avez pas de mission historique à avoir. Ne nous contez pas de boniments, quand vous ne cherchez qu'à voler...

A grands pas, je redescends, dans la nuit noire, vers le port. Vers le pays de Lilliput. Car je veux demander raison à cette entreprise qui a congédié une jeune fille dans de telles conditions. Il est vrai que cela ne me concerne pas directement, mais on ne peut pas tout laisser faire, tout de même.

Qui est-ce qui accepte tout?

Un lâche. Et je ne suis pas un lâche. Mon cœur est comme une mer en furie, sous un ciel noir, où roulent des nuages tumultueux...

Prends garde, prends garde! Tu portes encore l'uniforme et cela pourrait te coûter ta tête.

Couvre-les, ta mer et ton ciel.

Cache-toi jusqu'à ce que tu te sois calmé.

Cache-toi...

Je passe devant le manège d'autos. Les derniers clients y tournent en rond.

Grand bien vous fasse!

Et voici la cloison blanche avec la porte noire. Les bureaux ont fermé. Un gamin vient à passer. Je lui demande :

— Quand est-ce que ça rouvre, ici?

— Demain à huit heures.

C'est bon, me dis-je, je reviendrai demain. Je remonte, une fois de plus, l'avenue, mais sans me presser car, pour aujour-

d'hui, je n'ai plus rien à faire. La plupart des baraques ont déjà fermé. Les avaleurs de sabre et les mangeurs de feu n'avalent plus et ne mangent plus. La femme à barbe, l'homme au mufle de lion et la plus grosse femme du monde sont bien bordés dans leurs petits lits, où ils font de doux rêves. Seul un petit singe grelotte encore dans la nuit. Il voudrait bien grelotter à qui mieux mieux, mais il n'y a pas d'autre singe pour grelotter avec lui. Les chevaux du manège sont déjà à l'écurie et les tirs, eux-mêmes, ont fermé. A gauche, une lumière tombe sur la neige. Elle vient d'une brasserie. Celle-là reste, naturellement, toujours ouverte... Tiens ! Je vais entrer y prendre un bock. Ce serait beau si on pouvait prendre une bonne cuite, pour pouvoir s'imaginer qu'on a de nouveau un avenir...

J'ai déjà la main sur le loquet lorsque, sur le point d'appuyer, je m'arrête. Car j'ai aperçu dans la brasserie une vieille connaissance. L'homme qui m'a donné l'adresse de ma sœur sur un bout de papier. C'est bien lui, c'est le comptable. Il est en train de consommer un hareng. Comme il mange délicatement ! C'est peut-être parce qu'il est myope. Il savait pourquoi elle avait perdu sa place. Il le savait fort bien... Il m'a d'ailleurs dit : « Cette demoiselle était malade ! » Et lorsque je lui ai demandé : « Qu'est-ce qu'elle avait ? » Il m'a répondu : « Rien de particulier. » Rien de particulier ? Eh bien, tu vas voir ! Il bouffe toujours. Je remarque qu'il porte des mitaines contre le froid. Et je pense tout à coup : il faut que tu aies froid. Et que tu ne manges plus de hareng.

Il jette un coup d'œil sur la porte et a un léger sursaut. Le morceau qu'il allait porter à sa bouche tombe de sa fourchette. M'aurait-il reconnu ? Il a tout de suite regardé ailleurs. Certainement ! Il a dû me reconnaître, malgré sa myopie. Il repousse l'assiette et le hareng. Est-ce que je t'ai coupé l'appétit ?

Il se lève de table, mais il ne quitte pas la brasserie, bien qu'il ait fini de consommer. Il fait mine de partir, sans arriver à se décider. De temps en temps, il regarde à la dérobée vers la porte pour voir si je suis toujours là. Oui, je suis dehors et je n'entrerai pas. J'attendrai jusqu'à ce que monsieur

veuille bien se montrer. Car je veux te demander, seul à seul, pourquoi ta maison a congédié la jeune fille. Seul à seul, parce qu'il n'est pas exclu que je reconnaisse la nécessité de t'administrer une bonne correction.

Patience, je saurai te faire sortir... Je m'éloigne de la porte. Mais je ne vais pas loin. Je me dissimule contre un mur. La porte s'ouvre. Ce n'est pas lui. C'est un ivrogne qui s'éloigne en titubant et en chantant.

Enfin, voici mon homme. Il reste d'abord sur le pas de la porte et regarde avec méfiance autour de lui... Oui, tu savais bien que c'était une ignominie. Il ne peut pas me voir. Je suis caché par l'ombre d'une balançoire. Tout à coup, il se décide. Il prend à gauche. Je le suis. Il tourne dans une rue latérale que je ne connais pas. Nous traversons deux petits ponts. Nous longeons le canal. Nous avons laissé les dernières habitations derrière nous. Il n'y a plus que des entrepôts... Maintenant, l'homme longe une palissade. Marche toujours ! Je saurai te rattraper. Il souffle un vent glacial. Je crie :

— Hep !... Monsieur le comptable ! Une minute !

Il se retourne, m'aperçoit et sursaute de peur... Il presse l'allure. Me voici derrière lui.

— Vous allez vite, dis-je, mais je sais aller vite aussi.

En deux pas je l'ai rejoint et je lui barre le passage. Il est bien obligé de s'arrêter.

— Que voulez-vous de moi ? demande-t-il et il regarde autour de lui, cherchant du secours. Mais personne ne vient. Il n'y a que nous deux.

— Je voudrais vous demander un renseignement concernant votre société...

— Venez demain à mon bureau, me coupe-t-il, et il fait des efforts surhumains pour ne pas trahir sa peur.

Je ricane :

— Demain ? Qui sait si demain je serai encore vivant ?

— Nous voulons l'espérer, dit-il en s'efforçant de sourire.

— Écoutez-moi, fais-je d'un ton grave. Il s'agit de la jeune fille qui était employée au château hanté. Vous m'avez dit, tantôt, qu'elle avait été malade.

— Hélas ! Hélas ! ...

— Saviez-vous ce qu'elle avait?

Il me regarde un instant, puis se passe la main sur les yeux qu'il lève ensuite vers le ciel... Y chercherais-tu du secours? Tu peux chercher, tu m'appartiens, maintenant.

Soudain il se ressaisit et, à mi-voix, demande :

— Excusez-moi... Etes-vous vraiment le père?

— Non.

— Non! répète-t-il en me toisant. Une lueur d'insolence perce dans son regard :

— Mais alors, en quoi les affaires de cette jeune fille vous regardent-elles?

— Elles me regardent, et ça suffit.

— Laissez-moi passer.

— Pas encore! Alors, vous trouvez que c'était régulier de congédier cette jeune fille?

— Je voudrais bien savoir ce que vous voulez de moi.

— Je veux une réponse.

— Pardon, pardon! Dès lors que mademoiselle Anna ne pouvait plus remplir convenablement son service, nous étions obligés de la congédier. N'oubliez pas que nous sommes une très grosse entreprise et que nous supportons, par conséquent, de très grandes responsabilités.

— A l'égard de qui?

— Nous avons à nous occuper d'environ 240 personnes : employés, artistes, etc... Dans ces conditions, personne ne peut exiger de nous que nous nous souciions de chaque cas particulier.

— Pourquoi pas?

— Parce que l'individu ne joue plus aucun rôle.

Je le regarde, stupéfait. Aucun rôle? C'est ce que j'ai dit, moi aussi, dans le temps. Quelle sottise! Quelle sottise!

— Il faut que notre société fasse des bénéfices, continue l'autre. La concurrence commerciale est, elle aussi, une lutte. Oui, mon cher monsieur, une guerre et pas autre chose. Et il est connu qu'une guerre ne se fait pas avec des gants. C'est ce que vous devriez savoir.

Avec des gants? Ce sont mes propres mots. C'est ce que j'ai pensé lorsque le capitaine s'est écrié qu'un soldat n'est pas un assassin.

Le comptable me regarde un instant d'un air railleur et rit sous cape. C'est, du moins, ce qu'il m'a semblé. Il continue de réciter son boniment. Et pendant qu'il parle il me semble que c'est moi-même que j'entends. Toutes les formules et les phrases creuses, impudentes et présomptueuses, je les entends répétées, ressassées. J'ai la nausée de moi-même. J'ai le dégoût de ce que je fus... Oui, le capitaine avait raison. Je détestais la vie confortable et désirais une existence dangereuse. Quel menteur j'étais ! Oui, un lâche menteur.

Censuré.

C'était un joli bourbier, cette vie soi-disant dangereuse que j'aimais tant. J'étais dans le rang, et cela ne me regardait pas, si ma sœur se trouvait en prison ou non. Ah ! j'étais une jolie brute ! Non, je n'étais pas un homme. Si je rencontrais aujourd'hui celui que je fus autrefois, je crois que je m'assommerais moi-même. Et voici que cette myope canaille ose même répéter :

— La guerre est la mère de toutes choses.

— Silence ! dis-je brutalement. Savez-vous ce qui est arrivé à cette jeune fille ?

— Aucune idée !

— Elle est en prison.

— En prison ? Et pourquoi ?

— En dernière analyse, parce qu'elle a perdu sa place.

— Cela me fait de la peine.

De la peine ?

Il le dit. Mais on dirait, plutôt, que cela lui fait plaisir qu'elle doive souffrir, car il a soudain un air satisfait et sûr de soi, comme s'il avait même oublié ma présence. Mais ne crains rien, je suis là et je ne te lâcherai pas.

Il hausse maintenant les épaules :

— Cher monsieur, c'est un fait : l'individu, malheureusement, ne compte pas.

Il sourit et je ne puis m'empêcher de penser : tu es une sale bête et un fourbe. Je m'étonne de rester si calme.

— Vous êtes un chien ! dis-je.

Il me regarde d'abord avec ahurissement, comme s'il avait mal compris, mais ensuite il éclate :

— Ah ! Permettez !...

— Je ne vous permets rien, car vous êtes un chien, oui, un chien imbécile qui ne pense pas qu'un beau jour il peut perdre sa place tout comme cette jeune fille, puisque « malheureusement », l'individu ne compte pas.

Il me lance un regard haineux :

— Jeune homme, ne me confondez pas avec le premier employé venu. Je suis le chef comptable, et depuis trente-six ans dans la même maison...

— Cela n'a aucune importance.

— Ho ! ho ! jeune homme !

Il a un ricanement moqueur.

— En outre, vous oubliez qu'il me serait difficile de me trouver un jour dans une situation intéressante. Et il rit de nouveau de son petit rire étouffé. Je vois rouge. Je le saisis au collet et lui donne un coup de poing dans la figure. Ses lunettes tombent.

— Vous me frappez? hurle-t-il. Vous frappez un vieil homme? Au secours ! Au secours !

Je me jette sur lui et le bâillonne de ma main. Il s'agrippe à mon manteau. Je lui assène de nouveaux coups. Il chancelle. Tout à coup, j'aperçois le canal. Mais, n'était-il pas là depuis toujours? Il essaye de me mordre la main. Attends, gredin ! Disparais de ce monde ! Dans le canal, dans le canal... Disparais !... Je m'en allai sans me retourner. Le vent soufflait et la neige dansait. Je rentrai à *la Ville de Paris*. J'avais ramassé ses lunettes et les lui avais lancées. Pour qu'il voie mieux la vase du canal. Maintenant il sait si l'individu compte ou non. Je me sens la conscience parfaitement tranquille. Car quiconque dit que l'individu ne compte pas, mérite de disparaître.

LE BONHOMME DE NEIGE

Deux jours ont passé et aujourd'hui je suis redevenu moi-même. C'est qu'hier et avant-hier j'ai passé des journées très agitées. Je me demandais si j'allais être découvert... J'avais même commencé à parler de nouveau avec le bon Dieu. Je me rappelais obscurément qu'il fallait lui donner quelque chose, n'importe quoi, si peu que ce fût, Il était reconnaissant de tout... Comme s'il était un mendiant... Offre-lui quelque chose... Donne au premier mendiant que tu rencontreras ! Donne-lui cinq écus... Mais attention ! Il ne te reste plus qu'un seul écu. Eh bien, un écu c'est beaucoup d'argent aussi, surtout pour toi. Donne tout ce que tu possèdes. Donne-le à un mendiant pour que la chose ne soit pas découverte...

J'allais ainsi, sans repos, à travers la ville, mais je ne rencontrai nulle part de mendiant. Comme si l'enfer les avait tous engloutis !... Apparemment, ces messieurs ne voulaient plus rien savoir de moi. Ce fut d'ailleurs très bien ainsi, car ce matin j'ai lu dans le journal un court entrefilet où il était dit qu'un comptable avait été victime d'un accident en rentrant chez lui. A cause de l'obscurité et de sa très forte myopie, il avait dû glisser sur le sentier gelé et tomber dans le canal. Il laisse une veuve dans la désolation, un fils marié et deux filles célibataires.

On ne découvrira pas la vérité. Il y a tout de même une justice immanente. Et le journal, s'adressant aux autorités compétentes, demande à quelle date on se décidera à mettre un parapet au canal ? Oui, quand ?

C'est l'après-midi... Il y a deux jours, à cette heure-ci, il faisait encore clair. Cette nuit, le plein hiver est venu et les fleurs de glace fleurissent aux fenêtres. Je suis dans la chambre de mon père et je viens de terminer une lettre, une lettre à la jeune fille qui est devenue ma petite sœur.

« Chère Mademoiselle, » ai-je écrit, « sans doute ne vous souvenez-vous plus de moi. Pourtant, je voulais toujours vous écrire. J'ai été soldat, je l'ai même été avec plaisir.

A vrai dire, je vous connais seulement de vue, mais j'ai souvent pensé à vous et je vous ai aussi cherchée partout. Aujourd'hui, je connais votre triste sort. Croyez bien que je ne vous oublierai jamais et que je chercherai à vous aider de toutes mes forces, car j'aime la justice... »

Je ferme la lettre et je descends la mettre à la poste. Depuis hier il fait un froid polaire. Le crépuscule est bleu noir... Oui, c'est le règne de la glace.

Lorsque j'ai jeté la lettre dans la boîte, jai regardé ma main vide. C'est celle de mon bras blessé et je ne me consolerai jamais de sa perte, aussi longtemps que je vivrai. Il ne me laissera pas de repos... Qui sait si elle recevra ma lettre? Qui sait si elle répondra? Il ne faut pas qu'elle apprenne que j'ai déjà tout fait pour elle. Car ce serait trop dangereux pour moi. Les femmes ne savent pas tenir leur langue... Et en quoi est-elle plus avancée du fait que les autorités n'ont pas encore posé le parapet du canal? Peu m'importe! Que cela lui serve ou non : je ne m'inquiète pas de ce qui doit être, je m'inquiète de ce qui n'est pas permis qui soit. Il n'est pas permis que l'individu ne joue aucun rôle, quand bien même il s'agirait de la plus humble des jeunes filles. Et quiconque soutient le contraire mérite d'être supprimé... Radicalement!

Ce qui viendra ensuite est encore dans les brumes du futur.

Maintenant ma lettre est partie... J'erre dans les rues. Vais-je lentement ou vite? Je ne le sais plus très bien moi-même. J'essaye de mettre de l'ordre dans mes pensées, mais je n'y parviens pas, malgré tous mes efforts. Je dois toujours reprendre du début, et soudain je me sens complètement abandonné, comme si mon âme m'avait quitté... sans doute à jamais.

Il fut un temps où je croyais qu'on pouvait se tirer d'affaire avec la haine. Alors, je marchais dans le rang. Comme j'étais bête, comme j'étais bête! Car même si tu as toujours quelqu'un qui marche à côté de toi, à droite et à gauche, jour et nuit, tu demeureras toujours un glacier solitaire. Et les montagnes, elles croissent jour et nuit; mais toi, tu te ratatines. Tu te recroquevilles sur toi-même, tu demeures accroupi au fond de toi-même, comme une vieille chouette. Le jour, tu es aveugle,

et la nuit, tu n'attrapes rien. Car partout où tu voles, la vie s'éteint. Crève de faim, ou dévore-toi toi-même !...

Je m'arrête et regarde autour de moi. Où vais-je donc ainsi ? Je me suis déjà tellement éloigné de la maison !... Il faut revenir. Je me sens si fatigué ! Ce n'est pas étonnant. C'est le résultat de ces deux dernières journées, et surtout des nuits. Ah ! celles-là, je ne voudrais pas les revivre. C'est que c'est fatigant d'avoir peur. Je ris malgré moi. Maintenant tout est arrangé. Il a glissé sur le sentier gelé, etc., etc. Continue donc ta promenade. Reste encore un peu au grand air ; tu dormiras mieux cette nuit. Je continue donc. Peu à peu les habitations s'espacent. A droite, commence une clôture métallique. Derrière, on voit beaucoup d'arbres blancs et des arbustes grands et petits... Ah ! un parc ! Il ne passe âme qui vive. Je respire profondément. Cela sent la neige. Ici il fait vraiment beau. Devant moi se dresse une haute grille. A la porte, un écriteau dit : « Ouvert de huit heures du matin à la tombée de la nuit. »

A vrai dire, la nuit est déjà tombée, mais la porte est encore ouverte. Viens ! Entrons !

Les petites étoiles d'argent brillent si fort que le ciel semble de velours noir. Mais à l'est s'accumulent des nuages, toute une montagne de nuages... Il neigera encore sûrement pendant la nuit.

Et tandis que je me promène dans les allées du parc, je suis pris, tout à coup, d'un sentiment singulier car, si je ne me trompe, au delà de ce tournant on doit arriver à un petit square réservé aux jeux des enfants. C'est exact ! Voici mon square !

Ici tu as joué autrefois dans le sable. T'en souviens-tu ? Tu as construit des châteaux et une ville. Où sont les châteaux ? Où est la ville ? Le sable est couvert de neige... Tout cela est fini, fini ! Une nouvelle ère commence.

Je m'assieds sur un banc et ferme les yeux. Quelle tranquillité ! Et comme certaines choses peuvent aller et venir sans bruit !... Le souvenir, par exemple. Même quand il vient des recoins les plus reculés de la mémoire !

Dans les arbres on entend le tic-tac d'une montre... ne t'endors pas, surtout.

Je bâille, je bâille, comme si la Grande Nuit allait venir. Oui, il est temps que tu reviennes, sinon on va fermer la porte devant toi. J'ai un frisson de terreur... Qu'est-ce que j'ai pensé là? Qu'était-ce que cette phrase comique? Elle n'avait pourtant aucun sens.

Voici la neige. Le vent me la jette au visage, elle me pique, me mord comme une multitude de fourmis. Elles rampent, les fourmis, elles bâtissent leurs fourmilières. Il fait de plus en plus froid. Et soudain, je la retrouve, ma phrase, ma phrase comique de tout à l'heure... Je puis la redire, même, d'un bout à l'autre :

« A l'origine de toute ère nouvelle, les anges se tiennent dans la ténèbre silencieuse, les yeux pâles et le glaive de feu à la main. »

Je suis curieux de savoir si la femme du capitaine a déchiré la lettre. Ou si quelqu'un la retrouvera un jour. D'autres hommes...

Rentre chez toi, sinon tu vas trouver la porte fermée. Oh! Laisse donc! Voici que maintenant les fourmis dorment, elles aussi. Le froid va devenir plus chaud... Il neige, il neige, comme dans un conte de fées.

Où suis-je donc?

La pièce est obscure, je suis assis par terre. Les fenêtres sont trop hautes et je ne puis voir dehors que si l'on me soulève. Eh oui! Après une guerre le charbon vient souvent à manquer.

Je vais demander au bon Dieu pourquoi il faut qu'il y ait des guerres.

« Il fait froid ». Cela reste mon premier souvenir. . .

. . . . . .

La nuit s'écoule. Un nouveau jour pointe lentement. Je suis couvert de neige et ne bouge pas. Arrive une jeune femme avec un petit enfant. C'est l'enfant qui m'aperçoit le premier. Il frappe dans ses mains et s'écrie :

— Oh! regarde, mami! Un bonhomme de neige!

La mami tourne la tête de mon côté. Ses yeux s'agrandissent tout à coup de terreur. Elle pousse un cri : « Oh! Mon Dieu! », attire l'enfant contre soi et s'enfuit. Je l'entends qui appelle : « Au secours! Au secours! ».

Un moment après, ils reviennent, mais cette fois un agent les accompagne. Il se penche vers moi et m'examine attentivement.

— Oui, fait-il. Il est déjà gelé. Il n'y a plus rien à faire.

La mère n'ose plus regarder, mais l'enfant ne peut se séparer de moi. Il ne cesse de se retourner et il me regarde curieusement de ses yeux ronds.

Tu peux regarder ! Un bonhomme de neige est assis sur un banc. C'est un soldat. Et toi, quand tu deviendras grand, il ne faudra pas oublier le soldat. N'est-ce pas ? Ne l'oublie pas, ne l'oublie pas ! *Censuré.*

Et quand tu seras tout à fait grand, peut-être d'autres temps viendront-ils. *Censuré.*

Mais toi, ne m'insulte pas aussi. Mais dis-leur : il ne pouvait pas faire autrement. C'était un enfant du siècle.

ODON DE HORVATH

(Traduit de l'allemand par ARMAND PIERHAL)

LA GUERRE EN EUROPE

LE RÉVEIL DE LA SOCIÉTÉ DES NATIONS

La tragédie finlandaise, transposée sur le plan de Genève, a déterminé un sursaut de la Société des Nations. C'est un premier symptôme de ce réveil de la conscience universelle auquel faisait allusion M. Daladier et qui, au milieu de toutes les tristesses de notre époque, est un signe réconfortant pour les hommes de bonne foi et de bonne volonté, ne désespérant pas de la raison et de l'avenir de la civilisation. Depuis plusieurs années, la grande Institution internationale, fondée en conclusion de la guerre mondiale, se débattait dans l'impuissance et partait à la dérive parce qu'on exigeait d'elle une tâche au-dessus des moyens dont on l'avait dotée. En raison de l'absence des États-Unis, de l'Allemagne, de l'Italie et du Japon, elle avait perdu le caractère universel sans lequel la mission qu'on lui avait imposée perdait sa signification profonde. Construite sur le plan idéal, elle se heurtait constamment aux dures réalités de chaque jour, à la diversité des tempéraments nationaux, à d'irréductibles oppositions doctrin[illegible] à d'âpres rivalités politiques et économiques, à tout ce q[illegible]cuse les contrastes violents propres aux efforts des peuples. Conçue pour une humanité uniformément évoluée, moralement et sentimentalement unifiée, vivant tout entière sur un fonds de vérités premières définitivement admises par tous — ce qui est une absurdité mortelle car les vérités elles-

mêmes sont mouvantes et changeantes comme les forces de la nature, comme la pensée et le cœur des humains, sans quoi la vie n'aurait point de sens et le progrès moral et matériel ne serait qu'un leurre — elle a été la victime de ses plus fervents partisans, qui réclamaient d'elle plus qu'elle ne pouvait donner.

Pendant vingt ans, elle a fait des expériences hardies qui, toutes, se sont révélées décevantes. Chacun voulut l'asservir à son idéologie particulière, à ses propres desseins. Les uns prétendaient en faire un super-Etat ; les autres, par crainte de laisser porter atteinte au principe même de leur souveraineté nationale, lui refusaient les moyens de faire exécuter et respecter ses décisions. On la conduisit à commettre des fautes, qui eurent pour conséquence de compromettre dangereusement son autorité et son prestige. Elle ne réussit point à résoudre le problème infiniment complexe de la limitation et de la réduction des armements, à imposer la doctrine de la sécurité collective fondée sur l'assistance mutuelle. Elle ne put faire respecter la loi internationale ni maintenir en toute certitude la paix ni rétablir l'ordre économique dans le monde. Pour essayer de sauver la face, elle se trouva réduite à user, dans toutes les circonstances critiques, d'expédients de procédure qui, d'ailleurs, ne faisaient plus illusion à personne. Elle dut garder le plus mortifiant silence en présence de crimes politiques affreux, tels ceux de l'annexion de l'Autriche, de l'anéantissement de la Tchécoslovaquie, de la destruction sauvage de la Pologne. Elle n'apparaissait plus guère que comme une façade, derrière laquelle on savait qu'il n'y avait plus rien. Toute l'activité internationale se développait en dehors d'elle, alors qu'elle avait été créée pour l'animer, pour la diriger. Elle semblait une pauvre chose agonisante et qui ne pouvait achever de mourir. Et pourtant, voilà que c'était elle qui sonnait le réveil de la conscience universelle, que c'était par elle que s'affirmaient à nouveau les forces morales sans lesquelles rien de grand et de durable ne peut s'accomplir.

C'est que les idées généreuses, même lorsqu'elles paraissent singulièrement périmées, déjà hors du temps et hors de la vie, ne meurent jamais tout à fait. Elles peuvent se faner et dépérir au contact de réalités nouvelles mais elles demeurent comme

des forces latentes, parfois en sommeil pendant des générations ; et puis, à la soudaine clarté de circonstances imprévisibles réveillant les éternelles aspirations de l'humanité en marche, elles retrouvent toute leur vigueur. Pour la Société des Nations et ce qu'elle représente par définition dans la vie internationale, ces circonstances ont été celles, atrocement cruelles, de l'agression soviétique contre la Finlande, agression qui a donné au monde entier conscience du péril dont la politique de conquête et de domination de l'impérialisme bolcheviste, autant que celle de l'impérialisme hitlérien, menace notre civilisation. L'opinion universelle fut émue par la monstrueuse attaque du colosse russe contre le petit peuple finlandais plus encore qu'elle ne l'avait été par les précédentes violences faites à des peuples libres. Cela doit s'expliquer, du point de vue psychologique, par le fait que la collusion germano-russe a donné à ce dernier coup de force l'aspect particulièrement abominable qui a révolté tous les cœurs honnêtes. On a enfin compris qu'il fallait absolument en finir avec les méthodes barbares, et même ceux qui n'ont pas osé s'inspirer de l'exemple de la France et de l'Angleterre prenant les armes pour défendre le droit et la liberté ont cherché à traduire leur révolte et leur volonté dans un acte précis, ayant son éloquence propre pour l'esprit des foules. On s'est rappelé que la Société des Nations existait, qu'elle avait été fondée pour condamner de tels forfaits.

●

On ne se dissimulait pas, au surplus, que la confiance faisait quelque peu défaut, que dans beaucoup de milieux, pourtant très attentifs à toutes les possibilités politiques, on demeurait sceptique quant aux effets d'une initiative à prendre par la Ligue. Il y avait tout ce terrible passé d'erreurs et de fautes, d'échecs répétés, de lamentables abandons qui, d'étape en étape, avaient marqué l'usure profonde de l'organisme genevois. Il y avait aussi — ce qui était sans doute plus grave encore dans les circonstances actuelles — cette crainte des neutres de se découvrir, de s'exposer, par une affirmation

trop éclatante des principes auxquels ils restent attachés malgré tout, à de cruelles représailles de la part des puissances de proie qu'aucun scrupule n'arrête. Il y avait, enfin, le désir des nations repliées sur elles-mêmes d'échapper au risque de voir s'étendre le conflit et d'être entraînées dans des complications pouvant les contraindre à se défendre à leur tour. On se rendait bien compte que toute réaction contre le coup de force russe à l'égard de la Finlande atteindrait inévitablement et tout aussi durement sur le plan moral l'Allemagne hitlérienne, puisque celle-ci fut la première à violer délibérément la loi internationale par le recours à la force contre les petits et les faibles ; puisque, s'il est vrai que la guerre actuelle eût été impossible sans la monstrueuse trahison soviétique de la cause de la démocratie et de la liberté, il n'en reste pas moins que c'est le Reich qui a érigé en système politique le mensonge, le parjure et le mépris des contrats. Malgré tout, la protestation spontanée de la conscience universelle contre le crime russe dont la Finlande est la douloureuse victime l'a emporté sur l'égoïsme des uns et sur les craintes des autres et a rendu possible le miracle — car c'en est un — du soudain retour à la vie et à l'action de la Société des Nations agonisante. On a pu dire avec raison que celle-ci s'est sauvée elle-même à l'instant précis où elle allait s'effacer définitivement de la scène politique mondiale.

Lorsque l'Union soviétique eut établi à Terijoki un soi-disant « gouvernement populaire finlandais », composé, sous la présidence de M. Otto Kuusinen, de quelques communistes traîtres à leur patrie et réfugiés depuis longtemps à Moscou au sein même du Komintern, il apparut clairement que le Gouvernement des Soviets cherchait à créer un fait accompli, ne laissant place pour aucun règlement pacifique. Dès le lendemain, M. Molotov concluait avec ce fantôme de pouvoir, entièrement aux mains des maîtres du Kremlin et sans aucun lien moral ou politique avec le peuple finlandais, un pacte d'amitié et d'assistance mutuelle aux termes duquel l'Union soviétique et la « République démocratique finlandaise » s'engageaient à se prêter toute assistance, y compris l'assistance militaire, en cas d'agression contre l'une des deux parties. Cette prétendue « République démocratique

finlandaise » donnait à bail à l'Union soviétique, pour une période de trente ans, la presqu'île de Hangœ et un nombre déterminé d'îles voisines, afin d'y établir des bases navales ; elle cédait à la Russie, pour une somme de 300 millions de marks finlandais, les presqu'îles de Rybaczy et de Stredni, ainsi qu'un certain nombre d'îles dans l'Océan Arctique. En contre-partie, la Finlande recevait un district de la Carélie soviétique. Le Gouvernement d'Helsinki fit à la conclusion de ce pacte de trahison la seule réponse qui convenait : il s'adressa à la Société des Nations, demandant la convocation immédiate du Conseil et de l'Assemblée, en invoquant les articles 11 et 15 du Covenant. En même temps, le Gouvernement finlandais faisait à Moscou, par l'intermédiaire du ministre de Suède, une suprême démarche en vue d'une reprise éventuelle des négociations, démarche à laquelle M. Molotov répondit en affirmant que l'Union soviétique ne reconnaissait d'autre gouvernement finlandais que celui établi à Terijoki. Il ne restait donc qu'à faire jouer la procédure de la Société des Nations.

Le Conseil étant convoqué pour le samedi 9 décembre, le Gouvernement des Soviets refusa de s'y faire représenter en alléguant que la demande du Gouvernement d'Helsinki était sans objet, la Russie, à l'en croire, ne faisant pas la guerre à la Finlande puisqu'elle venait de conclure un pacte d'amitié et d'assistance avec la « République démocratique finlandaise », seul pouvoir qu'elle reconnaissait. En réalité, l'Union soviétique s'était rendue coupable d'une agression nettement caractérisée et l'exposé des faits communiqué par la Finlande à Genève établissait à l'évidence la préméditation, la préparation et l'exécution de ce forfait, auquel il ne pouvait y avoir aucune excuse. On pouvait dire avant tout débat que l'Union soviétique s'était condamnée elle-même car elle avait imposé sa propre définition de l'agresseur et de l'agression dans les conventions qu'elle avait signées avec la Finlande et d'autres États. Selon cette définition : devra être reconnu comme agresseur l'État qui, le premier, aura déclaré la guerre à un autre État ; qui aura envahi, même sans déclaration de guerre, le territoire d'un autre État ; qui aura attaqué par des forces terrestres, navales ou aériennes, même sans déclaration de

guerre, le territoire, les navires ou les aéronefs d'un autre État, établi le blocus naval des côtes ou des ports d'un autre État ou donné son appui à des bandes armées, formées sur son territoire et envahissant un autre État. Et la formule russe ajoutait expressément qu'aucune considération politique, militaire, économique ou autre ne pourrait servir d'excuse ou de justification à l'agression ainsi définie. Tous ces engagements, tous, sans aucune exception, le Gouvernement des Soviets les avait violés et, dès lors, le Conseil de la Société des Nations ne pouvait que saisir l'Assemblée de la plainte de la Finlande, d'autant plus que, la veille même, le Parlement finlandais, unanime, avait adressé à toutes les nations du monde l'appel le plus digne et le plus émouvant, où il était proclamé que le peuple finlandais se battait pour son indépendance, sa liberté et son honneur, qu'il défendait sa religion, ses foyers, tout ce que les peuples civilisés considèrent comme sacré. « Jusqu'à présent, ajoutait le Parlement finlandais, nous nous battons seuls contre un ennemi qui menace d'envahir notre territoire. Quoiqu'il s'agisse, en réalité, de défendre tout ce que l'humanité a de plus précieux, nous avons prouvé que nous voulions faire tout ce que nous pouvions dans cette lutte. Mais nous croyons que le monde civilisé, qui nous a déjà témoigné sa grande sympathie, ne nous laissera pas nous battre seuls contre un ennemi supérieur en nombre. Notre position, comme avant-poste de la civilisation occidentale, nous autorise à attendre une aide active de la part de toutes les nations civilisées. »

Une Commission fut constituée à Genève pour instruire la cause et faire rapport au Conseil et à l'Assemblée. Mais le Conseil voulut tenter à Moscou une suprême démarche, en demandant au Gouvernement des Soviets de cesser les hostilités et d'accepter la médiation de la Société des Nations. La réponse de M. Molotov fut négative. Alors, avant même que la Commission spéciale eût achevé de rédiger son rapport, le représentant de l'Argentine demanda la réunion immédiate de l'Assemblée, devant laquelle il exposa que le cas de la Finlande avait placé le Gouvernement argentin dans la nécessité impérieuse de demander l'exclusion de l'Union soviétique de la Société des Nations. « Je me vois dans le devoir, disait-il,

de déclarer avec le plus grand regret, mais en me faisant l'interprète de la décision inébranlable de mon Gouvernement, que la République argentine ne pourra pas se considérer désormais un membre de la Société des Nations tant que l'Union soviétique pourra se prévaloir du même titre. » La question de l'exclusion de la Russie bolcheviste était ainsi nettement posée.

La Commission spéciale transmit aussitôt son rapport avec un projet de résolution, aux termes duquel « l'Assemblée, constatant que, par l'agression qu'elle a commise contre la Finlande, l'Union soviétique a manqué tant à ses accords politiques particuliers avec la Finlande qu'à l'article 12 du pacte de la Société des Nations et au pacte de Paris, et qu'à la veille d'y procéder, elle a dénoncé, sans y être fondée en droit, le traité de non-agression conclu par elle en 1932 avec la Finlande et qui devait rester en vigueur jusqu'à la fin de 1945, condamne solennellement l'action de l'Union des Républiques socialistes soviétiques contre l'État finlandais ». En même temps, la Commission spéciale adressait un pressant appel à chaque membre de la Ligue en faveur de l'assistance matérielle et humanitaire à la Finlande et elle suggérait que les services techniques de la Société des Nations fussent autorisés à prêter leur concours pour l'organisation de l'assistance prévue. La Commission ne s'en tenait pas à cette condamnation morale. Dans la seconde partie de son projet de résolution, s'adressant au Conseil, elle rappelait que l'Union soviétique avait refusé d'examiner devant le Conseil et l'Assemblée son différend avec la Finlande ; que, par là, elle avait manqué à l'un des engagements de la Société les plus essentiels à la garantie de la paix et de la sûreté des nations ; qu'elle avait vainement tenté de justifier son refus en alléguant les rapports établis par elle avec un prétendu Gouvernement finlandais, qui n'est, ni en droit ni en fait, un Gouvernement reconnu par le peuple finlandais selon le libre jeu de ses institutions, que l'Union soviétique s'était, non seulement rendue coupable de la violation des engagements résultant du pacte mais s'était « de son fait placée hors du pacte ».

Le débat à l'Assemblée fut, d'un bout à l'autre, d'une haute tenue. On y entendit les paroles qui devaient être dites à cette heure si grave pour l'avenir du monde civilisé. L'Assemblée adopta la résolution condamnant la Russie soviétique, neuf États, sur les quarante représentés, s'abstenant pour des raisons particulières, leur abstention n'ayant d'ailleurs pas la signification d'un geste d'opposition et ne faisant pas obstacle à l'unanimité. Les abstentions furent celles des trois États scandinaves, la Suède, la Norvège et le Danemark, des trois États baltes, la Lituanie, la Lettonie et l'Estonie, de la Bulgarie, de la Chine et de la Suisse. De son côté, le Conseil, statuant sur la deuxième partie du projet de la Commission spéciale, constata solennellement que « par son fait, l'Union des Républiques socialistes soviétiques s'est exclue de la Société des nations et qu'il en résulte qu'elle ne fait plus partie de la Société ». Cette décision fut prise par sept des États membres du Conseil : la France, la Grande-Bretagne, la Belgique, l'Égypte, l'Union Sud-Africaine, la Bolivie et la République Dominicaine, deux États, l'Iran et le Pérou, étant absents, et trois autres, la Grèce, la Yougoslavie et la Chine, s'étant volontairement abstenus, tandis que la Finlande, étant partie au différend, se gardait de prendre part au vote. D'une manière générale, les abstentions à l'Assemblée et au Conseil doivent s'expliquer surtout par le fait de la menace permanente qui pèse sur les pays voisins de la Russie soviétique, ce qui semble bien confirmer que, pour les petites nations, la neutralité est toujours difficile à pratiquer dans un véritable esprit d'indépendance. Mais il est déjà important qu'aucune voix ne se soit élevée à Genève contre la condamnation de l'Union soviétique ni contre son exclusion de la Ligue. Il est non moins important qu'au Conseil le représentant de la France, M. Paul-Boncour, fermement soutenu par le représentant de la Grande-Bretagne, M. Butler, ait dégagé la portée générale de la double décision intervenue, en déclarant avec force qu' « une autre condamnation est en

cours dont nous nous sommes chargés, nos alliés et nous, et qu'elle est livrée à la force des armes » et qu'on ne pouvait parler de la Finlande sans saluer les victimes des agressions qui ont précédé celle-ci : l'Autriche, la Tchécoslovaquie et la Pologne. Ainsi, l'Allemagne hitlérienne s'est trouvée justement frappée, elle aussi, par la condamnation prononcée contre la Russie stalinienne.

La Société des Nations, il faut le reconnaître, a pris courageusement ses responsabilités et a fait loyalement son devoir. Il importe maintenant que tous les pays qui, par le vote émis à Genève, se sont engagés à assister la Finlande dans la mesure de leurs moyens, fassent le leur avec le même courage et la même franchise. C'est une erreur de croire qu'une aide réellement efficace à l'héroïque peuple finlandais doive se heurter à d'insurmontables difficultés géographiques et autres. Elle s'impose impérieusement, non seulement pour sauver de la servitude une nation digne de la liberté mais pour hâter l'issue de la guerre européenne, pour donner à cette guerre toute sa signification de lutte sans merci contre la plus odieuse des tyrannies, et pour rendre à la Société des Nations ses raisons d'être.

ROLAND DE MARÈS

LES OPÉRATIONS MILITAIRES

Au cours de la période comprise entre le 15 novembre et le 15 décembre, le déploiement des armées allemandes, sur tout le vaste périmètre allant de l'embouchure de l'Ems au Rhin, à l'ouest de Carlsruhe, est demeuré, à peu de chose près, cristallisé dans la forme même qu'il avait prise, au début de novembre, comme dispositif préparatoire à l'offensive d'ensemble ordonnée par le Führer pour le 12 de ce mois puis contremandée à la dernière heure. Dans l'Europe orientale, l'U.R.S.S., encouragée par ses succès faciles en Pologne et dans les pays baltes, a entamé, le 30 novembre, contre la Finlande, une agression qui, après quinze jours, n'avait obtenu que de faibles résultats.

Si les causes auxquelles est dû l'arrêt subit de la grande attaque allemande contre les Pays-Bas, la Belgique, le Luxembourg et la France, de la Moselle au Rhin, sont demeurées jusqu'ici mystérieuses, les raisons pour lesquelles le commandement ennemi a conservé, depuis plus d'un mois, la majorité de ses forces étroitement serrées, face aux mêmes objectifs, ne sont pas moins obscures. Tout au plus a-t-on pu constater, dans ce corps de bataille massif, une certaine extension en profondeur, qui s'est manifestée par un élargissement vers l'arrière, de vingt à vingt-cinq kilomètres, des zones de cantonnement. En un jour, le système offensif peut être ainsi intégralement reconstitué.

On ne sait que penser de cette persistance à maintenir une concentration aussi gênante pour les troupes que pour les habitants de la contrée où elles stationnent. Un simple retard dans l'exécution du projet d'offensive, motivé par le mauvais temps qui sévit depuis un mois et demi, paraissait tout d'abord vraisemblable, mais il l'est moins, après cinq semaines, à une époque de l'année où le terrain doit normalement se détremper de plus en plus jusqu'aux premiers beaux jours.

Censuré.

Faut-il croire, au contraire, que le plan d'attaque a été définitivement abandonné, mais que Hitler ne consent pas à avouer, devant l'Allemagne et le monde entier, ce renoncement à une entreprise annoncée si bruyamment? Toutes les hypothèses sont permises.

Quoi qu'il en soit, le prolongement de cette situation anormale nous oblige à demeurer constamment prêts à faire face immédiatement à une agression toujours possible. Tant que le commandement allemand n'aura pas disloqué son dispositif et reporté le gros de ses moyens plus en arrière, nous serons tenus, sur le front comme à l'intérieur, de vivre « en alerte ».

Recherchons quelle est, dans la phase actuelle, la répartition des forces allemandes, sur l'étendue de huit cents kilomètres qui va de la mer du Nord à Bâle.

Au moment de la campagne de Pologne, on admettait que nos ennemis disposaient de cent à cent dix divisions, dont soixante-dix environ — y compris toutes les grandes unités blindées et motorisées — sur le front de la Vistule et trente à quarante réparties sur la position Siegfried, face à la France. Depuis le début des hostilités, nos ennemis ont fait un gros effort pour accroître le nombre de leurs formations combattantes.

Les hommes ne leur manquent pas. Mais ceux des classes 1900 à 1913 n'ont pas fait de service. Un certain nombre d'entre eux a seulement reçu, au cours de ces dernières années, une courte formation, qui n'a pas permis d'en faire des soldats confirmés.

Actuellement, les Allemands ont, dans des camps, d'assez nombreux groupements d'instruction, dont l'effectif varie entre quinze et vingt-cinq mille hommes, et qui sont sans doute destinés à constituer, plus ou moins prochainement, des divisions.

Le Reich possède aussi du matériel en quantité suffisante pour mettre sur pied de nouvelles grandes unités car il a trouvé en Tchécoslovaquie et sur les champs de bataille de Pologne un armement abondant.

Ce qui gêne le plus nos adversaires pour réaliser l'augmentation de leurs moyens militaires c'est la difficulté de fournir à ceux-ci un encadrement convenable. Ils ont, en effet, épuisé déjà toutes les ressources de leur recrutement en officiers et sous-officiers, pour pourvoir à l'extraordinaire et rapide accroissement de leur armée active.

Or, la formation d'un bon officier et aussi d'un bon sous-officier exige non pas quelques semaines ou quelques mois mais plusieurs années. Il est donc à croire que les divisions de réserve et de landwehr actuellement mobilisées sont assez mal encadrées et que les formations futures le seront plus mal encore.

Ainsi, on peut admettre raisonnablement que, depuis le 1er septembre, le Reich n'a pu créer plus d'une vingtaine de divisions, de qualité assez médiocre, et que celles-ci, avec un nombre équivalent de divisions de réserve et de landwehr, sont sans doute utilisées à occuper la Pologne et à surveiller la Tchécoslovaquie et l'Autriche.

On ne doit donc pas s'écarter beaucoup de la vérité en comptant pour chiffre global de l'armée allemande actuelle cent quarante à cent cinquante divisions et en admettant que, sur ce nombre, quatre-vingts à cent sont échelonnées, depuis le 11 novembre, face à la Hollande, à la Belgique, au Luxembourg et à la France.

Si l'on veut aller plus loin et rechercher quelle est la répartition des forces ennemies sur ce vaste périmètre, on ne peut, faute d'indications officielles, parvenir à des conclusions précises mais il est possible, cependant, d'arriver, par l'étude du terrain, à déterminer certains ordres de grandeur.

A l'extrême droite, du Rhin inférieur à la mer du Nord, six divisions paraissent constituer l'effectif maximum qu'il soit possible de pousser dans la partie septentrionale de la Hollande, qui présente un étranglement assez étroit à hauteur du Zuiderzée.

A l'extrême gauche, sur le front passif, d'un développement de cent soixante-dix kilomètres, du Rhin alsacien, dont l'obstacle est doublé d'une ligne fortifiée, la densité ne doit pas dépasser beaucoup une division par quinze kilomètres; soit, au total, en tenant compte des forces en réserve, une quinzaine de divisions, au maximum.

Sur le front de cent cinquante kilomètres de la Sarre et de la Lauter, face à notre ligne Maginot, l'échelonnement en profondeur doit être assez fort, parce que la position Siegfried ne peut demeurer dégarnie. Une densité globale de cinq à six kilomètres par division est vraisemblable; soit, au total, de vingt-cinq à trente divisions.

Restent les deux secteurs d'attaque principale, entre le cours inférieur du Rhin et Aix-la-Chapelle d'une part (cent trente kilomètres), Aix-la-Chapelle et la pointe sud-est du Luxembourg de l'autre (cent cinquante kilomètres). Tous deux offrent des difficultés de progression comparables. Dans tous les deux, un échelonnement en profondeur important est nécessaire. On peut donc supposer que la densité des forces y est sensiblement la même et que les effectifs y sont répartis à peu près proportionnellement à la largeur des zones d'opérations. On arrive ainsi au chiffre de quinze à vingt divisions pour la partie du dispositif ennemi qui fait face au Limbourg hollandais et de vingt à vingt-cinq divisions pour celle qui borde les frontières belge et luxembourgeoise.

En résumé, le corps de bataille allemand doit comprendre, *grosso modo* : deux groupements de manœuvre respectivement de quinze à vingt et de vingt à vingt-cinq divisions, entre le Rhin inférieur et la pointe sud-est du Luxembourg; un groupement offensif de vingt-cinq à trente divisions devant la ligne Maginot; une armée de six divisions environ face à la partie nord de la Hollande; un front passif tenu par douze à quinze divisions sur le Rhin alsacien; enfin, une réserve

générale comptant peut-être dix divisions et des forces mécaniques.

■ ■

A l'autre extrémité de l'Europe, l'U.R.S.S., désireuse apparemment de continuer la série de ses conquêtes — jusqu'ici bien faciles — s'est lancée le 30 novembre à l'attaque de la Finlande. Le monde entier s'est ému au spectacle de cette agression commise par une puissance de cent soixante-dix millions d'habitants contre une nation qui n'en compte que trois millions et demi.

Cependant, après quinze jours de lutte, l'effort des armées soviétiques est, dans l'ensemble, arrivé à un point mort. Sur tous les secteurs qui mènent du territoire de l'U.R.S.S. vers les parties peuplées et riches de la Finlande les forces de l'envahisseur ne progressent plus. Aucun objectif essentiel n'a été atteint. La résistance du vaillant petit peuple, victime d'une attaque brutale, n'est compromise nulle part.

A quelles causes faut-il attribuer ce résultat, qui contraste complètement avec celui qu'obtenait l'Allemagne, il y a trois mois, contre la Pologne? Pourquoi les troupes rouges, que favorisent à la fois, d'une façon si manifeste, la supériorité du nombre et celle du matériel, n'ont-elles pas réussi dans leur entreprise contre un adversaire d'apparence si frêle? Les facteurs principaux qui ont amené cet échec paraissent être : la nature très spéciale du théâtre d'opérations finlandais, les conditions atmosphériques de cette contrée nordique, la valeur du défenseur et, enfin, la médiocrité du soldat et plus encore du commandement soviétiques.

En temps de paix, la Finlande ne possédait, comme grande unité, qu'un corps d'armée, comprenant trois divisions et une brigade de cavalerie. Son aéronautique ne se monte pas à plus de cent cinquante avions, dont cinquante d'entraînement. Faute d'un matériel suffisant, toutes les ressources en hommes mobilisables n'ont pu être incorporées au début du conflit : l'armée finlandaise ne dépassait pas, tout d'abord, deux cent vingt mille hommes, répartis en neuf divisions.

Mais le combattant finlandais est de premier ordre : vigoureux, résistant, discipliné, patriote et entraîné aux sports. La protection du littoral est assurée par une forte artillerie de côte, groupée en trois régiments.

L'armée soviétique du temps de paix comptait plus de deux millions d'hommes, formant cent divisions environ. Les mesures de mobilisation ordonnées depuis plus d'un an par les dirigeants de Moscou ne semblent pas avoir accru le nombre des grandes unités. Les rappels d'hommes en congé et de réservistes ont porté sur les cadres et les spécialistes.

Ce qui frappe avant tout dans l'armée rouge, c'est l'abondance de son matériel moderne : elle possède plusieurs milliers d'avions et autant de chars. Ceux-ci sont groupés en corps « moto-mécanisés », c'est-à-dire comprenant à la fois des voitures sur roues et des voitures à chenilles, en formations autonomes — brigades, régiments et bataillons — et en unités affectées aux divisions d'infanterie et de cavalerie.

Si les forces russes sont considérables, elles sont, en revanche réparties sur plusieurs théâtres extrêmement éloignés les uns des autres. L'armée de Sibérie orientale doit s'élever à une vingtaine de divisions, un millier de chars et autant d'avions. L'U.R.S.S. maintient des forces nombreuses au Caucase, sur la frontière de Bessarabie et en Pologne. Elle n'a pas dû engager contre la Finlande plus de quinze ou seize divisions et un corps mécanique.

Le moujik russe est vigoureux et discipliné mais complètement illettré et privé de toute initiative. Il a besoin d'être bien commandé. Or l'encadrement de l'armée rouge est le point le plus faible de cet immense organisme. La valeur des officiers, surtout dans les grades supérieurs, est médiocre. Les procédés de commandement usités en U.R.S.S. sont contraires à toute logique, véritablement paradoxaux. L'abaissement systématique du prestige des officiers, le partage de l'autorité entre ceux-ci et les commissaires politiques ne peuvent qu'engendrer le désordre.

Le théâtre d'opérations de la Finlande ne ressemble à aucun de ceux que nous connaissons en Europe centrale ou orientale. Une grande partie de la contrée est impropre aux opérations de masses importantes. Le plateau, d'une centaine

de mètres d'altitude, qui forme le centre du pays, large pénéplaine granitique rabotée et creusée par les glaciers des époques géologiques, est couvert de lacs de dimensions très variées, généralement allongés dans la direction nord-sud et dont le nombre atteint près de quarante mille. Cette région n'est en fait qu'une vaste étendue d'eau, semée d'îles, d'écueils et de rochers, entre lesquels des canaux, des rapides et des golfes forment des obstacles difficilement franchissables. Une immense forêt couvre toutes les parties solides du sol.

Au nord de cette contrée presque impraticable s'étend, sur une distance de six cents kilomètres, une steppe presque désertique dont la moitié septentrionale constitue la Laponie. La Finlande possède, sur l'Océan glacial Arctique, une étroite fenêtre et un petit port libre de glaces, Petsamo.

La seule partie fertile et peuplée du pays est la bande qui, au sud et à l'ouest, borde les golfes de Finlande et de Botnie. Là se trouvent les grands ports et les bases navales convoités par les Soviets.

Ainsi, la partie vitale de la République finnoise n'est abordable, pour un agresseur, que par des couloirs assez étroits : tout d'abord l'isthme de Viipuri, entre le golfe de Finlande et le lac Ladoga, que l'on nomme aussi isthme de Carélie, et dont la largeur moyenne est de quatre-vingts kilomètres ; puis le défilé d'une trentaine de kilomètres de largeur entre la rive nord du lac Ladoga et la zone des lacs. La progression de forces considérables à travers le dédale que forme cette dernière région peut être considérée comme impossible. D'autre part, les steppes du nord ne sont abordables que pour de faibles détachements car la voie ferrée Léningrad-Mourmansk passe à deux cents kilomètres à l'est de la frontière et le ravitaillement d'effectifs importants, dans un pays privé de chemins de fer et de routes, paraît un problème insoluble.

Les Finlandais ont tiré habilement parti de cette situation : l'isthme de Viipuri a été barré par une ligne fortifiée, dite ligne Mannerheim. La rive nord du lac Ladoga est défendue par des batteries et des ouvrages. Le terrain de ce côté est tourmenté et coupé.

Les difficultés qu'oppose à une invasion la constitution du territoire finlandais se trouvent accrues, dans une forte pro-

portion, par les conditions climatiques qui règnent sur cette contrée, pendant l'hiver. L'épaisseur de la neige y atteint normalement un mètre cinquante. Dans la partie centrale, la température descend souvent à moins trente degrés. Sur la côte de l'Océan Glacial, que réchauffe le Gulf Stream, le froid est moins vif. Mais là, pendant plusieurs mois, la nuit polaire couvre en permanence les étendues désertes.

Les dirigeants de Moscou n'ont pas livré leurs secrets ; mais il paraît bien vraisemblable qu'en entamant leur agression contre la Finlande, au seuil de l'hiver, ils s'attendaient à voir ce pays terrorisé s'incliner sans résistance et accepter de suite toutes leurs conditions. Les hostilités ont commencé, le 30 novembre, par des bombardements aériens dirigés contre Helsinki et Viipuri ; puis les Soviets ont amorcé l'exécution d'une manœuvre politique dont l'objet était manifestement de faciliter la conquête du pays attaqué en divisant ses défenseurs en deux camps ennemis. Après avoir instauré, de leur propre autorité, un Gouvernement de forme communiste, n'ayant aucune attache avec la population finnoise, ils l'ont reconnu *de jure*, en affichant la prétention de mettre simplement l'armée rouge à sa disposition pour triompher de la prétendue réaction. Mais l'intimidation que devaient produire les raids d'avions, aussi bien que la tentative de bolchevisation esquissée, n'ont donné aucun résultat et il a bien fallu en venir à l'action par la force.

La pression soviétique s'est exercée sur quatre secteurs.

L'effort principal a été dirigé par l'isthme de Carélie contre la zone côtière du golfe de Finlande. Six à sept divisions rouges et un corps mécanique ont marché vers la ligne Mannerheim, qui barre cet isthme, à une distance de la frontière variant de trente à cinquante kilomètres. Les journées du 1er au 6 décembre ont été employées à refouler lentement les avant-postes finlandais jusqu'à la position fortifiée. Les 7, 8 et 9, les troupes soviétiques se sont jetées sur celle-ci, utilisant surtout leurs unités blindées. Partout leurs attaques, mal préparées et décousues, se sont brisées contre la vigoureuse résistance des défenseurs installés dans leurs ouvrages. Depuis lors, les agresseurs ont renouvelé, à maintes reprises, des tentatives qui, toutes, ont été repoussées.

De la rive nord du lac Ladoga jusqu'à la limite septentrionale de la région des lacs, les Russes ont engagé environ six à sept divisions. Dans ce terrain difficile, la progression a été lente. En quinze jours, elle a atteint de vingt-cinq à cinquante kilomètres. Immédiatement au nord du lac Ladoga, les Rouges ont encore gagné du terrain, du 11 au 14. Mais, plus au nord, les Finlandais ont lancé une contre-attaque qui, après trois jours de durs combats, s'est terminée par le succès complet des vaillants défenseurs, qui ont capturé des canons, des mitrailleuses et des chars.

Entre la zone lacustre et le cercle polaire arctique, deux divisions russes, étalées sur une largeur de deux cents kilomètres, se sont avancées en direction de la partie septentrionale du golfe de Finlande et de la frontière suédoise. Dans cette vaste contrée désertique aucune des deux parties ne peut constituer des lignes continues. Assaillants et défenseurs sont formés d'éléments légers, séparés par des intervalles parfois considérables. Certains détachements rouges, ne trouvant rien devant eux, ont pénétré, vers le 13 décembre, d'une centaine de kilomètres en territoire finnois, mais des groupes très mobiles de skieurs finlandais les ont contraints à refluer.

Enfin, sur la côte de l'Océan Glacial, où règne en permanence la nuit polaire, les Russes n'ont utilisé jusqu'ici que la valeur d'un ou deux régiments d'infanterie renforcés par des chars. Ils se sont rendus maîtres de Petsamo, et ont refoulé vers le sud, à une centaine de kilomètres, les faibles éléments finnois qui combattaient dans cette région excentrique.

On peut donc dire que la première phase de l'offensive soviétique s'est achevée sur un échec. La Finlande vient de prouver au monde sa vitalité, son puissant sentiment national et sa volonté de défendre jusqu'au bout son indépendance.

Malgré l'infériorité de ses moyens, elle a jusqu'ici dominé un agresseur qui a pour lui le nombre et le matériel mais que ne soutiennent ni la force d'une grande conviction ni la valeur d'une organisation méthodique et ferme ni la qualité d'un commandement instruit et habile.

GÉNÉRAL J. BROSSÉ,
du cadre de réserve

TABLEAUX DE PARIS

DÉFENSE PASSIVE. — J'entends les stridents appels de sifflet qu'un gardien des ténèbres de Paris fait retentir, avec Dieu sait quelle autorité. Il avertit sans doute quelque locataire des habitations environnantes. Il ne peut être question de moi-même car, persiennes à l'extérieur, volets à l'intérieur puis grands rideaux, m'isolent de la ville, hermétiquement.

Il semble que, dès les dernières clartés du jour, les reflets des pâles soleils de l'hiver au delà des toits qui se drapent de ténèbres, la contrainte à l'obscurité soit quelque peu excessive... D'autant plus exagérée que les possibilités des installations électriques d'une des premières capitales du monde permettent de créer la nuit totale en moins de cinq minutes.

Ce sifflet de la *Défense Passive* — deux mots qui ne semblaient point destinés à se joindre si complètement, car rien n'est moins *passif* que toute initiative, tout geste de *défense* — ce sifflet, dans les ténèbres, c'est un des bruits inusités de cette guerre-ci. Les Parisiens en garderont le durable souvenir parce que, dès les premiers jours, il est né d'elle.

Ce sifflement aigu et intempestif a témoigné d'une organisation préalable — il en était d'autres encore — qui fait honneur à ceux qui sont chargés de quelque chose chez nous. Les Français se plaisent à vanter leur imprévoyance, c'est

presque leur pire tartuferie : ils sont, pour la plupart, très *prévoyants*.

Ils le sont pour le lendemain et pour de lointaines années. Ils aiment savoir qu'il reste dans le buffet de la cuisine du bœuf à la mode froid, pour le déjeuner du lendemain, et aussi un « tour de cou » en lapin blanc dans un carton empestant la naphtaline, tour de cou susceptible de protéger d'une angine un second enfant qui leur pourrait naître, sans qu'ils fassent rien pour y aider, alors que l'*aîné* a dix-huit ans depuis six mois.

Jamais ce souci de l'avenir, qualité éminemment française, cet esprit de *prévoyance* ne m'ont semblé aussi frappants qu'au début de cette guerre. C'est peut-être parce que j'étais obligé, malgré moi, de garder le lit, et que personne ne sait mieux ce qui se passe dans une maison qu'un individu condamné à demeurer alité pendant une longue convalescence. Quels progrès dans la connaissance du cœur ou de l'esprit humains on a l'impression d'avoir accomplis en restant indéfiniment au lit ! On confie à un malade étendu, faible, tout ce que l'on tairait à une personne robuste, pressée de courir à ses affaires ou ses plaisirs et qu'attendent, à une demi-heure de cadran, son agent de change, près de la Bourse, et ses amours, dans un immeuble neuf de Passy.

Prévoyance ! Prévoyance... chez ceux qui partent dans le délire d'une angoisse irraisonnée, chez ceux qui restent, maîtres de soi, sous le masque factice ou sublime du courage. Que de pièces d'or « retrouvées » dans le fond d'un tiroir ! Que de froissements de papier pour l'enveloppement de petites choses ne pouvant servir à rien, et que l'on veut pourtant retrouver... après !

Après... la guerre. A ce mot de *guerre*, chacun s'est déplacé, à l'instant ; les uns vers le sud, les autres vers l'ouest ou le nord, tous décidés à mettre quelque chose hors d'atteinte. Mille trains traversaient des gares où, en temps habituel, on en eût compté moins de cent. Des milliers d'autos se suivaient ou se croisaient sur les routes. La *prévoyance* les avait remplies. De quoi ? De tout. Souvent de n'importe quoi, pour mieux dire. Mais tant pis ! On est Français, c'est-à-dire *prévoyant*, ou on ne l'est pas !

Quel apaisement de se trouver à Paris au milieu de ses choses familières !

— Vous ne pourrez pas descendre dans l'abri... Votre état ne vous le permet pas !

Quelle douceur : rester dans son lit tiède, sous les couvertures affectionnées, tandis que la cave est pleine de monde. L'alerte passée, la maisonnée remonte en cortège. J'évoque une sortie de messe basse, pêle-mêle, serviteurs et maîtres.

— Vous n'avez pas eu peur ?

— De quoi ?

— Les canons de la défense contre avions ont fait beaucoup de bruit... Ce devait être tout près...

— Il a dû tomber des fragments d'obus dans le jardin...

— J'aime le son du canon !...

— Mon Dieu !...

— Figurez-vous que je me suis rendormi, que je n'ai pas entendu la fin de l'alerte et que votre retour vient de me réveiller.

— Ce n'est pas possible ?

— Mais si...

— Et si quelque bombe ?...

— Eh ! bien ?

Il faut observer ce que chacun avait cru indispensable de descendre à la cave avec soi ! Que contiennent ces portefeuilles ventrus appelés *serviettes d'avocats* ? Que dissimulent, sur des personnes en apparence les plus désintéressées, des sortes de ceintures confectionnées à l'avance et qui les rendent presque difformes ? N'interrogeons point. J'ai sommeil. Ne serait-ce pas véritablement des ombres plus que des vivants qui se dressent devant mes yeux ?

Que le passage de la vie à la mort est aisé, lorsqu'on y est préparé ! Qu'il est facile, aussi, de se passer de la moitié de ce qui paraît indispensable !

Il me semble voir un groupe de pupazzi. Ils se dispersent.

Que les sirènes se remettent à mugir, dans un quart d'heure, ils recommenceront d'obéir sagement et précipitamment, sans en rien oublier, aux prescriptions que je suis bien obligé, et bien heureux d'enfreindre.

... Madame Charles de Chambrun me parlait récemment des alertes nocturnes avec cet indéfectible humour que la nature donne à ceux que déjà elle a doués du don d'observation le plus aigu et d'une sérénité qu'il semble que peu d'événements en ce monde seraient susceptibles d'atténuer. Elle et son mari s'étaient habillés et, à la première alerte, étaient descendus de leur troisième étage, bien exposé devant le vide laissé par Mansard (et respecté depuis) autour du dôme des Invalides. Mais ils ignoraient que l'*abri* se trouvait dans la cave d'un immeuble voisin où ils se rendirent, pourtant, puisqu'ils étaient descendus de leur appartement.

— Eh bien ! j'ai découvert, me dit-elle, qu'en ce moment les *abris* sont les seuls endroits, à Paris, où l'on puisse, enfin, se créer des relations nouvelles !

Gilbert de Voisins. — Au temps de la littérature, mais avant tous les prix littéraires annuels, beau-frère de Henri de Régnier et de René Doumic, Gilbert de Voisins avait pris, antérieurement à son mariage, sa place d'écrivain purement littéraire. Il était de ceux qui ne sauraient travailler *en série* pour obtenir des situations. Sa naissance lui avait permis de ne point trop se préoccuper de questions matérielles et, petit-fils de la Taglioni, épousée avec amour par son grand-père, il plaisait à ceux qui l'approchaient de se figurer qu'il avait gardé entre les multiples portants de l'espèce de théâtre qui était naguère encore l'esprit d'un homme de lettres, la grâce et la mélancolique légèreté passagères des déesses d'Opéra qui semblent voler au-dessus de leurs compagnes.

Il offrait, à l'époque de la dernière guerre, un visage romantique auquel n'était nécessaire aucun accoutrement pour nous révéler et lui garder sa personnalité.

Je le revois arrivant à un dîner littéraire vers l'année 1913, il connaissait peu de ses confrères. On se fût aisément aperçu qu'il ne s'était dérangé que par politesse. Nous eûmes sans doute, ce soir-là, le plus long entretien qui nous eût rapprochés.

Il n'écrivait qu'à l'heure où il se trouvait en veine de le faire et pour soi-même. Il préférait tendre à une perfection qui n'était peut-être pas destinée à le conduire à une notoriété bruyante et rémunératrice. Il éprouvait l'horreur instinctive et insurmontable de cette camaraderie nombreuse qui est bien souvent le départ d'une de ces réussites qui ne peuvent satisfaire que les médiocres.

Comme quelques autres, devenus semble-t-il fort rares, il cultivait l'isolement et se délectait à de longs silences. Il gardait jalousement derrière des tentures qu'on imaginait épaisses, la compagnie d'une solitude qui n'était qu'à lui.

Il demeura donc peu connu de ce qu'on appelle le *grand public*, trop souvent habitué à des auteurs qui se déshabillent devant lui pour exécuter tantôt un travail de cirque, tantôt des jongleries de trottoir, et à pires métiers encore. Nous devons bien reconnaître, en effet, à quelques exceptions près, que le nombre n'a pas engendré la qualité et qu'il faut servir à une clientèle de buffet de gare — sans jours de restriction — une viande épaisse et noyée dans une sauce épicée et bien abondante. Gilbert de Voisins va garder, dans une mort prématurée, une personnalité un peu sauvage que ceux qui l'ont connu ne sauraient oublier.

DES DAMES TRICOTENT. — Oh ! depuis peu de temps. Mais il faut tricoter. C'est une occupation louable, nul n'ignore que les lettres du *front* contiennent presque toujours, hélas ! des demandes de lainages. L'hiver n'a pas été jusqu'ici positivement rigoureux, mais il se montra si souvent pluvieux et humide que la sécheresse deviendra sans doute préférable. On tricote partout, dans les trains, les salons ; dans le hall de l'hôtel où je viens dîner j'aperçois une dame qui lit la tête à moitié de côté, comme une bostonneuse de notre jeu-

nesse, tandis que les deux mains à la hauteur de l'épaule gauche manient des aiguilles dans une chaussette grise.

J'ai vu à table même, avant le dessert, des dames sortir leur patriotique et touchant ouvrage, le placer dans le creux de leur giron et enfoncer aiguilles ou crochets dans la laine tout en buvant à table le café : la dispersion du personnel restaure cette coutume ancienne. Elle permet à la conversation de se poursuivre, à l'instant même où il était habituel de l'interrompre en passant d'une chambre à l'autre. Les Anglais n'y ont jamais manqué. La France s'y remet. C'est, dans un désarroi général, un heureux petit retour à des coutumes anciennes.

Les dames tricotent. Les hommes fument. Les serviteurs disparates se sont éclipsés. La cendre des cigarettes demeure dans les cendriers ou les soucoupes, les verres à liqueurs ne font point de ronds ineffaçables sur les tapis de table des salons. On ne compterait que bénéfices à cette concession au passé. Que n'en restaure-t-on quelques autres, en maintes occasions? J'avoue que rien ne me semblait plus incommode que d'évoluer avec une tasse fragile et pleine, une petite cuiller en berceuse dans une soucoupe, au milieu des dames installées dans les fauteuils et qui, distraitement, tendaient une tasse déjà vide qu'il fallait poser au plus tôt sur un guéridon encombré déjà. La maîtresse de maison attendait de nous, une tasse dans chaque main, quelque maladresse, en couvant de regards inquiets les fraîcheurs ravivées de son tapis blanc ou d'une ancienne savonnerie.

Il ne faut pas attendre d'un convalescent des *Tableaux de Guerre* à la Scott, émule des Detaille et des Neuville, au temps de notre enfance. D'ailleurs, les *Correspondants de Guerre* sont, pour la plupart, choisis parmi des écrivains de talent et s'efforcent de donner à leurs lecteurs des longueurs et des raccourcis saisissants. De ce point de vue, la *Revue de Paris*, avec M. Alexandre Arnoux, est merveilleusement pourvue.

... Des dames tricotent donc, le repas terminé. Elles le font avec toute l'autorité que confère l'accomplissement d'un devoir, même s'il n'est que modeste. Eh ! mon Dieu, nous voyons parfois quelques inutiles prétentieux arborer de

mirobolants uniformes et qui, à la fin d'une journée, offrent au Seigneur un tribut moins important que ces tricoteuses, qui peuvent un instant nous paraître maniaques mais qui ont trouvé l'emploi de quelqu'une des vertus qu'elles possèdent secrètement, — en dépit de ce que le monde en dit et qui, avec un peu de temps ne compte guère : autant en emporte le vent !

Il est pourtant des maris ou des amis qui ne peuvent supporter de voir tricoter une femme à côté d'eux. Ils veulent être écoutés *avec des mains inactives*. Ils oublient que ce qu'ils prophétisent ce soir, ils l'annonçaient hier, déjà. A moins qu'ils n'aient dit tout le contraire, avec, d'ailleurs, une autorité toute semblable.

La politique, telle que trop souvent on l'a pratiquée en France, la politique de clocher ou de partis, est un poison violent, anesthésique ou dissolvant, dont nous avons maintes fois risqué mourir. Bien des femmes qui tricotent le comprennent. Elles s'intéressent beaucoup plus aisément à la politique extérieure, certaines s'y montrent même remarquablement subtiles et avisées. La « politique » que l'on fait au Palais-Bourbon leur demeure, à quelques marquises près, comme indifférente ; le langage employé par les parlementaires leur reste étranger, insaisissable :

— Ce sont des mots... comme les cigares, pour d'autres lèvres, me disait l'une d'elles.

Au contraire, les questions de nationalités, de races, les bien difficiles problèmes de composition ou de morcellement d'États, les trouvent l'oreille tendue, l'œil animé. Peut-être l'instinct de la maternité rend-il les femmes plus aptes que les hommes à considérer les États dans leur intégrité ? Elles sont rarement injustes, même s'il leur advient de se laisser entraîner au delà d'une réserve habituelle. Remarquez, d'ailleurs, que les femmes qui s'occupent de ce qu'on appelle « politique intérieure », celles qui s'y retrouvent entre tant de nuances et les discutent, parlent bas ; elles ne recherchent qu'un interlocuteur, deux au plus. Celles qui s'intéressent — même en tricotant — à la politique extérieure forment le centre d'un groupe. Elles ne se préoccupent point du vote de quelque député qui a « son » groupe et vient de retenir l'attention de ses collègues, par quelques mots plus ou

moins heureusement inspirés et plus ou moins entendus, d'ailleurs, par la Chambre.

On voit des entreprises considérables, des industries florissantes, un commerce rémunérateur, se désagréger et périr par la faute de leurs administrateurs occupés à se contredire et se déchirer pour des motifs mesquins et tout personnels. Ainsi craint-on, parfois, de voir la France faiblir dans la lutte des partis adverses.

— Je me moque de votre M. X... ! disait hier une de mes tricoteuses vêtue de bleu « méditerranée »... Je ne veux pas savoir s'il est du parti Z. ou du parti A. Je sais qu'il s'oppose violemment, avec d'autres, à l'idée d'une Autriche reconstituée, ça me suffit !

Et elle replongea l'une de ses aiguilles d'acier dans une sombre chaussette presque terminée

Censuré. ...

Le tunnel sous la Manche. — Un causeur qui, depuis septembre, a beau jeu — ah ! le ton avec lequel, reniflant un bavard, Forain disait : « C'est un causeur ! » — c'est celui qui préconise le tunnel sous la Manche. Il faut lui rendre cette justice : depuis qu'il est en âge d'être écouté, en tirant d'un cigare toute sa fumée, le tunnel sous la Manche fut son dada.

— Pourquoi la presque totalité du peuple anglais, les différents gouvernements, les ministres, etc. se sont-ils, avec une telle unanimité, opposés au percement de ce tunnel ? demande-t-il à son auditoire. Les Compagnies de navigation et le sentiment populaire, qui se réjouissaient de l'isolement, le combattaient... Mais, depuis trente ans, depuis les débuts de l'aviation, depuis la fabrication des premiers submersibles, comment n'ont-ils pas prévu ?... Comment l'Angleterre n'a-t-elle pas compris ?

Le propagandiste du fameux projet de tunnel sous la Manche obtient des succès faciles, aujourd'hui. Et c'est justice.

Il n'est pas entré — d'un pas un peu traînant, dame, il

n'a plus vingt ans et depuis qu'il prône le tunnel, que d'automnes se sont réfugiés dans ses articulations ! — il n'est pas entré qu'il prend un air de membre de la plus proche famille, à un enterrement, pour annoncer le nombre des navires alliés ou neutres coulés la veille.

Personne n'ose le contredire et les Anglais pas plus que les autres... lorsqu'il fait le calcul de ce que coûte le transport des troupes sur le continent, ce qu'il faut de convoyeurs, d'avions, sans compter le capital représenté par le nombre de cargos coulés. Pour les « neutres » eux-mêmes (ces neutres dont on parle presque plus que des belligérants) quels avantages eût offert le tunnel !

... Et notre homme, qui sait avoir raison, énumère tout ce que l'on imagine de trajets aboutissant à ce tunnel.

— Mais ils (les Anglais) craignaient d'être envahis par ce fameux tunnel, dit un auditeur qui aime la contradiction.

Le champion se redresse...

— Envahis? Mais, en un quart d'heure, ils le rendaient inaccessible ! Tout était prévu...

Auditions. — S'il semble qu'un plaisir puisse être offert, tant aux troupes tapies dans les formations de l'avant qu'aux armées actuellement fixées à l'arrière et à la population civile, sur laquelle il faut tout de même compter pour maintenir un pays encore en équilibre, c'est bien la T.S.F. Ceux qui s'étaient détournés de ses auditions, après des tentatives vainement répétées, lui étaient revenus par la force même des choses. Ils attendaient d'elle, non qu'elle leur fît entendre, comme naguère, des orchestres exotiques enregistrés sur disques, ou quelque misérable chanteuse dont les music-halls de province ne voulaient plus, mais qu'elle leur apportât réconfort, connaissance de la tragédie qui bouleverse l'humanité, rapprochements choisis avec discernement dans l'immense et radieuse production de ceux qui nous ont devancés ici-bas. Enfin, nous allions entendre, non seulement la lecture des *communiqués officiels*, mais encore celle des

meilleurs articles traduits de l'anglais, de l'italien et du japonais. Des concerts nous seraient donnés avec le concours de grands musiciens, trop heureux de collaborer à la *défense nationale* en conduisant des orchestres d'artistes non mobilisés et qui doivent vivre. Des lectures seraient faites par de grands interprètes, disposant enfin de quelques loisirs et consentant à ne pas devenir milliardaires en travaillant tout le jour pour le cinéma (ce qui leur fait perdre à peu près les rares qualités de comédiens qu'ils possèdent).

« Faire du cinéma » et être un grand comédien n'est pas plus compatible que ne le serait de chanter *Isolde* à l'Opéra et de jouer *Phèdre* le lendemain à la Comédie-Française. Mais les gens de cinéma qui engagent des capitaux, toujours hors de proportions avec la médiocrité de ce qu'on appelle leurs *productions*, cherchent des noms qu'ils prennent aux affiches de théâtre, au lieu d'en créer — et il n'en manquerait certainement pas. La plus grande pitié de ce temps, c'est de devoir tout faire avec précipitation, fureur, inexactitude et aveuglement, même quand l'intérêt semblerait d'apporter plus de raison. Voilà pourquoi nous ne possédons que très peu de bons artistes de cinéma et, à part quelques exceptions, qui vont en se raréfiant, plus de très grands comédiens ou comédiennes.

Revenons à la T.S.F. Cette « pauvre » T.S.F. qui *rapporte*, elle aussi, comme le cinéma, des millions

Censuré.

. Que d'ingéniosités nous avons cependant entendu préconiser, il y a quelques années, par un Jean Antoine ! Que de richesses dorment dans des palais délabrés où nul ne s'avise d'aller faire un choix !

Les pièces écrites pour la T.S.F. l'emportent pour l'invraisemblance, la misère et l'ennui, sur les parades de la foire. Quelques arrangements d'anciens opéras-comiques sont parfois plus heureux. Mais imaginons un instant à qui peuvent plaire les grossières inspirations d'après de sous-Courteline, qui traversent un instant les horizons *ouverts à nos oreilles*, plus qu'ils ne le seraient à nos yeux dans la nature, et sur lesquels nous nous empressons de faire le silence, en tournant le bouton.

Pourquoi certaines artistes douées, ayant fait leurs preuves,

sociétaires mêmes, n'ont-elles pas encore compris qu'une audition à la T.S.F. ne peut être confondue avec une récitation faite dans une vaste salle de spectacle ? Le micro est en quelque sorte l'oreille amie à laquelle on confierait peines et joies. Nous ne pouvons que nous imaginer l'artiste. Il ou Elle doit donc employer des moyens différents de ceux qui servent au théâtre, de l'autre côté de la rampe. Inutile de hoqueter, de hurler, comme si l'on craignait que les quatrièmes loges ou les derniers rangs du parterre ne pussent entendre. Quelles lectrices, quelles mystérieuses et émouvantes confidentes eussent été à la T.S.F. Sarah Bernhardt, en sa jeunesse, ou, plus près de nous, des interprètes incomparables des poètes, telles que Berthe Bady ou Marthe Mellot ! Je ne cite que des artistes ayant disparu de la scène.

Jadis, le monologue était un art. Un art intermédiaire entre le théâtre et la conversation. Les frères Coquelin y furent inimitables et d'autres du Théâtre-Français d'alors, comme M. Truffier ou Féraudy. Tous d'ailleurs savaient « dire ». Réciter à la T.S.F., ce n'est pas jouer sur le théâtre d'Orange ou la place de la Concorde. Mais ceci est dans la manière d'interpréter, alors que c'est la pauvreté d'esprit animant la plupart des émissions de T.S.F. qui désespère. A la veille de la guerre, les étrangers parlant français ne prenaient plus guère nos postes. Que de fois nous avons entendu là-dessus leurs critiques et leurs regrets !

Censuré

Il faudra bien du temps pour faire entendre — c'est bien le cas de le dire — que la T.S.F. et le cinéma ressemblent aux républiques américaines : ils sont jeunes, et presque tout, dans leur organisation, semble à rénover, déjà. Dommage que la guerre ne donne point encore tout à fait le sentiment que nous l'ayons compris !

Paulette Darty. — Quoi que doivent écrire, sur cette contemporaine de Polaire, les *dix-neufcentistes* — qui mêlent

tout ce qui fut après Félix Faure et prolongent leur 1900 jusqu'à l'avant-guerre 1914 — Paulette Darty est 1903 ou 1904. Il y eut, en effet, de 1903 à 1910, un septennat de *valses lentes* qui a évidemment marqué notre jeunesse, comme Offenbach imprima son rythme à ceux qui furent des « moins de trente ans » entre 1863 et 1870.

Offenbach avait pour interprète Hortense Schneider. Paulette Darty est à la créatrice de la *Périchole* et d'*Orphée aux Enfers* ce que les partitions de l'innovateur prodigieux de l'opérette sont aux quelques feuillets des Margis et des Rodolphe Berger de la *Valse Bleue* et autres valses qui s'appelaient *Amoureuse*, *Fascination*, non moins *bleues* ou non moins sensuelles.

J'ai rencontré, chez je ne sais plus quelle demoiselle, un soir de printemps chauffé par les bougies des candélabres, le pauvre petit Margis. Était-ce son nom? Sa valse lui avait été achetée, me confia-t-il, 50 ou 100 francs par l'éditeur qui, au centième mille, lui avait remis un joli portefeuille orné de ses initiales et dans lequel se trouvait, si j'ai bonne mémoire, un billet de 1 000 francs. Margis, ce précurseur, n'offrait rien de commun avec un artiste, musicien ou poète, aucune culture ni éducation. Nous avons vu, depuis, des mécanos qui sont des modèles d'intelligence populaire et qui inventent pour les autos des bricoles que font perfectionner, par la suite, dans leurs ateliers, les grands bonshommes de l'industrie, lesquels en retirent d'immenses bénéfices. Ainsi Margis : vous l'eussiez pris pour un ouvrier à peine endimanché, un moineau descendu de Belleville et, pendant ce temps, les orchestres de tous les établissements de jour et de nuit, ceux où l'on mange et ceux où l'on danse, jouaient *la Valse bleue*. Elle laisse à jamais, dans nos souvenirs, une sorte de gaze sur les soirs de l'Exposition de 1900, comme les médecins aperçoivent à la radio un voile presque invisible sur le poumon des pré-tuberculeux. Les feuillages du Bois de Boulogne nous semblaient pleurer de leurs feuillages anémiques les accords de cette valse, qui s'échappaient encore des lettres de rendez-vous que nous recevions le matin et que semblait fredonner à nos oreilles le blaireau avec lequel nous faisions mousser le savon avant de nous raser.

Paulette Darty devint rapidement, pour les créateurs de valses, et qui n'en avaient jamais guère plus d'une ou deux à produire, *la lanceuse* qu'il fallait décider à s'intéresser au chef-d'œuvre langoureux qu'il s'agissait d'introduire dans l'Olympe des valses à la mode.

Elle était *belle femme*, comme on dit dans le peuple. Elle paraîtrait beaucoup trop *belle femme*, aujourd'hui, sanglée dans un corset dont les baleines cuirassaient un torse de grenadière. A nos jeunes contemporaines, elle semblerait faite pour soulever des mitrailleuses. Mais elle s'habillait intelligemment pour l'époque et sa voix se jouait de toutes ces facilités qui rendaient cousines ou jumelles tant de mélodies sur lesquelles les successeurs de Boldi brodaient de nonchalantes arabesques, devant les tables des demoiselles les plus cotées, comme des dames les plus élégantes de la société qui fréquentaient plus ou moins assidûment Armenonville, le Pré-Catelan et la Cascade mais, surtout, le Café de Paris.

Malheureusement pour ces compositeurs tellement joués et si peu connus, mademoiselle Paulette Darty fut bientôt séduite par un musicien peut-être plus savant, en tous cas plus abondant qu'aucun de ses confrères et qui maniait les motifs langoureux un peu comme l'on voyait tordre des draperies de sucre à la menthe, teintées de vert, de rose ou d'un blanc de neige, par des marchands ambulants qui débitaient leurs produits dans de petits comptoirs roulants peinturlurés et munis d'un toit.

Il se nommait, du moins signait-il ainsi, Rodolphe Berger. Il fut l'Offenbach de cette fraîche luronne dont la voix se pâmait dans des nuances comparables à celles de l'aurore, tandis que l'impitoyable corset maintenait dans ses lames de fer une gorge laiteuse et qu'on aurait pu croire, à la vérité, aussi bien destinée aux caresses des hommes mûrs qu'à l'allaitement des nouveau-nés.

Un second larron, si j'ose dire, mit la main sur mademoiselle Paulette Darty. C'était celui qu'on nomme le parolier. Il fallait bien donner des mots à ces valses qui, de « lentes », devenaient parfois nauséeuses. M. de Féraudy, sociétaire de la Comédie-Française, s'était découvert un « joli brin de plume », comme tant d'autres, en jouant tout ce que l'on peut

appeler des rôles « ronds » dans le répertoire de la Maison de Molière. Il savait rendre la bonhomie empoisonnée, exercer sa virtuosité d'élève de Got dans les rôles les plus variés, qu'il rendait, de ce fait, tous semblables, ce qui est le cas pour les meilleurs acteurs, qui ne laissent précisément leur nom accolé qu'à un seul rôle, à moins de talents exceptionnels.

M. de Féraudy, de son joli brin de plume, écrivit donc les paroles des valses que chantait mademoiselle Paulette Darty. Reproduites aujourd'hui, ces « paroles » suffiraient — s'il ne s'agissait de valses qui se jouent encore, mais ne se chantent plus — à déshonorer ce qu'on peut appeler le goût et même le mauvais goût d'une époque.

Le « poète » qui dormait en Féraudy avait joué Molière mais, pourrait-on dire, sans l'avoir lu — en tous cas sans avoir compris ses enseignements.

Ces jours de pluie ensoleillée du début de décembre devaient bourdonner pourtant de ces valses qui nous émeuvent sentimentalement, dans le cimetière de banlieue où l'on vient de coucher à jamais ce rossignol de *Parisiana*, de la *Scala* ou de l'*Eldorado* du boulevard de Strasbourg : Paulette Darty.

ALBERT FLAMENT

PARIS... d'hier et d'aujourdhui

LE VAL-DE-GRÂCE

Voilà un site parisien favorisé. Alors que, dans ces chroniques, il faut toujours en venir au même refrain : aux changements, aux destructions de la révolution de 1789, ici cette tempête a changé la destination et non l'état des lieux. D'ailleurs la vie d'un hôpital militaire n'offre guère qu'un autre aspect de l'existence en commun telle que les religieux la mènent. Ainsi le Val-de-Grâce, plus heureux que Sainte-Geneviève, que Saint-Germain-des-Prés ou que Saint-Martin-des-Champs, présente encore un ensemble complet de bâtiments conventuels et l'on peut le visiter en prenant pour guide la Description de Paris *de Piganiol de La Force.*

Une abbaye de bénédictines, de fondation royale, s'était établie près de Paris, à Bièvres. On l'appela le Val-Profond jusqu'au temps d'Anne de Bretagne qui, l'ayant prise sous sa protection, lui donna le nom de Val-de-Grâce de Notre-Dame de la Crèche. Cent ans après la reine bretonne, comme l'abbaye tombait de nouveau en ruines, elle eut le bonheur d'intéresser à son sort une autre reine Anne, la femme de Louis XIII. Suivant le mouvement qui faisait rentrer dans Paris les monastères dévastés par les guerres civiles, Anne d'Autriche installa le

Val-de-Grâce au faubourg Saint-Jacques, sur des terrains qui avaient appartenu aux Valois puis aux Bourbons et où le cardinal de Bérulle avait fixé le premier siège de la Congrégation de l'Oratoire (1621) *avant qu'elle s'installât rue Saint-Honoré. Après la mort de Louis XIII, Anne, devenue régente, voulut accomplir le vœu qu'elle avait fait à Dieu d'élever une église magnifique si un Dauphin lui était donné. C'est ainsi que la grande médaille d'or, fondue pour être placée dans la première pierre de l'abbaye, porte l'effigie d'Anne et du jeune Louis XIV : il y en a un second exemplaire au Cabinet des Médailles.*

Comme jadis, on entre aujourd'hui au Val-de-Grâce par la vaste grille qui s'ouvre sur la rue Saint-Jacques et l'on trouve devant soi la façade aux deux ordres superposés de l'église, commencée, le 21 *février* 1645, *par François Mansart, et la couronne de l'un des premiers et des plus beaux dômes de Paris. S'il n'a pas la suprême élégance des Invalides, sa dignité est certaine, bien qu'égayée par d'aimables statues de saints qui se trémoussent un peu au bas de la calotte. L'église, en deux parties — public, religieuses — que sépare, sous le dôme, le maître-autel a pris aux églises baroques romaines ses mosaïques de marbre et son baldaquin à colonnes torses mais les stucs de la voûte sont bien de la tradition renaissante française. Dans la coupole, l'immense fresque du plus grand des Mignard, François,* la Gloire des Bienheureux, *déploie toujours l'ample ronde de ses deux cents figures que Molière célébra dans un poème fameux : « la Gloire du Val-de-Grâce ». Malgré les éloges de Boileau, j'avais toujours trouvé ce morceau didactique un peu froid mais, en tête de son édition, M. Jacques Copeau assure que Molière, en y discourant sur la peinture, « met en lumière quelques-uns des secrets de son propre génie ». Vu sous cet angle, c'est en effet quelque chose d'assez curieux que cet éloge conjoint de la peinture à fresque et de l'art du comédien*

« ...dont la promptitude et les brusques fiertés
Veulent un grand génie à toucher ses beautés. »

On voit encore, dans la chapelle du Saint-Sacrement, de bonnes peintures des Champagne, oncle et neveu. Mais hélas, dans la chapelle Sainte-Anne, on chercherait en vain les cœurs des princes de la Maison de France qu'on y déposait pieusement. Piganiol en énumère trente, en 1742, *et Hurtaut, en* 1779, *quarante. Il est probable que, selon l'usage révolutionnaire, on les a jetés au vent ou, pire, vendus à des peintres, qui en savent l'utilisation.*

L'église communique avec le grand cloître, qui occupe la base du quadri-

latère des bâtiments conventuels. Il est resté tel qu'autrefois, à peine encombré de plaques et de bustes commémoratifs. La salle capitulaire est là mais transformée en cuisine. Le réfectoire n'a pas bougé mais il est devenu musée. Enfin, l'on sort de la cour et, après avoir salué au passage, sur son porche de colonnes baguées, l'aimable appartement, faisant loggia, d'Anne d'Autriche, on arrive dans les jardins, encore vastes malgré de nombreuses constructions neuves, que domine la grande façade orientale, centrée sur un majestueux fronton. L'ensemble est vraiment imposant.

Depuis 1795, *le Val-de-Grâce, transformé en hôpital militaire et auquel on a joint une école, est devenu comme le centre du service de santé de nos armées. Toujours animé, il a repris depuis trois mois une activité nouvelle : blessés, malades, soldats ou officiers plus nombreux encore qui doivent subir quelque examen, médecins, infirmiers, infirmières, une petite fourmilière s'agite avec ordre dans les salles et les couloirs ripolinés. Aux heures où la visite des parents et amis commence et s'achève, c'est une foule qui bourdonne et s'écoule.*

Il n'est pas déplaisant de voir vivre ainsi une vieille maison : nous avons trop de musées.

PIERRE D'ESPEZEL

Les communications relatives à la rédaction doivent être adressées à M. Marcel THIÉBAUT, Rédacteur en Chef de la Revue de Paris, 114, *avenue des Champs-Élysées. — Paris (VIIIe).*

L'Administrateur-Gérant : MARCEL THIÉBAUT.